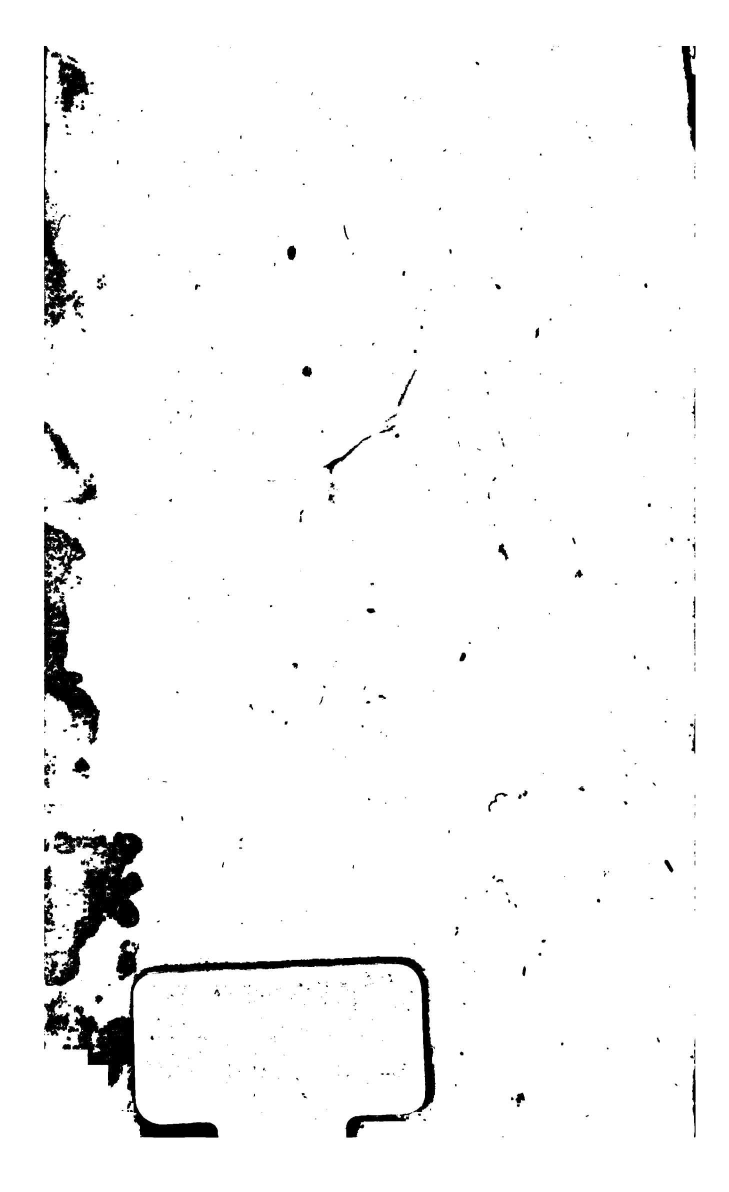





TAYLOR INSTITUTION
DOMINUS ILLUMINATIO MEA

LETTRES D'ÉMÉRANCE A LUCIE.

Par Mad^me^. LE PRINCE DE BEAUMONT.

PREMIERE PARTIE.

TOME PREMIER.



A LYON,
Chez PIERRE BRUYSET PONTHUS, à l'entrée de la rue S. Dominique, à côté du Cloître des RR. PP. Jacobins.

M. DCC. LXV.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

primerai même une partie des vertus qui devroient composer votre éloge, dans la crainte de vous laisser deviner. Vous n'aspirez qu'à être ignorée, c'est le partage de la femme forte & raisonnable; je ne suis point surprise de ce goût, & j'en apperçus les prémices il y a dix-huit ans. Dans la Capitale d'une de nos Provinces, où la place qu'occupoit Monsieur votre Epoux ne laissoit personne au-dessus de vous, on démêloit déja en vous le caractere précieux de cette femme que le Saint-Esprit a daigné nous peindre. Je me rappelle avec plaisir de vous y avoir vue tenant l'éguille, & environnée de jeunes personnes

que votre charité avoit enlevées au péril, & faisant votre amusement d'un ouvrage dont la longueur auroit effrayé une femme frivole. Si l'obligation de représenter interrompoit votre travail, vous cherchiez à vous rendre utile à la société, en procurant des amusements innocents qui pussent rapprocher les Citoyens malgré la distance que la naissance avoit mis entr'eux ; vous appreniez par votre exemple à estimer les talents aimables, le vôtre étoit de chercher à faire du bien, & ce fut à ce desir d'être utile que je dûs l'honneur de votre protection. Je finis ; un mot de plus vous dévoileroit, au moins dans

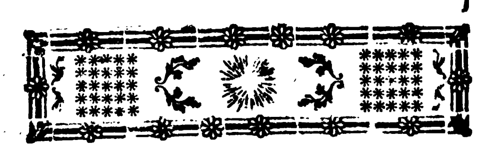
une Province où l'on conserve un souvenir très-vif de vos bonnes & utiles qualités.

Je suis avec une respectueuse reconnoissance,

MADAME,

Votre très-humble & obéissante Servante,

DE BEAUMONT.

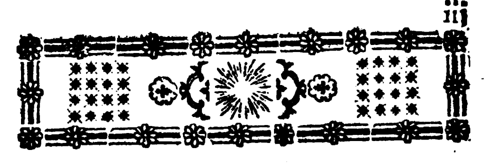


LETTRES

CONTENUES dans ce Tome premier.

Fin de la Table du Tome premier.

AVERTISSE-



AVERTISSEMENT.

UNE Dame plus illustre par ses vertus & ses malheurs que par sa naissance, qui pourtant étoit noble, s'étoit retirée dans une maison de Campagne, où elle goûtoit un repos qu'elle n'avoit pas trouvé au milieu du grand monde & de la Cour où elle avoit été forcée de passer plusieurs années. Sa vertu quelque sublime qu'elle fût, n'avoit rien de triste & d'austere; elle la faisoit consister principalement dans une sage condescendance pour les foiblesses des personnes que le voisinage & les usages du monde la forçoient

de voir. Quoiqu'on ignora ſon nom & ſes malheurs, la curioſité lui attira d'abord la viſite de toutes les perſonnes de conſidération qui vivoient dans ces quartiers : bientôt leurs aſſiduités eurent un autre motif. Émerance (c'eſt le nom que je donnerai à cette Dame) avoit un charme inexprimable dans la converſation, & l'on ſoupiroit en la quittant, même après la plus longue viſite : les meres briguoient la permiſſion d'y conduire leurs filles, & ces dernieres s'étonnoient de trouver dans une perſonne qui paſſoit trente ans, toutes les graces de la jeuneſſe réunies avec la ſolidité de l'âge mûr. Parmi celles qui eurent le bonheur d'être admiſes chez Émerance, trois

jeunes Demoiſelles s'attacherent à elle d'une maniere particuliere. Je ne préviendrai point mon Lecteur ſur leurs caracteres, on le connoîtra par ce qui va ſuivre. Après avoir paſſé deux ans dans la douceur d'une ſociété intime, des événemens imprévus ſéparerent ces Amies : en quittant Émerance, ces jeunes perſonnes lui demanderent avec inſtance la permiſſion de lui écrire ſouvent, & la conjurerent de conſentir à ce qu'elles continuaſſent à ſe gouverner par ſes conſeils : cette vertueuſe femme le leur permit, & fut toujours exacte à leur répondre. Après la mort d'Émerance, ſes lettres paſſerent dans les mains d'une de ſes parentes qui ne voulut pas les rendre publiques ; mais après la mort

de cette parente, sa fille ne se crut pas obligé aux mêmes ménagements, parce que les personnes intéressées à la suppression de ces Lettres n'existoient plus. Elle les confia donc à un de ses amis, & lui permit d'en tirer copie : c'est de cet ami que je viens de les recevoir ; j'ai cru qu'elles ne pourroient manquer de plaire au Public, & qu'elles seroient de quelque utilité aux jeunes personnes qui entrent dans le monde ; c'est dans cette vue que je les fais paroître.





LETTRES D'ÉMERANCE A LUCIE.

PREMIERE LETTRE. DE LUCIE A ÉMERANCE.



QUELQUE desir que j'eusse de vous écrire en arrivant ici, très-illustre Amie, il ne m'a pas été possible de le faire les premieres semaines : la nouveauté ; la conséquence des choses qui s'y sont passées, possedoient mon ame : c'étoit comme un torrent qui l'empor-

toit rapidement ſans lui donner le temps de jetter les yeux à droit ou à gauche. A préſent même que je ſuis plus tranquille, j'ai peine à me faire des idées distinctes de ce qui s'eſt paſſé chez moi; encore plus, à trouver des termes propres à l'exprimer. C'eſt vous annoncer que j'ai beſoin de toute votre indulgence par rapport à cette Lettre que je pourrois nommer une Brochure, tant je prévois qu'elle ſera longue. Il faut être bien sûre de vos bontés pour haſarder un tel pacquet; mais je ne pourrois en douter ſans ingratitude, & j'aime mieux devenir importune que méconnoiſſante.

J'étois trop jeune quand je fus ſéparée de mon Pere & de ma Mere, pour avoir conſervé quelque idée de leur caractere; je ſçavois en général, plus par les diſcours de ma Tante, que par l'expérience de mes premieres années, que mon Pere étoit un homme de bon ſens, un peu gouverné par ſon Épouſe: que cette Epouſe avec le meilleur cœur du monde, ne laiſſoit pas d'être d'un commerce fort pénible; mais jamais ma Tante n'étoit entré dans un détail circonſtancié à cet égard: ſa délicateſſe, ſa retenue à parler des défauts du prochain, l'avoient miſe en garde contre

ma curiosité, qui d'ailleurs n'étoit pas bien vive : je n'étois pas destinée à vivre avec cette Mere difficile ; mes aînées m'avoient en quelque sorte bannie de sa mémoire, elle avoit consenti à me laisser à ma Tante, & n'avoit pas marqué de répugnance à me voir établie loin de Paris. La mort de mes Sœurs changea la face des choses, sans pourtant me faire changer d'idée à cet égard. Six mois écoulés depuis la perte de la derniere, m'avoient persuadée que j'étois aussi éloignée du cœur de mes parents que de leurs yeux, & je n'avois garde de déviner le tendre motif qui avoit forcé mon Pere à retarder le moment de mon retour. Le peu de temps que je passai avec ma Tante après l'arrivée de celui qui devoit me conduire à Paris, fut consacré à la douleur : nous ne fumes capables l'une & l'autre que de verser des larmes, & je n'eus pas même la pensée de lui demander alors des éclaircissements que la prudence l'auroit sans doute engagé à me donner. Revenue à moi pendant un voyage assez long ; je me trouvai saisie d'une frayeur d'autant plus vive, qu'elle n'avoit point d'objet certain. La douceur avec laquelle on m'a élevée me paroif-

ſoit un malheur ; & comme le propre de la peur eſt de groſſir les objets ; tous les déſagréments poſſibles ſe préſentoient à mon imagination troublée, comme inévitables pour moi. J'arrive enfin : je ſuis dans les bras de cette Mere que je me figurois ſi terrible : ma tendreſſe l'a emporté ſur mes craintes, je ne ſens plus que le plaiſir de la voir, de l'embraſſer, de mouiller ſes mains des larmes que le plaiſir me faiſoit répandre. Elle partagea mes tranſports & fit abſolument diſparoître mes terreurs. L'arrivée de mon Pere acheva de rendre le calme à mon cœur. Des amis, des parents, des curieux ſe font un ſpectacle de ma figure ; on me tourne, on m'examine, on me loue ; on admire comment je me préſente, & l'on eſt tout étonné qu'une fille qui a toujours vécu en Province, n'ait rien de ridicule & de choquant. Enfin, la foule ſe retire, nous reſtons en famille, & ma Mere, de l'air le plus grave, prie mon Pere de m'annoncer le ſujet pour lequel on m'a fait venir avec tant de précipitation. Je rougis à ce diſcours ſans ſçavoir pourquoi, & mon Pere prenant la parole, dit en me regardant : Aſſurément, Madame, Lucie

eſt au fait ; ſa rougeur m'apprend qu'elle devine qu'il eſt queſtion d'un mari pour elle. Je l'en trouve plus eſtimable, répond gravement ma Mere : j'aime à voir dans ma fille cette pudeur que l'on admiroit de mon temps dans les perſonnes du ſexe ; & tout de ſuite elle exalte les mœurs du ſiécle paſſé, rappelle ce qu'elle en a oüi dire à ſon ayeule, & finit par une déclamation pathétique contre les uſages d'aujourd'hui. Mon Pere ſourioit de temps en temps, mais je voyois qu'il s'efforçoit pour paroître ſérieux & attentif : pour moi, je l'étois de la meilleure foi du monde ; ce que diſoit ma Mere, me paroiſſoit de bon ſens. Elle finit en me diſant qu'il falloit me préparer à recevoir le lendemain mon futur, parce qu'on devoit auſſi-tôt ſigner les articles, pour finir dans la huitaine la cérémonie du mariage. Oh ! pour le coup je fus anéantie ; ma rougeur diſparut pour faire place à une pâleur qui annonçoit la ſituation de mon ame. Mon Pere, qui comprit ce que j'éprouvois, voulut me raſſurer par l'éloge de mon futur, & commençoit à m'en faire le portrait le plus flatteur : ma Mere ne lui permit pas de le finir. Vous n'y

penſez pas, mon Cher, lui dit-elle. De mon temps une fille bien née n'avoit pas beſoin d'autre motif que celui de l'obéiſſance, pour accepter aveuglément l'Epoux que ſes parents lui deſtinoient. Vous ſavez que je ne vous vis que trois jours avant notre mariage, & vous pouvez apprendre à Lucie avec quelle docilité je me ſoumis aux ordres de mon Pere; j'eſpere que ma fille ſuivra mon exemple. Les parents connoiſſent ſeuls ce qui convient à leurs enfants, & ces derniers ſont faits pour leur obéïr ſans réplique.

Aſſurément, Madame, repris-je en tremblant, vous me verrez toujours ſoumiſe à vos volontés; mais j'oſe vous repréſenter.... Des repréſentations, dit ma mere! ô mon Dieu! où en ſommes nous? une fille de vingt ans faire des repréſentations. Non, Mademoiſelle, une perſonne bien née ne ſait que ſe ſoumettre, elle ne ſe permet pas la moindre réflexion ſur ce que ſes parents ont conclu pour elle, & je ne permettrai jamais que cette mauvaiſe coûtume s'introduiſe dans ma famille. Ma mere fut mariée comme vous le ſerez; elle m'éleva dans le même eſprit, &, s'il plaît à Dieu, vous marcherez ſur nos traces.

Je vous avoue, ma chere Madame, que j'entendis à peine ces dernieres paroles de ma mere; je vis d'un coup d'œil toute l'horreur de mon ſort. Je dis l'horreur, & je ne crois pas l'expreſſion trop forte. Je ne vois rien de ſi cruel que d'être forcée de ſacrifier ſa liberté dans un choix d'où dépend tout le bonheur ou le malheur de notre vie. Mille penſées diverſes me rouloient dans l'eſprit : tantôt je voulois dire à ma mere, qu'aſſurément rien ne m'obligeroit à joindre mon ſort à un inconnu dont j'ignorois abſolument le caractere, les mœurs, les vices, & même les vertus. Tantôt j'ouvrois la bouche pour lui dire que j'avois une répugnance invincible pour le mariage, & que je voulois être Religieuſe; tantôt j'étois preſque tentée de fuir ſans explication. Je jettois des regards ſur mon pere qui le preſſoient de venir à mon ſecours; il me répondit dans le même langage que je pouvois compter ſur lui, & s'adreſſant à ma mere, il loua beaucoup ſa façon de penſer, déclama contre la puiſſance des parents qui ſe relâchent mal-à-propos des droits que leur donne l'autorité paternelle. Ce que je ne comprends pas, c'eſt qu'en pa-

roiſſant approuver ſes ſentiments, il vint à bout de la faire conſentir à écouter mes raiſons. J'en avois une déciſive. Une fille élevée par ſes parents doit s'en rapporter abſolument à eux, parce que connoiſſant ſon caractere, ils ſont en état de l'aſſortir ; je n'avois pas cet avantage, puiſque j'avois été élevée loin d'eux. Je ne demandois un délai que pour leur donner le temps de me connoître. Mon pere ajoûta habilement : Et vous ſoumettre enſuite aveuglément à ce qu'ils ordonneront.

Je n'oſai prononcer ce gros mot ; une inclination qui ne m'engageoit à rien, fut toute ma réponſe, & ma mere qui la prit pour un ſerment, parut ſatisfaite. On ſe mit à table, & je me contraignis pour paroître tranquille. Ma mere y fut ſi gaie, ſi tendre, ſi attentive pour moi, que je commençai à eſpérer de la fléchir. S'étant retirée au deſſert pour donner quelques ordres, mon pere prit ce moment pour me parler à cœur ouvert : Ma chere Lucie, me dit-il, je ſuis au déſeſpoir de n'avoir pu trouver le moment de vous prévenir ſur le caractere de votre mere ; c'eſt une femme eſtimable, qui aime tout ce qu'elle doit aimer avec tendreſſe ; mais elle a le dé-

faut d'être entichée de plusieurs préjugés qui tiennent plus que sa peau ; qui voudroit l'emporter sur elle de haute lutte, le tenteroit inutilement. Acquiescez sans réplique à toutes ses idées, & fiez-vous à ma tendresse du soin de vous rendre heureuse. J'exige une ouverture entiere de votre part ; votre cœur seroit-il engagé ? Le trouble que vous avez ressenti à la proposition d'un mariage, me donne lieu de le croire ; parlez, & si votre choix n'a rien qui puisse vous faire rougir, je me garderai bien de vous rendre malheureuse en tyrannisant votre cœur. La bonté de mon pere me pénétra de reconnoissance ; je me serois jettée à ses pieds s'il ne m'en avoit empêché, & je l'assurai que je lui apportois un cœur libre. Si vous êtes sincere, m'a dit mon pere, j'espere que tout ceci se terminera heureusement. Je differerai votre mariage pour vous donner le temps de connoître le Marquis de Villeneuve que je vous destine, je suis persuadé qu'il ne peut que gagner à l'examen ; & je vous crois trop raisonnable, s'il n'a rien qui vous choque, pour m'obliger à rompre les engagements que j'ai pris avec sa famille ; en tout cas, faites-moi juge de ce qui

pourroit vous déplaire, & vous trouverez en moi un ami & un pere dont l'unique vœu est votre bonheur.

La gratitude lioit ma langue, & mon cœur étoit trop étroit pour contenir l'abondance des sentiments de respect & d'amour que tant de bonté y faisoit naître. Dans ce moment je crois que je n'eusse pas balancé à prendre de sa main l'Epoux le plus désagréable, pour le payer de sa condescendance. Je me trouvai trop agitée cette premiere nuit pour pouvoir me livrer au sommeil ; cependant cette agitation n'avoit rien de fort pénible, & les bontés de mon pere m'avoient entierement rassurée. Le lendemain on me fit passer quatre heures à ma toilette, & lorsqu'elle alloit être terminée, mon pere vint m'annoncer que le Marquis de Villeneuve le pere qui demeuroit à Versailles, avoit eu la veille un violent accès de fievre, & que le fils, en lui donnant avis de cet accident, l'invitoit à se rendre auprès du malade, qui souhaitoit passionnément de le voir. Dans l'état où j'étois cette nouvelle devoit me causer du plaisir, puisqu'elle différoit de quelques jours une entrevue à laquelle j'avois besoin de me préparer ; mais la

vivacité de mon caractere me fait regarder l'incertitude comme le plus grand de tous les maux ; je suis véritablement fâchée de l'accident qui retarde l'examen que je dois faire du jeune Marquis ; je commence à souhaiter qu'il soit tel que mon pere me le dépeint ; son attachement pour cette famille me le rend estimable, & cet attachement, je l'ai remarqué dans l'inquiétude que mon pere a marqué de la maladie du Marquis. Il a été en danger pendant huit jours, & il ne lui reste plus que de la foiblesse. Son fils m'a écrit le billet le plus galant, pour se plaindre du double mal que cet accident lui a causé, en exposant les jours d'un pere qui lui est extrêmement cher, & en retardant le moment où il doit me rendre ses hommages. Je juge avantageusement de ce jeune homme, moins par l'esprit que je lui découvre dans cette lettre, que par l'amitié, la tendresse respectueuse dont il paroît rempli par rapport à son pere.

Pendant cette semaine je n'ai reçu de ma mere que des marques de bonté ; il est vrai que j'ai profité des leçons de mon pere, & que j'ai acquiescé par un silence respectueux à ses sentiments,

quoiqu'ils me paroiſſent ſouvent fort extraordinaires. Voilà où j'en ſuis, Madame, c'eſt dans trois jours que je dois recevoir la viſite des Marquis pere & fils; mais quelque bien qu'on me diſe de ce dernier, je ne laiſſe pas de me ſentir effrayée en penſant au nouvel état dans lequel je ſuis prête d'entrer; je n'en avois jamais enviſagé les devoirs, & ils me paroiſſent bien graves. Raſſurez-moi, Madame, l'amitié, vos promeſſes vous en font une loi. Combien de fois dans le trouble dont je ſuis ſaiſie, ai-je ſoupiré en jettant les yeux ſur le paſſé. Jours heureux! je n'ai jamais bien connu votre prix. N'allez pourtant pas me ſoupçonner, Madame, d'avoir été inſenſible au bonheur que j'ai goûté chez vous, non; il eſt pourtant vrai que l'abſence de ce bonheur me le fait enviſager dans toute ſon étendue, & me cauſe les regrets les plus vifs. Adieu, Madame; que nos amies ſont heureuſes! elles jouiſſent du précieux avantage de vous voir & de vous entendre, pendant que je ſuis réduite à vous écrire.

SECONDE LETTRE.

RÉPONSE

D'ÉMERANCE

A LUCIE.

NOus avons lu votre lettre en ſociété, ma chere Lucie, & au lieu d'une brochure il faudroit un in douze au moins, ſi je voulois vous écrire les diſſertations qu'elle occaſionne. Vous vous contenterez d'un extrait, s'il vous plaît, encore ne puis-je vous promettre que ma réponſe ſoit plus courte que votre lettre. Une fois pour toutes, ne gênons-pas nos ſentiments lorſqu'il ſera queſtion de nous écrire. Vos lettres, quelque longues qu'elles ſoient, ne m'ennuyeront jamais; j'ai trop bonne opinion de votre amitié pour craindre que les miennes vous deviennent importunes. Laiſſons donc trotter notre plume au gré de notre cœur, & profitons ſans ménagement du ſeul remède qui puiſſe nous diminuer les rigueurs de l'abſence.

Loin de blâmer les frayeurs dont vous êtes agitée à la vue d'un engagement qui ne doit finir qu'à la mort ; j'en prends droit de me confirmer dans la bonne opinion que j'ai de votre caractere. Certainement rien de plus grave que les devoirs auxquels nous nous assujettissons en nous mariant, & je me persuade qu'une personne qui les considere avec attention, peut frémir à bon droit. N'allez pourtant pas vous imaginer que ces devoirs, quelqu'austeres qu'ils paroissent, soient incompatibles avec le bonheur ; non, ma Chere, c'est dans leur pratique exacte qu'une femme raisonnable trouve son repos, son plaisir & sa gloire. Mais ces précieux avantages, il faut les acheter par quelques sacrifices. Une fille qui se marie s'engage à renoncer à ses inclinations, à ses caprices, à sa liberté ; ces premiers sacrifices, quelque durs qu'ils paroissent, sont les premiers pas qu'elle doit faire vers le bonheur. Je sçais qu'à la rigueur ce sacrifice doit être réciproque, & que l'Epoux devroit faire la moitié du chemin. Cependant s'il refuse de fournir sa cotte-part, il faut se résoudre à faire la dépense toute entiere. Une femme pour s'y déterminer

n'a qu'à faire la comparaison de ce qu'il doit lui en couter pour se résoudre, ou des désagréments qu'il lui faudra essuyer pendant tout le cours de sa vie dans une contradiction perpétuelle. Et ne croyez pas que le bon caractere d'un mari puisse vous dispenser de sacrifier au moins quelque chose. Un homme sans défaut est une chimere, & il faudroit rencontrer bien juste, pour que ses vertus même sympathisassent justement avec votre caractere. Mais quel est le prix de ce sacrifice si on a le bonheur d'être associée à un homme raisonnable? Il vous attire son respect, son attachement, sa reconnoissance. Quand vous supposeriez un Epoux dépourvu de presque toute humanité; il ne seroit pas possible que la condescendance d'une Epouse ne parvînt à l'adoucir; au moins seroit-elle sûre de trouver au fond de son cœur la récompense qui ne manque jamais à la vertu, & celle-là ne peut être conçue que par ceux qui l'ont goûté.

A la nécessité de conformer ses volontés à celles d'un Epoux, se joignent les soucis, les embarras que traîne après soi le soin d'une famille; c'est encore une de ces choses qu'il faut avoir

éprouvé pour la comprendre. Le détail des domeſtiques, les attentions qu'exige une ſage œconomie, l'éducation d'une jeune famille, abſorbe tout le temps d'une femme qui veut s'y livrer comme elle le doit. On m'accuſera peut-être de débiter une morale trop ſevere & rebattue en vingt endroits ; cependant je ſuis intimement perſuadée qu'une femme ne peut ſe livrer à la diſſipation & aux plaiſirs, qu'aux dépens de ſes devoirs : ſa condition pour ſe priver de bien des choſes n'en eſt pas plus à plaindre ; il eſt des plaiſirs de plus d'un genre, & ſi on interrogeoit une femme vertueuſe, elle vous répondroit qu'elle fait ſes délices de ce détail minutieux qui effraye une mere diſſipée. Je conſeille à celle qui veut jouir de la vie, comme on parle dans le monde, je lui conſeille, dis-je, de ſe vouer au célibat, c'eſt le ſeul état qui lui convienne. Notre pétulante amie la belle Victoire, jure ſes grands dieux qu'elle conſervera toute ſa vie le nom de fille, ſi elle ne peut le perdre qu'à ce prix ; je ſuis perſuadée que ſa raiſon lui découvrira la néceſſité, la difficulté & le prix des vertus néceſſaires aux perſonnes mariées. J'aurois mille choſes à vous dire

au

au ſujet de cette chere Amie ; malgré la bonté de ſon caractere, je ne puis m'empêcher de trembler pour elle ; ſes paſſions n'attendent, ce me ſemble, qu'un objet pour faire rage ; mais ce n'eſt pas ici le moment de vous faire part des raiſons qui fondent mes craintes à ſon égard. Je vous ai promis l'abrégé des ſentiments que votre lettre a fait naître chez elle & chez l'indolente Henriette ; il faut tenir ma parole. Victoire a jugé du caractere de Madame votre mere ſur l'échantillon. C'eſt une femme attachée à l'étiquette qu'elle a reçu de ſes ayeules, m'a-t-elle dit, & je jure qu'elle gémit en ſecret de ne pouvoir porter les coëffures à trois étages. Elle a donné l'eſſor à ſa vivacité ſur les déſagréments qu'on eſt forcé d'eſſuyer avec les perſonnes qui lui reſſemblent ; pour moi je trouve qu'on eſt fort heureux quand on n'a à ſe plaindre que de pareilles vétilles, & que le fond du caractere eſt bon ; un peu de complaiſance nous tire d'affaire. Je n'exigerois pas pourtant que vous en euſſiez aſſez pour vous engager avec trop de précipitation ; l'affaire eſt d'une aſſez grande conſéquence pour qu'on doive vous accorder quelques jours de

réflexion ; mais toutes les fois qu'il ne sera question que de sacrifier des usages indifférents, ne balancez pas à le faire. Henriette, loin de vous plaindre, vous trouve la plus heureuse personne du monde ; elle dit que rien n'est si fatiguant que la nécessité de choisir soi-même. Par un contraste singulier, elle est depuis quinze jours dans une espece d'agonie : il se présente deux partis qui paroissent également avantageux pour elle ; & sa mere a fourré dans sa tête, que l'affaire regardant sa fille, c'étoit à elle à choisir. La pauvre enfant sue à grosses gouttes quand elle pense que pour choisir il faut examiner, comparer. Victoire lui conseilloit hier fort sérieusement de faire tirer les deux concurrents à la courte paille. S'il n'avoit pas fallu déranger sa tranquillité pour se mettre en colere, Henriette auroit été fâchée bien sérieusement, elle n'entend point raillerie sur cet article. Assurément la nature a fait une méprise, une telle mere vous auroit accommodée à merveille.

Que dirons-nous de votre pere ? Nous chantons ses louanges en trio. Vous croyez peut-être que nous n'admirons que sa bonté à votre égard ; non, il ne faut qu'être pere pour agir

ainſi; mais il faut une prudence conſommée, une patience peu commune, pour ſe prêter aux foibleſſes d'une Epouſe ſans y céder. Il paſſe pour un homme gouverné par ſa femme, & j'oſerois aſſurer qu'il la gouverne deſpotiquement. Son exemple vous donne une utile leçon, ma Chere. De quelque caractere que ſoit l'Epoux que le Ciel vous deſtine, vous pouvez eſpérer de l'amener par la voie de la douceur & de la condeſcendance à tout ce qui ſera de plus raiſonnable. Je ſouhaiterois beaucoup que votre goût fût conforme à celui de vos parents. J'ai connu Madame de Villeneuve, & je conſerve une vraie vénération pour ſa mémoire; elle eût pu ſervir de modéle à toutes celles de ſon ſexe, & a ſupporté la jeuneſſe de ſon mari avec une patience héroïque. Le Ciel l'a récompenſée avant ſa mort, & les dix dernieres années de ſa vie elle pouvoit paſſer pour la plus heureuſe de toutes les femmes, comme elle avoit été la plus vertueuſe. Adieu, ma Chere, hâtez-vous de vous déterminer, & de nous faire part de votre ſort, & ſoyez perſuadée que l'abſence ne diminuera jamais le vif intérêt que nous prenons à tout ce qui touche nôtre chere Lucie.

TROISIEME LETTRE.

LUCIE

A ÉMERANCE.

JE devrois commencer par m'accuser, Madame. Avoir passé six semaines sans vous écrire, c'est un crime de léze-amitié, qui semble ne pouvoir être excusé. Je me flatte pourtant de votre indulgence ; les grandes affaires que j'ai terminées depuis ma derniere lettre, ne m'ont pas laissé un moment dont je puisse disposer ; il ne tiendroit même qu'à moi, ce me semble, de vous faire valoir le sacrifice que je vous fais à ce moment. Oui, Madame, ces moments que je consacre à l'amitié, je les dérobe à l'amour. Vous serez surprise sans doute de cette expression, & vous aurez peine à comprendre que cette fille qui s'étoit crue invulnérable, se soit rendue en si peu de temps. Aussi n'est-ce pas de mon propre amour que je prétends parler, c'est de celui de M. de Villeneuve. Il a passé trois heures à me répéter qu'il m'adore, & me trouve fort injuste d'inter-

rompre ſa répétition. J'ai beau lui re-
préſenter qu'il aura du temps de reſte
pour m'aſſurer de ſa tendreſſe ; qu'il
faut vivre de ménage dans le commén-
cement d'une paſſion pour ſe réſerver
une reſſource contre la ſatiété dans le
mariage : il me dit que les fleuves re-
monteront vers leur ſource, avant que
ſa flamme reçoive la moindre altéra-
tion ; & mille autres belles choſes qui
me rendent toute glorieuſe ; car je ſuis
intimement perſuadée qu'il ne promet
rien qu'il ne ſoit capable de tenir. Vous
riez de ma crédulité, Madame ; peut-on
compter ſur les ſerments d'un amant,
& ſur tout d'un amant de vingt-deux
ans, tel qu'eſt le Marquis de Ville-
neuve ? Vous avez raiſon ; auſſi n'eſt-ce
pas du jeune Marquis dont il eſt queſ-
tion, mais de ſon pere. Votre étonne-
ment redouble, chere Amie, & vous
avez beſoin que je vous diſe le mot de
cette énigme, qui doit vous paroître
inexplicable ; le voici : Je viens d'être
fiancée à M. de Villeneuve le pere, &
ſes quarante-cinq ans m'ont moins ef-
frayée, que les vingt-deux de ſon fils.
Ce qui vous ſurprendra davantage, c'eſt
que vous êtes la premiere cauſe de ce
changement.

Ce que vous m'avez mandé de Madame de Villeneuve, ne pouvoit manquer d'exciter ma curiosité; je priai mon pere de la satisfaire, & il m'apprit que le Marquis dont on admiroit aujourd'hui les vertus, avoit donné dans tous les excès de la jeunesse, & qu'il n'avoit rendu justice au mérite de son Epouse qu'après dix années de mariage. Ce qu'on me disoit du pere me fit envisager ce que j'avois à craindre du fils. Il m'avoit paru charmant; je vous avouerai même que mon cœur commençoit à s'intéresser pour lui d'une maniere assez vive. Je me hâtai donc de l'étudier dans la crainte d'être aveuglée par l'inclination. Je crus même que le juste intérêt que j'avois à le connoître, m'autorisa à prendre une voie que je n'aurois pas crue légitime dans un autre cas. Il étoit temps, Madame, de prendre mes précautions; j'ai compris au chagrin que m'ont causé mes découvertes, que le Marquis ne m'étoit plus indifférent. S'il n'eût été question que des défauts ordinaires aux jeunes gens de son âge, si j'eusse pu me flatter d'un retour aussi heureux que celui que sa mere a éprouvé, j'aurois sacrifié sans peine quelques années; mais il ne m'a

pas été possible de me faire illusion sur ce point ; le Marquis péche par le cœur. Ce fils qui m'avoit paru si tendre, joue l'amitié, l'amour, la reconnoissance, & les joue avec tant d'intrépidité, que je ne dois qu'au hazard la connoissance de son caractere. Je me déterminai dès-lors à mourir plutôt que de devenir son Epouse, & mon embarras n'étoit pas médiocre ; comment retirer une parole presque donnée ? Il n'y avoit pas moyen de communiquer mes découvèrtes à mon pere ; il eût fallu sacrifier ceux qui m'avoient montré l'abysme dans lequel j'étois prête de tomber, & rien ne m'auroit pu forcer à cette démarche. Le hazard, ou plutôt la Providence a détourné le coup dont j'étois menacée, & qui paroissoit inévitable, sans que je m'en sois mêlée ; & ce qu'il y a de singulier, c'est que ma mere, qui croit fermement que je lui sacrifie l'inclination qu'elle me suppose pour le Marquis, me fait un gré infini de ce prétendu sacrifice. Rien de plus comique d'ailleurs que le sujet pour lequel il a perdu ses bonnes graces. Il a osé badiner sur le respect qu'elle conserve pour les *Us & Coûtumes* du siécle passé : sa bouche profane a eu la hardiesse de dire

que nos ayeuls n'avoient ni le goût, ni la politesse de notre siécle. Cette belle décision l'a rendu si odieux à ma mere, qu'elle m'a déclaré nettement que je devois me résoudre à ne la voir jamais si j'épousois le Marquis, & m'a presque étouffée à force de m'embrasser lorsque je lui ai annoncé que sa volonté étoit pour moi une loi sacrée. L'indifférence du jeune Marquis lorsqu'on lui a annoncé la rupture de cette affaire, m'auroit moins choquée que le désespoir qu'il a affecté. Vous concevez, Madame, que j'ai quelqu'un qui me rend un compte exact de ses démarches; jugez si je dois m'applaudir d'avoir échappé à un tel sort. Le Marquis pere a cru ne devoir rien épargner pour regagner ma mere, & pensant travailler autant pour ma satisfaction que pour celle de son fils, il a voulu me prévenir sur les démarches qu'il alloit faire. Quelle a été sa surprise lorsque je l'ai prié de ne se donner aucun mouvement pour cette affaire, pour laquelle je n'avois pas autant de goût qu'on m'en soupçonnoit; & comme il me pressoit de lui découvrir les motifs de mon éloignement pour son fils, & que je ne voulois pas lui dire les véritables: je

crus

vous me tirer d'affaire en lui disant que la jeunesse du Marquis m'effrayoit. Cette réponse lui a fait naître la singuliere idée de se proposer à la place de son fils : il m'a assuré que la seule disproportion de nos âges l'avoit forcé à étouffer les sentiments que je lui avois inspirés, & que l'aveu que je venois de lui faire, en lui prouvant la solidité de mon esprit, lui donnoit quelque espérance. Je ne m'étois pas attendue à cet aveu ; je vous avoue, Madame, qu'il m'a flatté : j'estimois beaucoup M. de Villeneuve, son caractere étoit décidé, & je voyois d'un coup d'œil à quoi m'en tenir : ce sentiment a dicté ma réponse, & j'ai assuré mon nouvel amant que j'obéïrois sans répugnance à mes parents s'ils approuvoient ses desseins : le Marquis n'a pas perdu un moment, & a fait à mon Pere un sincere aveu de ce qui s'étoit passé entre nous ; on n'en a découvert que la moitié à ma Mere, parce qu'on a voulu me laisser le mérite de l'obéïssance à ses yeux, & dès le même jour tout a été conclu. J'attends celui de mon mariage sans empressement & sans crainte ; le Marquis me paroît moins un Epoux qu'un ami solide avec lequel je vais me lier

pour jamais, & dans le commerce auquel je trouverai tout ce qui peut fonder les agréments d'une vie raisonnable; une connoissance parfaite du monde; un cœur dégoûté des plaisirs grossiers par la satiété, ce qui rend ce dégoût invincible; un homme capable d'être mon guide dans le monde que je connois à peine; un homme, en un mot, d'une société agréable pour me faire aimer ma maison, & les devoirs qui doivent m'y retenir.

Le Marquis a feint de se soumettre avec respect aux vues de son pere; mais dans son particulier il fait rage, parce que ce mariage le laisse avec cinquante mille livres de rente que son pere lui assure, & qu'il comptoit sur le double. Vous sentez, Madame, que cette Lettre n'est que pour vous, & vous concevez les raisons pour lesquelles j'exige qu'elle soit un mystere pour nos amies: j'abandonne à votre discrétion les endroits que vous jugerez à propos de leur lire, persuadée que vous les distinguerez aisément. Je serai sans doute mariée lorsque vous recevrez cette lettre, & je me flatte d'être débarrassée de tout le cérémonial lorsque votre réponse me sera remise; vous pouvez alors compter sur ma ponctualité; je suis trop intéressée

à ſoutenir notre commerce pour négliger de l'entretenir ; mais indépendamment de l'utilité que j'eſpere recevoir de vos conſeils, croyez, Madame, que je n'ai point de plus grande paſſion que celle de vous aſſurer de la tendre & reſpectueuſe amitié avec laquelle je ſuis pour toute ma vie, &c.

QUATRIEME LETTRE.

RÉPONSE D'ÉMERANCE A LUCIE.

JE vous congratule, ma chere Lucie, mon aimable Marquiſe, de la ſageſſe de votre choix, mais je le fais tout bas: je ſerai peut-être la ſeule qui ſerai de mon ſentiment & du vôtre. La nouvelle de votre mariage a révolté tous vos amis : on vous taxe de folie, & on s'attend à joüir de vos regrets ; on vous accorde dix années de ſatisfaction, & l'on eſt ſûr, dit-on, que vous les payerez bien cher dans la ſuite. Je ne puis diſconvenir qu'il n'y ait ſouvent beaucoup

à risquer en liant son sort à une personne d'un âge disproportionné ; mais cette regle a des exceptions, & je me flatte que M. le Marquis de Villeneuve est précisément dans le cas de l'exception. Un vieillard, dit-on, est fâcheux, jaloux, ennemi des plaisirs : vous aurez moins un Epoux qu'un Tyran, qui prendra droit de votre peu d'expérience & d'usage du monde pour vous assujettir à ses caprices. Chez un jeune homme, un commencement fâcheux vous laisse l'espoir d'un avenir agréable : chez un homme d'un certain âge, le mal s'augmente chaque jour ; vous serez réduite avant quarante ans, à la condition d'une Garde ; la goutte, les rhumes & mille autres gentillesses confineront votre Epoux dans un lit ou du moins au coin de son feu ; il faudra lui tenir compagnie & essuyer l'ennui, le chagrin que lui occasionneront ses maux. Dégoûté du bal, des assemblées, il vous répetera sans cesse qu'une jeune personne risque son innocence ou tout au moins sa réputation dans ces sortes de lieux : il faudra écouter patiemment le récit de vingt avantures scandaleuses dont il aura été l'acteur ou le témoin dans un bal, & la conclusion sera le

ſacrifice de ce plaiſir & de mille autres qu'il ne trouvera dangereux que parce qu'il n'eſt plus en état de les goûter. Voici ce qu'on conclut de tout ceci. Si Lucie avoit parole de ſon Epoux qu'il mourroit avant la ſoixantaine, ou ſi elle étoit aſſurée elle-même de ne vivre que dix ans ; on ne pourroit aſſez louer la ſageſſe de ſon choix, qui eſt extravagant ſi elle eſpere une plus longue vie pour l'un ou pour l'autre.

Voilà, ma Chere, les diſcours qui ſe répétent mille fois le jour à votre occaſion, & comme on ſçait le vif intérêt que je prends à tout ce qui vous touche, on s'adreſſe à moi préférablement à tout autre, pour ſe plaindre de votre conduite. Mon embarras n'eſt pas médiocre : les craintes de nos amis ſont fondées, leurs plaintes ſont juſtes dans la bouche de tous ceux qui ne connoiſſent pas comme vous les qualités du pere & les défauts du fils, & quoique ces dernieres ne puiſſent entrer pour rien dans votre juſtification par rapport au public, je ſerai charmé d'entendre le détail des unes & des autres. Je n'ai connu votre Epoux que dans le temps de ſes égarements, dès-lors il promettoit un heureux retour. On ſentoit qu'au

milieu de l'yvresse des passions, il conservoit le goût, l'estime de la vertu ; ses lumieres & son cœur étoient dans une contradiction perpétuelle, cet état violent ne pouvoit être de durée, & l'espoir d'un retour certain à la vertu, consoloit son Epouse. On ne doit pas espérer ce retour dans tous les jeunes gens, comme vous l'avez fort bien remarqué ; & dans ceux qui péchent par le cœur, le sang-froid de l'âge mûr ajoute de nouveaux défauts aux vices de la jeunesse. Je vous parlois dans ma derniere lettre de mes craintes par rapport à Victoire : tout conspire à les réaliser. Son pere vient d'acheter une Charge qui l'attache à la Cour, & cette pauvre enfant se livre aux transports de joie les plus vifs, en pensant à un changement qui la met à portée de vivre au milieu du grand monde qu'elle aime passionnément : vous entrez pour quelque chose dans le plaisir qu'elle goûte d'avance ; elle se félicite d'être à portée de vous voir souvent, & cela me rassure un peu. Fasse le Ciel qu'elle soit docile à suivre vos conseils & vos exemples, c'est la seule ressource qui va lui rester contre la violence de ses passions. Henriette s'est enfin déterminée ; elle

épouſe M. de Sauveboeuf qui paroît ce qu'on appelle un galant homme. N'admirez-vous pas les obſtacles qui s'oppoſent au deſſein que j'avois formé de vivre ici tranquille : mon attachement pour mes amies me replonge au milieu du monde que je croyois avoir quitté pour toujours : mon cœur les y ſuivra & partagera les agitations qu'elles y vont eſſuyer. Faſſe le Ciel, encore une fois, qu'elles y conſervent le gout de la vertu qui me les a rendu cheres ; mais à vous parler franchement, ma chere Lucie, je ne compte que ſur vous. Au nom de notre amitié, veillez ſur Victoire, tâchez de conſerver ſa confiance, & de la ſauver des écueils du monde. Mon cœur eſt ſi ſerré en vous écrivant ces paroles, que la plume me tombe des mains.



CINQUIEME LETTRE.

LUCIE

A ÉMERANCE.

VOUS me demandez, Madame & chere Amie, le portrait de mon Epoux : il me paroît gémir bien sincerement de ses égarements passés. Les larmes qu'il n'a pu s'empêcher de donner à la mémoire de sa vertueuse Epouse en se rappellant les chagrins qu'il lui a causés, loin de m'offenser, me le rendent plus cher & plus respectable. M. de Villeneuve a eu beaucoup d'esprit, je crois qu'il n'a plus que du bon sens ; mais un bon sens orné par les débris de ce qu'il avoit autrefois. Je sens ce que je vous écrits, & cependant je comprends que mes termes sont insuffisants pour définir ce que je veux vous faire comprendre. Je ne hazarderois pas ces expressions vis-à-vis d'une personne moins éclairée ; je m'expose au contraire librement devant vous, parce que j'espere que vous me dévélopperez mes propres pensées. Son cœur fait pour la tendresse,

après avoir été la proie des passions les plus fougueuses, n'est plus capable que d'amitié, parce qu'il est, pour ainsi dire, émoussé, usé. Cette amitié est si tendre, si délicate, si attentive, qu'on pourroit fort bien la prendre pour de l'amour : elle n'en differe que parce qu'elle n'en connoît ni les vicissitudes, ni les caprices. Il n'a plus de goût pour les plaisirs bruyants ; il convient pourtant qu'il faut s'y prêter, & m'encourage à prendre ceux qui conviennent à mon âge, en m'avouant pourtant qu'il est charmé du penchant qu'il me remarque pour le solide. Il s'est fait une société de gens aussi respectables qu'aimables, parmi lesquels il veut m'initier ; mais il y met une singuliere condition. Vous ne connoissez pas le monde, ma chere Lucie, me dit-il, & votre dégoût pour lui ne peut encore être justifié : pour qu'il soit solide & louable, il faut qu'il soit haï en conséquence de cause ; le contraste que fait le monde frivole avec celui dans lequel je veux vous faire entrer, rend plus sensible le prix de ce dernier. Il faut donc vous prêter au monde, le soin de ma réputation l'exige : essayez de bonne foi à vous amuser du Spectacle, vous me

verrez me prêter aux manies communes, & nous rirons ensemble de la folie des Acteurs. Qui l'auroit cru, Madame ? Cet homme revenu des plaisirs, exige absolument que j'en fasse l'expérience : franchement je crois qu'il a raison ; peut-être mon cœur se fût-il avisé de les souhaiter s'il eût prétendu me les interdire. J'ai donc promis à mon Epoux de lui obéïr, & je l'ai chargé de veiller en ami sur moi dans la nouvelle carriere où je vais entrer. Pour le mettre en état de m'y servir utilement, je lui ai promis une confiance sans bornes, car je le regarde comme un ami solide & tendre.

Il me reste à vous apprendre de quel moyen la Providence s'est servie pour m'arracher au sort funeste qui m'étoit destiné. Vous souvenez-vous du pauvre Bourguignon, ce fidéle domestique qui a servi mon Oncle tant d'années ? heureusement pour moi il étoit laquais du jeune Marquis de Villeneuve, & lorsque j'eus dessein de connoître son caractere, je me déterminai, malgré la répugnance que j'avois pour ce moyen, d'interroger ce valet. Il a d'abord eu beaucoup de peine à parler, & je ne dois qu'à la crainte qu'il avoit de me

voir malheureuse, les lumieres qu'il m'a données. Mademoiselle, me dit-il, je vous ai tenu mille fois dans mes bras quand vous êtiez petite, & sauf votre respect, je vous aime ni plus ni moins que si vous êtiez mon enfant; ça me détermine à vous avouer que mon Maître est un vaurien qui ne croit ni à Dieu ni à diable. Il fait l'hypocrite devant son pere qui n'a non plus de malice que l'enfant qui vient de naître, & quand il est avec je ne sçais combien de drôlesses & d'escogrifes, il se rit de sa crédulité : il doit plus d'argent qu'il ne pese, & ses créanciers pourtant ne soufflons pas le mot, parce qu'il leur a promis de les payer avec le magot de votre pere. Je sçais qu'il me feroit mourir sous le bâton, s'il sçavoit jamais que je vous ai découvert toutes ces manigances, mais je vous crois trop bonne pour me trahir. Vous sentez bien que j'ai promis le secret à Bourguignon qui ne m'a plus rien caché des démarches de son Maître. C'est par lui que j'ai découvert la rage où le jette le mariage de son pere, & les piéges qu'il a dessein de me tendre pour altérer notre paix; j'espere prendre des mesures si justes que je mettrai sa malice en défaut.

Je n'ai point voulu faire part à mon Epoux de mes lumieres sur le compte de son Fils ; ce seroit le blesser trop cruellement, & cela sans aucun fruit pour ce malheureux : j'ai fait plus, j'ai consenti à l'éloignement de Bourguignon par respect pour la délicatesse de ce rustre. Madame, me dit-il hier les larmes aux yeux, permettez-moi de me retirer, je ne puis plus vous être utile : quand je vous ai révélé le petit fait du Marquis, il n'étoit pas mon Maître, son pere me payoit ; présentement que votre beau-fils a sa maison en particulier, je mange son pain, & je ne pourrois me résoudre à le trahir. Je vais donc chercher une autre condition, car j'aurois le cœur crevé de l'entendre vous donner au diable trente fois le jour, sans avoir le permission de vous le redire. J'ai loué la fidélité de cet homme, & après lui avoir fait un présent honnête, j'ai prié mon Pere de le placer ; je n'ai osé le retenir à mon service, pour ne pas faire naître les soupçons du jeune Marquis. Je n'oublierai rien pour répondre à vos intentions par rapport à notre Amie ; vous sçavez combien elle m'est chere, ainsi je n'aurai qu'à suivre mon penchant,

en tâchant de la préserver des périls que vous craignez pour elle. Je plains moins Henriette, elle restera sous vos yeux, & sa confiance vous est un sûr antidote contre tous les dangers. Je vous remercie du vif intérêt que vous prenez dans tout ce qui nous touche. Vous ne comptez que sur moi, dites-vous ; c'est sans doute parce que je suis la moins exposée ; car je me crois pour le moins aussi fragile que les autres.

SIXIEME LETTRE.

RÉPONSE

D'ÉMERANCE.

VIctoire vous remettra cette lettre, chere Amie, & vous la trouverez baignée de mes larmes ; je n'ai senti qu'en la quittant, combien cette enfant m'étoit chere ; sa douleur justifie bien mon inclination. La voilà donc embarquée sur cette mer si fameuse en naufrages, sans pilote, sans autre guide qu'une aveugle confiance dans la droiture de son cœur ; passionnée pour les plaisirs auxquels elle va se livrer avec

glément. Que je la plains! Que ne peut-elle voir ce monde tel qu'il est en effet? La jeunesse n'envisage que le moment présent, & pourvu qu'elle en jouisse, elle ne porte pas ses yeux plus loin. Je fais la vieille, ma Chere, & je ne crains pas de vous ennuyer; la nature vous a donné une tête meure sur des épaules vertes, & votre bon sens vous tient lieu de l'expérience que les autres ne doivent qu'à leurs malheurs, & peut-être à leurs fautes.

J'admire avec vous les moyens dont la Providence s'est servi pour vous rendre heureuse; avouez que toute la prudence humaine n'auroit pu vous soustraire au péril. L'abandon à cette divine sagesse est ma vertu favorite. Nos vues sont si courtes, nous connoissons si peu ce qui nous convient, nous pourrons si peu nous le procurer, que nous devrions nous reposer absolument sur elle; c'est, selon moi, une vertu de raison. Cette Providence m'arrache à ma solitude, des ennemis m'y poursuivent & veulent m'enlever les débris de ma fortune. C'est un Procès que je dois soutenir à Toulouse, il faut croire que ce tracas m'est plus avantageux que la paix dont je jouissois ici. M. votre

Epoux a beaucoup d'amis dans ce Parlement, j'espere quelques lettres de recommandation de sa part. Cette coûtume de se faire recommander me paroît impertinente, cependant il faut la suivre; je vous avoue que je rougirai en présentant ces lettres; il me semble que c'est dire à mes Juges : Messieurs, je me défie de votre intégrité, ou tout au moins de votre vigilance; ma fortune est entre vos mains, & les devoirs les plus sacrés vous engagent à protéger l'orphelin & la veuve; malgré cela, comme vous pourriez fort bien négliger ces devoirs, je vous conjure de vouloir bien les remplir à la sollicitation de vos amis qui vous en prient. J'eusse souhaité différer mon départ jusqu'après le mariage d'Henriette, mais on me mande que le moindre retardement nuiroit à mes affaires, & je suis obligée de partir dans deux jours. C'est donc à Toulouse que je recevrai votre lettre, & elle me délassera agréablement de la fatigue que me causera le tracas des affaires. Il me prend quelquefois envie d'abandonner tout à mes adversaires, de vendre le peu qu'ils ne peuvent m'enlever, & d'aller me confiner dans quelque retraite où je puisse, oubliée de

tout l'univers, l'oublier à mon tour. Cette pensée qui ressemble au détachement des biens & des commodités de la vie m'a flattée pendant quelques moments; en l'examinant de près, j'ai trouvé que c'étoit une paresse habillée en détachement, & qu'elle marquoit peu de soumission aux ordres de Dieu: il m'ordonne de défendre mon bien contre l'injustice, & me veut au milieu des Procureurs & des Avocats; cette place est donc la meilleure pour moi, & je m'y tiendrai en dépit de ma répugnance, jusqu'à ce qu'un accommodement tolérable, ou la perte de mon Procès, décide du genre de vie auquel je dois me dévouer. Adieu ma Chere, aimez-moi toujours: quelque précieux que soit cet avantage, la malice de mes ennemis ne peut m'en priver.



SEPTIÉME

SEPTIEME LETTRE.

LUCIE

A ÉMERANCE.

ON se plaignoit il y a quelque temps d'un Auteur qui sembloit n'écrire que pour exciter les larmes : après avoir mis sur la scène des acteurs vertueux en faveur desquels il avoit fait sentir l'intérêt le plus tendre, il leur faisoit éprouver les plus grands malheurs ; chez lui la vertu est toujours souffrante & jamais couronnée. Que voulez-vous que je fasse ? répondit-il ; prospérité & vertu héroïque sont deux extrémités qu'il est difficile de rapprocher ; je sortirois de la vraisemblance, si je rendois mes héros heureux dans ce monde, ce n'est qu'après leur mort qu'ils doivent jouïr de la félicité. Cet honnête homme pensoit juste, Madame, & vous prouvez la vérité du sentiment qu'il avance. La terre n'est point le lieu où la vertu doit être récompensée, elle y est comme étrangere & dénuée de tout appui humain con-

tre la violence des ennemis qui l'environnent. Disons plus, c'est l'adversité qui produit les grandes vertus, qui les conserve, qui les met au jour. Toutes les ames ne sont pas dignes de passer par cette épreuve, le plus grand nombre y succomberoit. Réjouissez-vous donc, Madame, vous êtes dans le creuset, vous en sortirez purifiée & sans tache. J'approuve d'ailleurs votre abandon à la Providence; cette retraite dans laquelle vous voulez vous enséve-lir, est tout-à-fait de mon goût. Perdez votre Procès, & devenez Hermite; nous avons une Terre admirablement bien située pour votre dessein, elle est à trente lieues de Paris dans un lieu extrêmement solitaire. Le Marquis m'assure qu'il y a des bois, une petite riviere dont le murmure excite les douces rêveries. Quand vous commencerez à vous dégoûter de la vie contemplative, vous pourrez devenir Bergere, je vous choisirai un troupeau choisi & digne de vos soins; mais comme il n'est point de plaisir pur & sans mélange de peine, vous aurez le désagrément d'être troublée dans votre solitude six mois de l'année; car nous passerons, s'il vous plaît, la moitié de no-

tre vie dans cette terre, nous partagerons vos occupations & le ſoin de ce petit troupeau. Sérieuſement, Madame, mon amitié eſt bleſſée de vos projets, & M. de Villeneuve en eſt griévement offenſé. De quelque façon que votre Procès ſe décide, votre ſort eſt toujours décidé. Si la fortune vous bannit de chez vous, ſongez qu'il vous reſte une maiſon que vous devez regarder comme la vôtre, & des amis qui recevront avec reconnoiſſance la grace que vous leur ferez en leur donnant la préférence ſur mille autres, qui eſtimeront toujours comme un bonheur ſans égal, l'avantage de vous poſſéder. Je vous diſois, il n'y a qu'un moment, que toutes les ames ne ſont pas dignes d'éprouver la tribulation; il faut que le Seigneur ait eu égard à la foibleſſe de la mienne: ſi j'en crois les apparences, les beaux jours que j'oſe me promettre avec mon Epoux, ne ſeront troublés d'aucun nuage, & ma fermeté n'aura d'autre exercice que celui de ſoutenir les peines de mes amis. C'eſt vous annoncer, Madame, que je trouve dans le caractère de mon Epoux tout ce qui peut me rendre parfaitement heureuſe; je ne vous ferai point ſon éloge, il

faut être neutre pour être admise à la qualité de Juge, & je me soupçonne de l'aimer déja avec tant de tendresse, qu'on pourroit m'accuser d'exaggération ; je ne sçache qu'un moyen de l'apprécier au juste, venez juger vous-même de son mérite, peût-être lui trouverez-vous des défauts qui m'échappent, & vous me les découvrirez ; en cela vous me rendrez un vrai service ; car je crains de l'aimer trop. Il m'arrache la plume en ce moment, & ne me permet pas de continuer.

LE MARQUIS.

J'ai trop d'intérêt à l'interrompre, Madame, pour que vous vous offensiez de la liberté que je prends. Je joints mes prieres à celle de votre Amie pour vous inviter à vous mettre à portée de faire l'examen qu'elle exige ; mais je vous demande le secret sur vos découvertes, vous sentez combien un barbon a besoin d'indulgence ; je compte sur la vôtre, Madame, peut-être avant qu'il soit peu aurai-je besoin de toute la sienne. Cette chere enfant me tient compte des complaisances les plus dûes & des moindres attentions. En lui an-

nonçant un Epoux, on lui avoit fait craindre un maître; elle s'étonne de trouver un ami qui s'efforce de compenser les désagréments que pourroit occasionner la disproportion de nos âges; je mettrai tout en usage pour l'empêcher de les ressentir jamais, & pour lui procurer ces jours sereins dont elle se flatte. Mais, Madame, quels que soient mes soins à cet égard, il manquera toujours quelque chose à sa félicité si votre présence n'y contribue. J'écris à M. le Président D***, il est mon parent & mon ami. S'il n'étoit pas un de vos Juges, il ne permettroit pas que vous prissiez d'autre maison que la sienne, du moins fera-t-il son affaire de la vôtre; il vous épargnera toutes les peines qui ne sont pas absolument nécessaires.

BILLET de VICTOIRE.

PAS un seul mot pour moi, Madame; ces deux Amants sont si occupés de la pensée de vous posséder quelque jour, qu'ils en oublient toute la terre; pour me venger, je prends la plume à mon tour, & je crois les laisser en proie à l'ennui que j'éprouve depuis une heure.

qu'ils écrivent ; point du tout ; assis à l'autre bout de la chambre, ils ont commencé la conversation la plus animée, si j'en dois juger par leurs regards. Il me prend envie d'éprouver jusqu'à quel temps ils pousseront leur oubli ; mais non, j'en serois la dupe, & je me hâte de finir pour avoir le plaisir de les interrompre. Je suis encore si étourdie des choses merveilleuses qui s'offrent à mes yeux, que je n'ai pas le sang froid nécessaire pour vous instruire de l'impression qu'elles font sur moi. J'ai retrouvé dans la Marquise de Villeneuve cette Lucie si tendre, si complaisante, si aimable ; je me trompe, elle est mille fois plus charmante que vous ne l'avez vue. Je commence à croire que l'amour heureux est un fard. N'allez cependant pas penser que je veuille m'embarquer à la légere ? il me faudroit une copie de M. de Villeneuve pour me faire hazarder le trajet ; & je crois que les Epoux de cette espece peuvent être comparés à la pierre philosophale ; tout le monde la cherche, qui peut se vanter de l'avoir trouvée ?

Mme. De Villeneuve continue.

On me laisse enfin la liberté de finir,

& je m'en sers pour vous parler à cœur ouvert sur le chapitre de notre amie. Elle ne dissimule point la joie que lui cause le changement de sa situation, & convient avec franchise du goût qu'elle sent pour les plaisirs qu'elle est à la veille de partager. Cette disposition, comme vous l'avez remarqué, est bien dangereuse pour une fille de son âge & de sa figure. J'espere que son amitié pour nous fera quelque diversion aux amusements qu'elle se promet. Je dis son amitié pour nous ; car elle est enchantée du caractere de mon Epoux, & a paru ravie de l'offre qu'il lui a faite de sa maison à Versailles, en attendant que son pere ait rangé la sienne, ce qui nous mettra à portée de l'examiner & & de pouvoir la prémunir contre les dangers qui la menacent.



HUITIEME LETTRE.

ÉMERANCE

A LUCIE.

De Toulouse.

JE vous écris en arrivant, ma Chere, & quoiqu'il n'y ait pas deux heures que je sois à Toulouse, j'ai déja beaucoup d'actions de graces à rendre à M. de Villeneuve. Le Président auquel il m'a recommandé m'ayant procuré la plus aimable compagnie dans la route. J'ai trouvé en arrivant à Bézier, l'équipage de Madame la Comtesse de St. Amand, qui m'a conduit jusqu'au fameux canal de Riquet. Cette Dame m'y attendoit dans une jolie barque qui appartient au Comte de Caramant, fils de celui à qui la France doit cet ouvrage merveilleux. La Comtesse, son Epoux & M. de Badès son frere, ancien Colonel, ont profité du départ de cette barque qui va jusqu'à Toulouse : ils m'ont attendu deux jours entiers, & je ne crois pas qu'il soit possible de rien ajoûter

ajoûter aux politesses que j'ai reçues de cette aimable famille. La Comtesse m'a forcée de prendre un appartement chez elle, & ne veut rien épargner, dit-elle, pour diminuer les désagréments qui semblent inséparables de la condition de plaideuse. Je ne puis m'empêcher de vous détailler les beautés du canal: l'art a forcé la nature dans sa construction, & l'on seroit tenté de croire qu'il y a eu de l'enchantement. Ce canal qui joint l'Océan à la Méditerranée, coule ou plutôt repose dans le pays le plus inégal; je dis repose, car ses eaux sont dormantes. Elles passent d'abord sous un grand rocher qui fait une montagne qu'on a percé avec un travail infini, & dont la voûte est extrêmement exhaussée; elle fournit un écho qui multiplie & augmente les sons d'une façon extraordinaire. Comme on vouloit jouïr de ma surprise, la Comtesse, à l'approche de cette montagne, me retint dans une des chambres de la barque, & me faisoit examiner une jolie Bibliothéque, lorsque mes oreilles furent frappées d'une musique qui ne peut être comparée à rien de ce que j'ai entendu jusqu'à ce jour. Le son des instruments, la mélodie dès voix avoit quelque chose

de si extraordinaire, que je demeurai un moment immobile. Je n'avois point apperçu la voûte sous laquelle nous étions, & je ne savois à quoi attribuer ce prodige. Je courus sur le bord de la barque, & quoiqu'il ne fût que cinq heures du soir, l'obscurité y étoit telle que je ne pouvois discerner aucun des objets qui m'environnoient. Tout-à-coup la voûte fut toute en feu, & mille lampions qui paroissoient s'enflammer d'eux-mêmes, me découvrirent une espece de caverne dont les côtés étoient bordés de Dieux marins, qui accordoient leurs voix au son des instruments. Les yeux de notre petite troupe étoient fixés sur moi, & elle a joui de tout le plaisir qu'elle s'étoit promis de mon étonnement. Suis-je dans le pays des enchantements, me suis-je écriée si-tôt que le concert a été fini? Après tout, l'avanture que nous annonce cette musique ne peut avoir rien de funeste; & puis que pourrois-je craindre sous la protection de ces preux Chevaliers, l'honneur de la Chevalerie? Je ne laissois pas d'être fort intriguée de me voir sous cette voûte. J'avoue que c'est un des plus beaux ouvrages que j'aye jamais vu. Je suis descendue de la bar-

que pour en examiner la hardiesse, j'ai trouvé en y rentrant une jolie collation que nous avons mangée en continuant notre route. Cette petite fête avoit été imaginée par M. de Badès, qui a profité de l'occasion d'un Opéra de campagne, qui va de Montpellier à Toulouse, & dont les Acteurs avoient dîné à Béziers. Ce joli spectacle n'étoit que le prélude du plaisir que devoient causer mes surprises. Je m'étois jettée toute habillée sur un lit, j'y dormois d'un profond sommeil, lorsqu'un bruit semblable à celui d'un torrent, m'a éveillée en sursaut, & m'a fait sauter du lit avec une vraie frayeur. J'ai couru sur le devant de la barque, & j'ai apperçu une nape d'eau de quarante pieds de large, qui se précipitant de plus de cent toises avec un fracas épouvantable, offroit aux yeux un spectacle charmant. Le soleil qui venoit de se lever dardant ses rayons sur cette glace liquide, la peignoit de mille couleurs. En même-temps on m'a fait remarquer que le canal étoit fermé derriere la barque, afin que l'eau qui couloit en-haut ne trouvant point d'issue, pût élever notre petit vaisseau au niveau de cette cascade. Nous avons été un quart

d'heure à y monter, & il a fallu en escalader quatre autres tout de suite, en sorte qu'en une heure & demie nous nous sommes élevés au sommet d'une très-haute montagne, aussi tranquillement que si nous eussions été dans notre lit. En d'autres endroits il faut descendre, & on le fait aussi facilement par une manœuvre contraire à celle qu'on a pratiquée en montant; car on ferme des portes au devant de la barque, jusqu'à ce qu'on ait fait écouler les eaux par le derriere. Il y a un endroit du canal où l'on m'a fait monter sur le bateau pour admirer une autre merveille: dans cet endroit on pourroit dire qu'il coule dans la moyenne région de l'air, puisque son lit est suspendu, & qu'on voit au-dessous un pont, une riviere, des villages & une campagne riante. Je ne finirois point si je voulois vous décrire toutes les beautés de cette huitieme merveille du monde; encore moins si je voulois entrer dans le détail de tous les plaisirs qu'on m'a procuré sur la route. Nous avons eu celui de la pêche dans le réservoir du canal, il en a coûté la vie à une douzaine de carpes, dont la plus petite pesoit vingt livres, ce qui ne doit pas étonner, puisqu'on

ne pêche dans ce réſervoir que par un ordre exprès des Maîtres. Mais je crois que je ne ſortirai jamais de ce canal ; il faut pourtant un mot de mon entrée à Toulouſe. Nous y ſommes arrivés le jour de la ſaint Jean à cinq heures ; la ville étoit déſerte, nous en avions rencontré les habitants aux environs. Je crus d'abord qu'on ne connoiſſoit à Toulouſe que le Saint du jour, & qu'il y étoit défendu de donner aux hommes un autre nom que celui de Jean. Je n'en vis pas un ſeul qui n'eût un bouquet ; mais quel bouquet ! je n'exaggere point, ma Chere, ils avoient au moins un grand pied de circonférence. Ajoûtez à cela une tête bien marronnée, une bourſe vuide & un évantail à la main ; & vous aurez vu les Toulouſins, depuis le Cordonnier juſqu'au Préſident ; car on ne ſort jamais ſans le bouquet & l'évantail.. Il ſemble que le genre d'eſprit de ces gens-là ſoit écrit ſur leur viſage. Ils ont le regard vif, perçant, plein de feu. Ce regard qui ordinairement annonce plus d'eſprit que de bonté de cœur, eſt d'une autre eſpece chez les Languedociens : il indique de la franchiſe, une ame propre à l'amitié ; & je ne ſais combien de bonnes qualités

qu'on sent confusément, dont on est presque certain, & que je vous définirai mieux après un examen plus exact. Et bien, ma Chere, vous attendiez-vous à une lettre si dégagée de ma part? n'avez-vous pas frémi dans la crainte de trouver la mienne hérissée de mots barbares consacrés à la chicane? Rassurez-vous, je suis guérie de la démangeaison de parler de mon Procès, par l'ennui que j'ai éprouvé en écoutant les récits dont on a souvent assassiné mes oreilles; je ne regrette plus les mauvais quarts d'heures que ma complaisance m'a fait passer à écouter de pareils récits, c'est un ridicule que cela m'épargne. Un plaideur arrêteroit volontiers les gens dans les rues pour leur conter ses affaires, & moi je veux n'en parler qu'à mes Juges, leurs oreilles sont faites à ce jargon, qui doit être insupportable à tout autre. Je ne m'amuserai point à vous remercier de vos offres généreuses; vous connoissez mon cœur, & vous devez sentir jusqu'à quel point je suis reconnoissante; aussi-bien ces choses qui ne sont bonnes qu'à être senties, ne valent rien à être dites. Je vous charge de m'acquitter auprès de votre Epoux, je lui écrirai pourtant

par le premier ordinaire. Je ne vous réïtere pas mes prieres par rapport à Victoire, je sais combien vous l'aimez.

NEUVIEME LETTRE.

LUCIE

A ÉMERANCE.

JE ne m'étonne point, Madame, des efforts qu'a fait la Comtesse de St. Amant, pour vous engager à partager son logement ; on ne peut vous connoître sans souhaiter de vous voir sans cesse ; & je puis vous assurer qu'au milieu des plaisirs dont je suis environnée, votre absence laisse un vuide dans ma vie que rien ne peut remplir. Combien de fois en parcourant avec Victoire ces jardins enchantés dont vous nous aviez fait la peinture, combien de fois, dis-je, nous sommes-nous écriées : il fait bon ici ; mais pour nous résoudre à y faire nos tentes, il nous faudroit notre illustre amie. Nous fumes hier à la Comédie Françoise ; on y représentoit une piece nouvelle, nommée Cénie ; nos larmes coulerent avec abondance,

& nous nous dîmes vingt fois que les vôtres auroient coulé. Hélas ! Madame, tout vous rappelle à notre ſouvenir, & rien ne vous rend à nos yeux ; cette penſée, ou plutôt ce ſentiment trouble toute la douceur de ma vie. L'amour heureux m'offre en vain ſes plaiſirs, il me manque ceux de l'amitié, & rien ne peut les remplacer. Qu'il vous ſeroit aiſé de rendre ma félicité complette ! & n'ai-je pas ſujet de douter de votre attachement, ſi vous refuſez de le faire ?

Nous eumes il y a quatre jours la viſite de M. de Villeneuve le fils ; il parut enchanté de la figure de Victoire, & je me trompe beaucoup s'il ne reſſent véritablement pour elle les ſentiments qu'il avoit feints pour moi ; je ne ſais ſi je dois m'en réjouir ou m'en affliger. J'ai ſouvent penſé depuis ces quatre jours, qu'un amour vertueux pour une femme raiſonnable étoit peut-être le ſeul reméde efficace pour guérir les erreurs du Marquis ; il eſt vrai que la cure eſt douteuſe, & le danger certain pour Victoire. Dois-je avertir cette chere Amie du péril où elle ſeroit expoſée en ſe liant avec le Marquis, ſuppoſé que cette inclination eût des ſuites ſérieuſes ?

L'amitié a sans doute des devoirs qui doivent être sacrés ; mais puis-je les écouter lorsqu'il est question d'un homme qui est uni à mon Epoux par des liens que rien ne peut rompre ? Je vous prie, Madame, de me dicter la conduite que je dois tenir dans une circonstance qui deviendroit si délicate.

Je reçois à ce moment une lettre d'Henriette, qui m'apprend qu'elle se dispose à partir pour Paris, où son mari veut lui faire passer quelques mois. Jugez de ma joie, Madame, par mon attachement pour elle. Il semble que la Providence veut vous mettre dans l'obligation d'abandonner votre solitude, puisque vous nous avez dit cent fois, que notre amitié en faisoit le principal agrément. J'ose me livrer sur cela à toutes les idées flatteuses qui me viennent dans l'esprit ; il m'en coûteroit trop pour renoncer à mes espérances. Je sens que je ne pourrois supporter long-temps la vie bruyante qu'on mene dans ce pays, une société raisonnable fixe mes souhaits ; mais pour qu'ils fussent absolument remplis, il faudroit que vous consentissiez à en faire l'agrément. J'admire la tranquillité avec laquelle vous me détaillez les agréments de votre voyage,

& cela à la veille d'un événement aussi formidable que l'est pour vous la décision de ce Procès. C'est, ce me semble, le *nec plus ultra* de la Philosophie, de la chrétienne s'entend, l'autre est impuissante pour opérer de tels prodiges.

DIXIEME LETTRE.

ÉMERANCE

A LUCIE.

QUinze jours sans vous écrire, ma chere Marquise, & cela dans les circonstances où je suis; ce seroit une faute que je ne me pardonnerois jamais si elle étoit volontaire; mais je me flatte que vous me rendrez justice là-dessus, & que vous devinez que je n'ai point quitté mon lit depuis ces quinze jours. N'allez pas croire que ce soit la fatigue de mon Procès qui ait altéré ma santé, M. votre Epoux a été trop bien servi pour cela, & graces à ses soins, on me parle d'accommodement. Il n'y a pas deux heures que je suis instruite de ce que je lui dois, & je n'essayerai point de lui en marquer ma reconnois-

sance, notre langue n'a point de termes à mon gré pour le faire ; mais les cœurs s'entendent, il comprendra le langage du mien. Mes ennemis qui connoissent la situation de ma fortune, n'ont espéré me ruiner absolument que parce qu'ils étoient convaincus de mon impuissance à soutenir les frais d'une chicane. Votre généreux Epoux l'a deviné, Madame, & pour leur ôter toute espérance de ce côté-là, il a fait remettre dix mille livres à Dupuis, qui posséde, comme vous le savez, la charge de mon unique domestique, à laquelle il joint de son autorité privée celle de mon Pédagogue. Comme il avoit ordre de me faire un mystere de cette générosité, il a gardé le secret jusqu'à ce jour, & voici l'usage qu'il a fait de cette somme. Il s'est lié avec le Valet de chambre de ma Partie, & l'ayant engagé à manger une poularde, il a répandu sur une table ces dix mille livres en or, auxquelles il avoit joint mille écus qu'il avoit empruntés sur les diamants qui me restent, & il a dit à ce garçon qu'avec cet argent il s'apprêtoit à faire voir bien du chemin à son Maître ; que si cela ne suffisoit pas, il avoit un bon Trésorier, & pour prouver ce qu'il

avançoit, il lui a lu la lettré que M. votre Epoux lui avoit écrite, dans laquelle il lui disoit de ne pas ménager cette somme, parce qu'il étoit résolu de ne rien épargner pour me faire rendre justice. Ce garçon n'a pas manqué de faire à son Maître un fidéle rapport de ce qu'il avoit vû, & tout de suite on m'a parlé d'accommodement. Je déteste si fort les Procès, que j'ai accepté cette proposition avec joie, & j'allois signer ce matin un accord qui m'assuroit quinze cents livres de rente. Dupuis a manqué me battre, & m'a dit fierement qu'il ne permettroit pas que je perdisse un sol; que votre Epoux le prétendoit ainsi, & qu'il plaideroit malgré moi & mes dents, à moins qu'il n'eût des ordres de sa part. Il a fallu en passer par-là; c'est une vraie conspiration dans laquelle il a fait entrer Monsieur & Madame de St. Amant, le Président, & jusqu'à mon Avocat. Me voici donc prête à être liée comme la Comtesse de Racine, non pour m'empêcher de plaider, mais pour me mettre hors d'état de m'accommoder. Heureusement je suis docile, ou peut-être ce que j'appelle docilité est-elle une vraie paresse. Quoiqu'il en soit, je me

laiſſe conduire, & pendant qu'on prend ſoin de mon Procès, je viſite la grande & ennuyeuſe ville de Toulouſe. Je vais vous rendre compte de ce que j'y ai vu.

On m'a conduit d'abord au caveau des Cordeliers ; la terre de cette cave a la même propriété que les ſables de la brûlante Egypte, elle deſſéche les corps, en ſorte qu'on peut au bout de quelques mois les en tirer, & les conſerver enſuite expoſés à l'air pendant pluſieurs ſiécles. Tout le caveau eſt rempli de ces corps ainſi deſſéchés ; on m'y fit remarquer entr'autres celui de la belle Paule. Cette femme, à laquelle les Magiſtrats avoient impoſé la loi de ſe montrer pluſieurs fois la ſemaine, pour éviter les malheurs qui arrivoient lorſqu'elle ſortoit plus rarement ; car alors la foule étoit ſi grande ſur ſon paſſage, qu'il y avoit toujours quelqu'un d'étouffé ; cette femme, dis-je, occupe une place dans ce caveau ; un Moine releva ſes cheveux qui lui cachoient le viſage, & me fit voir un ſquelette recouvert d'un parchemin, c'eſt-à-dire, d'une peau jaune ; en vérité ce ſpectacle eſt horrible. Pour diſſiper les idées lugubres qu'un tel ſpectacle ne peut manquer de laiſſer dans l'eſ-

prit, on me conduisit à l'Opéra, qui par parenthese m'ennuya beaucoup; nous avions eu une petite scène fort comique avant qu'on eût levé la toile, quoique nous ne vissions pas les Acteurs, qui nous regalerent du petit impromptu qui va suivre.

Un jeune Avocat, nommé Palarin, nous avoit accompagné au caveau, & nous quitta après nous avoir remis dans une loge, pour aller faire un tour sur le théatre. A peine y fut-il arrivé, qu'une des Actrices l'abordant, lui dit assez haut pour être entendue des Spectateurs: Monsieur, il m'est venu de plusieurs endroits que vous parlez de moi d'une maniere très-cavaliere, & que vous vous vantez d'avoir été mon Amant. Quelle calomnie, s'écria l'Avocat! & tout de suite il enfile une litanie de serments gascons, c'est-à-dire, si singuliers, si comiques, qu'Héraclite n'eût pas été maître, en les écoutant, de garder son sérieux. Après avoir essayé pendant un quart d'heure de se justifier de l'imputation, au grand contentement de l'Actrice qui triomphoit, le traître Palarin hausse le ton de sa voix, & dit: Quelle imagination de croire que je puisse me vanter d'avoir

été votre Amant ! je m'en confesse, sandis, & ne m'en vante pas. Cette épigramme a été suivie d'éclats de rire si excessifs de la part du Parterre, que la pauvre Actrice déconcertée s'est sauvée dans sa Loge, & il a fallu qu'une de ses Compagnes fît son rôle ce jour-là ; car elle n'a jamais osé s'exposer à la bonne humeur du Parterre. Avouez encore une fois, ma Chere, que j'ai l'esprit bien dégagé pour une plaideuse, puisque je m'amuse à vous conter ces fariboles. Ce dégagement, je le dois aux bontés de votre Epoux, chargez-vous de mes remerciements, & que la bouche de laquelle ils sortiront leur donne plus d'énergie que n'en auroient mes paroles.

BILLET PARTICULIER.

Comme cette Lettre doit être vue du Marquis, je n'ai osé y rien insérer qui ait rapport à ma chere Victoire : la situation où vous êtes à son égard, est vraiment embarrassante ; rien ne peut vous obliger à lui dévoiler le caractere du Marquis. D'ailleurs, vous tâcheriez en vain de lui ouvrir les yeux : Victoire est ambitieuse ; le rang & les richesses

du Marquis suffisent pour lui tourner la tête. Que sera-ce, si l'amour s'en mêle ? Vous ne devez donc rien espérer de vos conseils, & vous n'avez d'autre ressource que dans votre Epoux. Il faut qu'il joue en cette occasion le rôle d'un pere intéressé : Victoire a peu de bien, c'est un prétexte plausible de refuser son consentement. Que si le jeune Marquis s'obstinoit à vouloir passer outre, comme son âge l'autorise à le faire ; prenez le rôle de Médiatrice, & que le consentement du pere paroisse votre ouvrage ; cela vous acquerra de nouveaux droits sur le cœur de notre Amie, & vous mettra en situation de lui être utile.

ONZIEME LETTRE.

LUCIE

A EMERANCE.

JE vous jure, ma chere Amie, que si mon Epoux m'eût été indifférent jusqu'à ce jour, je l'eusse aimé à la folie, au moment où j'ai reçu votre Lettre. Il m'avoit laissé ignorer le petit service qu'il vous a rendu, & n'a souffert

fert qu'avec peine vos actions de graces & mes remerciements : il prétend qu'on ne lui doit rien ; & qu'au contraire il vous doit beaucoup, parce que le plaisir qu'il trouve en vous obligeant, est un des plus vifs qu'il ait ressenti en sa vie ; il est sincere assurément. C'est une de ces belles ames formée pour faire la félicité de ce qui les environne. Croiriez-vous, Madame, que je lui ai souhaité depuis quelques jours un des défauts que je hais le plus ; je l'aurois voulu plus attaché à l'argent. L'amour de nos jeunes gens n'est plus un mystere : le Marquis publie hautement qu'il adore Victoire, & cette pauvre fille n'a pu me déguiser qu'il lui est impossible de résister au penchant qui l'entraîne vers lui. Mon Epoux qui l'aime comme sa fille, a vu naître cette passion avec joie : rien n'a été égal à son étonnement lorsque je lui ai laissé entrevoir que je n'approuvois pas un mariage qui faisoit la fortune de mon Amie : j'ai voulu jouer l'Intéressée, mais j'avois si mauvaise grace à faire ce personnage, qu'il n'en a pas été la dupe un moment. Vous avez quelques raisons dont vous voulez me faire un mystere, m'a-t-il dit ; je respecte votre secret, ma Chere, mais

les obstacles qui vous rendent contraire à ce mariage, sont-ils donc invincibles? Victoire a-t-elle quelque défaut essentiel dans le caractere? sa conduite a-t-elle été mauvaise ou suspecte? Je me suis hâtée de justifier mon Amie. Je vous entends, m'a dit mon Epoux; c'est la connoissance des défauts de mon Fils qui vous fait craindre pour Victoire : je conviens qu'elle risque quelque chose; je pense pourtant qu'un peu de patience & beaucoup de conduite, pourroient à la fin lui procurer un sort heureux : & voilà justement ce qui me feroit craindre ce mariage, lui ai-je répondu; Victoire, avec le meilleur caractere, n'aura pas cette patience & cette conduite nécessaires pour supporter la jeunesse du Marquis, & le ramener à la raison : je crains de faire le malheur de mon Amie; je crains d'avoir à me reprocher celui de votre fils. Mon Epoux est convenu avec moi que mes appréhensions étoient fondées; mais il m'a fait remarquer qu'une trop grande résistance de sa part augmenteroit la passion de son fils, auquel il faudroit céder à la fin; & qu'ainsi, il ne voyoit point d'autre reméde à ce mal, que de faire ses efforts pour reculer au moins

cet engagement. Je me suis rendue à ses raisons, n'osant lui alléguer les miennes qui eussent été sans replique, & je n'ai plus espéré de ressource que dans l'amitié de Victoire. Je me suis procuré une conversation particuliere avec elle ; je lui ai exagéré les désagréments d'un mariage où la seule passion a présidé ; je lui ai peint la triste situation d'une femme qui compte sur un amour éternel de la part d'un Epoux, qui se voit réduite à des égards froids qu'on ne conserve pas même toujours. Je lui ai fait voir la raison de mes craintes, en lui donnant l'exemple de la plûpart des femmes qui sont sous nos yeux : elle est convenue de tout ; mais le Marquis est une exception à la regle à ce qu'elle prétend ; il lui a juré un amour éternel, elle présume assez de ses charmes pour ne pas craindre que son captif puisse jamais briser ses fers. Les siens sont déjà si forts que je n'ose plus me promettre de les rompre ; tout conspire à les resserrer, comme vous le remarquez fort bien dans votre Lettre. Toutes les passions de Victoire se sont réünies à l'appui de son amour ; l'idée de tenir un rang dans le monde, d'avoir un équipage, des diamants, d'aller à la Cour ; tout cela la transporte à

un point, qu'elle n'est plus en état d'écouter la raison. J'abandonnerai donc ceci à la Providence, plus d'obstacles de ma part deviendroient suspects, & ne serviroient qu'à me faire perdre la confiance de cette chere Amie. Vous recevrez une de ses Lettres avec celle-ci & je compte beaucoup sur le respect & la confiance qu'elle a pour vous : si cette ressource nous manque, je n'espere plus rien.

J'ai reçu hier une Lettre d'Henriette, qui m'annonce son arrivée prochaine à Paris. Nous nous préparons à l'aller recevoir, & mon Epoux veut absolument qu'en arrivant elle prenne un logement chez lui; c'est encore une nouvelle attention de sa part. En vérité, il ne m'est pas possible d'en tenir régistre; depuis le matin jusqu'au soir il n'est occupé que du soin de prévenir mes desirs. Je ne sçais si ce sont les inquiétudes que me cause la situation de Victoire, qui ne me permettent pas de goûter les plaisirs qu'on s'empresse à me procurer : les promenades, les spectacles, les assemblées, le jeu, des repas qui se prolongent jusqu'au lever de l'aurore; voilà le précis de mes occupations, mais en vérité, je ne puis

dire de mes amusements ; cette vie étourdit le cœur & l'esprit. Outre les motifs que ma Religion me fournit pour m'arracher à ce genre de vie, que je crois absolument contraire au Christianisme, la seule raison suffiroit, ce me semble, pour en dégoûter ; & si je n'étois sûre de pouvoir bientôt m'y soustraire, je succomberois à l'ennui. Voilà de ces choses que Victoire ne peut comprendre ; elle se livre à cette vie bruyante avec une espece de fureur. Je crains peu cet écueil pour Henriette ; son amour pour le repos, tranchons le mot, sa paresse la tireront bientôt du tourbillon.

DOUZIEME LETTRE.

VICTOIRE

A ÉMERANCE.

EST-IL possible, Madame, que mon cœur puisse souhaiter quelque chose au milieu des heureuses circonstances où je me trouve ? Oüi, chere Amie, je sens votre absence avec une vivacité qui trouble la satisfaction dont

je jouis : quand je pourrai vous posséder ici, je n'aurai rien à désirer. Si j'écrivois à une personne en qui j'eusse moins de confiance, je me parerois d'une modération apparente : avec vous je ne sçais point dissimuler. Tout ce que je vois ici me transporte, m'enchante, il me semble que je ne fais que commencer à vivre : jusqu'à ce temps j'ai végété. Je crois que je ne pourrois plus me passer de ce genre de vie, & que s'il falloit retourner à mes premieres occupations, je mourrois de langueur ; jugez de ma joie par mes craintes. Un mariage heureux peut me fixer ici ; le Marquis de Villeneuve m'aime, ou plutôt il m'adore : il a de l'esprit, de la figure, un nom illustre, de grands biens ; & de plus il est fils d'un homme que je respecte & que j'aime comme mon pere, & qui est devenu l'Epoux de ma chere Lucie, avec laquelle ce mariage va me joindre par devoir autant que je le suis par goût. Comptez tous ces avantages, pourrois-je n'être pas transportée à cette vue ? Un léger nuage a pourtant obscurci ces beaux jours ; il me paroît que mon Amie ne partage point ma satisfaction : en un mot, mon mariage avec son beau-fils

ne la flatte point. Si je connoissois moins son cœur, je la soupçonnerois..... mais non, je ne la soupçonnerois de rien. Elle a pu épouser mon Amant, elle l'a dédaigné, & j'entrevois, je pense, la source de ses inquiétudes. Lucie naturellement sérieuse, l'est devenue mille fois davantage depuis son union avec M. de Villeneuve le pere; elle regarde comme un devoir essentiel d'adopter les goûts d'un homme rassasié des plaisirs, auxquels il s'est, dit-on, livré avec fureur. Je ne puis refuser mon estime à sa conduite; elle doit chercher sans doute à se conformer aux inclinations de son Epoux; son devoir, son bonheur l'exigent. Je ne me trouve pas dans les mêmes circonstances, & j'avoue que j'y serois peu propre: heureusement rien ne m'oblige à gêner le goût que je sens pour les plaisirs honnêtes. Mon Amie craint que ce penchant innocent ne devienne dangereux lorsqu'il sera appuyé de l'exemple d'un Epoux qui pense comme il est naturel de penser à vingt-deux ans, & voilà sans doute le motif de sa répugnance pour ce mariage, & des soins qu'elle se donne pour m'en dégoûter. Je respecte ce motif, & je ne partage point ses craintes: il est des

penchants innocents qu'on peut satisfaire sans crime ; je ne me crois pas obligée d'avoir à vingt ans les vertus d'une femme de cinquante. Je suis même persuadée qu'il faut tôt ou tard payer un tribut à l'innocente folie : si j'étois trop raisonnable à mon âge, je craindrois d'être folle dans celui où l'on ne pardonne rien. Je vous parle avec une franchise qui fait preuve de l'innocence de mes vues, si j'en avois quelques-unes qui pussent me faire rougir, je chercherois à vous les déguiser, ou plutôt, je les sacrifierois au desir de mériter votre estime.

En relisant ma Lettre, j'ai cru y voir un peu d'aigreur contre ma chere Lucie, & en examinant mon cœur, j'ai trouvé qu'effectivement j'ai de l'humeur contre elle. En vérité, Madame, je crois que je suis excusable. Lui convient-il de faire la vieille à vingt ans, & de vouloir assujettir ses Amies à penser comme elle ? grondez-la, je vous prie : je suis sûre que vous blâmerez son dégoût pour les plaisirs ; elle a tant de déférence pour vous, que dans la vue de vous obéir, elle mitigera son austere façon de penser. Il auroit fallu nous refondre ensemble pour trouver un juste milieu.

milieu. Elle craint trop le grand monde; je soupçonne que je l'aime peut-être avec un peu d'excès : ces deux extrémités rapprochées auroient fait ce juste milieu en quoi l'on dit que se trouve la vertu. J'attends Henriette avec impatience; Lucie la souhaite autant que moi, & nous espérons toutes deux en fortifier notre parti. Que ne puis-je vous gagner, cela feroit à coup sûr baisser la balance en ma faveur.

TREIZIEME LETTRE.

ÉMERANCE

A LUCIE.

VICTOIRE réalise mes craintes, ma chere Lucie, je ne l'avois que trop bien deviné : elle touche à sa perte, différons-la du moins; & si nous ne pouvons l'arrêter sur le penchant du précipice, ménageons-lui dans notre amitié une ressource pour en sortir. Je ne me reproche point la petite trahison que je commets en vous renvoyant la lettre qu'elle m'a écrite; c'est pour son bien que je trompe sa confiance; il est

abſolument néceſſaire que vous la connoiſſiez à fond pour la ſervir à propos, je vous connois trop pour craindre que vous ſoyez bleſſée de ce qui vous regarde, votre eſprit eſt au-deſſus de ces petiteſſes; vous ne vous ſervirez de la connoiſſance que je vous donne, que pour augmenter de ménagements & de précautions dans les conſeils que vous donnerez à notre pauvre Amie. Que je la plains! que le monde pour lequel elle ſe paſſionne eſt différent de ce qu'il paroît! Mais la jeuneſſe met un bandeau ſur les yeux; il faut preſque toujours abandonner à l'expérience la guériſon des erreurs & du délire des premieres années. Que vous avez d'actions de graces à rendre au Seigneur, ma chere Lucie, d'avoir avancé pour vous la ſaiſon du bon ſens! Vous jouîrez ſans remords des vrais plaiſirs de la vie qui ne ſe recontrent que dans l'accompliſſement de nos devoirs. Vous goûtez déja les douceurs de l'amitié de la maniere la plus excellente, puiſque vous avez trouvé un ami dans votre Epoux; croyez-moi, ma Chere, c'eſt, comme vous me le diſiez, le *nec plus ultrà* du bonheur. Il eſt peu de circonſtances dans leſquelles ce bonheur puiſſe être

altéré, il en eſt pourtant : le Ciel ſembloit m'avoir ménagé cette eſpece de félicité; mais hélas ! l'attachement que j'avois pour le plus digne de tous les Époux, & le retour dont il a toujours payé ma tendreſſe, ont été pour nous une ſource féconde des maux les plus à redouter pour les cœurs ſenſibles : heureuſes pourtant les perſonnes qui n'en éprouvent que de cette eſpece ! ce ne ſont pas ceux que je crains pour Victoire : ſon cœur ſera déchiré dans un autre genre; le ſort en eſt jetté, & nous ne devons plus eſpérer de l'en guérir : je vous conſeille donc de ne plus vous oppoſer à ce mariage qui ſera pourtant un ſupplice pour elle. Il faut eſpérer que l'excès de ſes maux nous fournira le reméde.

Mon accommodement ſera fini dans quelques jours ; ma petite fortune eſt raſſurée par les ſoins généreux de votre Époux, mais il me reſte des malheurs à ſupporter auxquels il n'y a que Dieu qui puiſſe apporter le reméde. Sitôt que je me reverrai libre, je volerai dans ma chere ſolitude. Je vous avoue, chere Marquiſe, que j'aurai beſoin de toute ma philoſophie pour la trouver auſſi douce qu'elle m'a paru juſqu'à ce jour : je n'y verrai plus mes cheres Amies qui

me tenoient lieu de ce que j'ai perdu. Des ſouvenirs amers font couler mes larmes ; mon cœur oppreſſé voudroit ſe refuſer à la ſoumiſſion que j'ai vouée au Tout-puiſſant ; cependant ma volonté eſt ferme dans cette ſoumiſſion, quelque contraire qu'elle ſoit à la nature. Pardon, chere Lucie, je ſens que cette Lettre va vous faire partager mes maux, & pourtant je n'ai pu me refuſer à la ſeule conſolation qui me reſte ; c'eſt de me plaindre à mon Amie. N'allez pourtant pas croire qu'il me ſoit arrivé quelque nouvelle infortune ; il y a longtemps que je ſemble avoir éprouvé tous les traits du ſort ; mais il eſt des moments où mes malheurs ſe retracent à mes yeux d'une maniere ſi terrible, que je me ſens à peine la force de les ſupporter. Je ſuis actuellement dans un de ces moments douloureux ; je me hâte de finir cette Lettre ; je n'ai que des images triſtes à vous offrir ; pourquoi vous ferois-je partager des maux que vous ne pourriez ſoulager ?

QUATORZIEME LETTRE.

ÉMERANCE

A VICTOIRE.

SI je vous aimois moins, chere Victoire, je vous féliciterois de la ſituation où vous vous trouvez, puiſqu'elle eſt ſelon vos deſirs ; mais je ſerois indigne du titre de votre Amie, ſi je vous diſſimulois le danger de cet état qui a pour vous tant de charmes. Le vif intérêt que je n'ai pu m'empêcher de prendre à votre ſort dès le premier inſtant qui vous offrit à mes yeux, m'a engagé à étudier au fond votre caractere : j'ai frémi, ma chere Victoire, & vous partageriez mes craintes, ſi vous pouviez vous connoître auſſi-bien que je vous connois. Vous joignez aux graces naturelles, aux talents brillants ; un eſprit vif, enjoué, orné ; vous êtes faite pour plaire à ce monde frivole qui vous plaît tant à vous-même. La nature vous avoit ornée de dons plus précieux encore : votre cœur eſt droit & ſincere ; il eſt fait pour l'amitié encore plus que pour

l'amour. Que vous manque-t-il donc ? sur quoi mes craintes sont-elles fondées ? le voici, chere Amie. Vos passions sont d'une violence qui m'effraye, & malheureusement votre caractere est foible & léger. Tant que ces passions ont manqué d'aliment, elles se sont contenues dans de justes bornes : la simplicité des mœurs de ceux avec lesquels vous avez vécu jusqu'à ce jour, a conservé l'innocence des vôtres ; vous ne desiriez rien, parce que vous connoissiez peu, & que vous pouviez joüir aisément du petit nombre d'avantages dont vous aviez l'idée : la médiocrité de votre fortune vous fixoit dans cette vie obscure, mais pure & innocente ; une augmentation de bien a réveillé votre ambition, & avec elle toutes vos autres passions. Je sentis lorsque je vous quittai combien le monde dans lequel vous alliez entrer seroit dangereux pour vous, votre situation justifie mes appréhensions. Vous êtes possédée de tout ce que vous avez vu ; vous dévorez par vos desirs les plaisirs qui vous manquent ; vous employez toutes vos lumieres à vous justifier ce goût ; vous n'avez plus que du dédain pour les satisfactions innocentes que vous procuroit

notre solitude ; vous êtes charmée de l'idée de pouvoir vous en arracher pour toujours ; déja même la modération de Lucie vous blesse, & vous êtes au moment de la tourner en ridicule. Qu'allez-vous devenir avec de telles dispositions, surtout si vous épousez le Marquis de Villeneuve ? Je sçais qu'il est ce qu'on appelle aimable, mais cette qualité ne suffira pas pour vous rendre heureuse. Une fille de votre caractere auroit eu besoin de trouver un guide dans un Époux, & il n'est certainement pas propre à vous en servir : vous l'aimez, vous en conveñez, & je sens que je vous préviens inutilement à son égard ; les conseils d'une Amie ne l'emportent guere sur le penchant qu'inspire un Amant. Je m'attends donc à votre mariage & à ses suites : vous gémirez, mais trop tard, de n'avoir point ouvert l'oreille à nos conseils ; plaise à Dieu que nous n'ayons à pleurer que sur vos malheurs, & non sur vos fautes. Il me reste pourtant encore un rayon d'espérance : quelque grands que soient les dangers où vous allez vous trouver exposée, vous y échapperez si vous suivez les conseils de votre Amie, de celle qui par votre mariage deviendra votre

digne belle-mere : elle vous aime avec une tendresse infinie ; persuadez-vous-en bien, & croyez que son affection pour vous a été le principe de sa conduite passée, comme elle le sera de ce qu'elle fera dans la suite. Adieu, ma chere Victoire ; cette lettre est mouillée, effacée de mes larmes ; fasse le Ciel que ce soient les dernieres que j'aie à verser sur vous !

QUINZIEME LETTRE.

VICTOIRE

A ÉMERANCE.

EH ! mon Dieu, Madame, que je sens vivement les allarmes que je vous ai causées, & que l'amitié qui les a fait naître m'est précieuse. J'aime tendrement le Marquis de Villeneuve, je ne dois plus le dissimuler, puisqu'il est devenu mon Epoux ; je vous assure pourtant que si votre lettre eût prévenu mon mariage, je n'aurois pas eu la hardiesse de le conclure, du moins aussi promptement. Je conviens avec vous de la légéreté de mon caractere ; permettez,

moi pourtant de me flatter ſur ce que vous en craignez : mon goût pour les plaiſirs ne me fera jamais oublier les principes de mon éducation, & les exemples vertueux que vous m'avez donnés : je n'oſe vous promettre une vertu auſſi auſtere que celle de Lucie, je craindrois de vous tromper ; mais n'y a-t-il point un juſte milieu ? je ne me ſens pas aſſez de courage, je vous l'avoue, pour renoncer abſolument aux plaiſirs ; mais n'en eſt-il donc que d'empoiſonnés ? Parmi les perſonnes que je vois ici, il y en a pluſieurs qui s'y livrent ſans ménagement, dont pourtant la réputation eſt ſans tache, & qui jouiſſent à bon droit de l'eſtime publique ; c'eſt ſur celles-là, Madame, que je veux régler ma conduite. Quant à la Marquiſe ma belle-mere, elle ſera toujours ma chere Lucie, du moins auſſi long-temps qu'elle aura la bonté de me permettre de la regarder ainſi : je lui dois le conſentement que le Marquis mon beau-pere a donné à notre mariage pour lequel il avoit d'abord marqué beaucoup de répugnance ; il a dit lui-même à mon Epoux qu'en ſacrifiant un mariage plus riche qu'il avoit ménagé pour lui, il avoit cherché à

plaire à la Marquise dont l'amitié pour moi étoit parfaite. Vous sentez que son bienfait & ma reconnoissance vont resserrer les nœuds qui nous unissoient; rien ne pourra les rompre de mon côté. Je la prierai de vous rendre un compte exact de mes actions, il n'en faudra pas davantage pour contenir ces passions dont vous craignez la fougue. Je bénis Dieu du prodigieux ascendant qu'il vous a donné sur moi; la crainte de vous déplaire & de perdre votre estime & votre amitié, compensera la foiblesse de mon caractere, & me fera tenir sur mes gardes, pour ne rien faire qui m'en rende indigne.

SEIZIEME LETTRE.

LUCIE

A ÉMERANCE.

JE me flattois vainement d'avoir mérité votre amitié, votre confiance & votre estime; non, Madame, vous ne m'aimez pas, puisque vous n'osez me faire partager vos malheurs. Vous connoissez trop bien l'amitié pour ignorer

qu'une véritable Amie saisit avec avidité l'occasion de partager les peines & les malheurs de ce qu'elle aime. Pourquoi me refuser ce triste avantage ? Vous ne m'en croyez pas digne, sans doute, c'est une injustice. J'aurois voulu devoir votre confiance à votre estime ; je ne l'espere plus par ce motif ; que je la doive à votre compassion. Votre lettre m'a jettée dans une inquiétude si vive, si fatiguante, que je ne me sens pas la force de la supporter long-temps. En un mot, Madame, il faut me mettre à portée de soulager vos maux, ou en y trouvant quelque reméde, ou en partageant le déchirement qu'ils vous occasionnent. Que si vous me refusez cette grace, vous me verrez incessamment auprès de vous ; je n'écouterai ni devoir, ni bienséance ; je quitterai tout, & ne vous quitterai vous même qu'après vous avoir arraché vos funestes secrets. Croyez-moi, chere Amie, leur poids deviendra moins insupportable quand vous les aurez déposés dans mon cœur. Que je me reproche ma discrétion passée ! Combien de fois témoin des soupirs que vous étouffiez, des larmes que vous vous efforciez de dévorer ; combien de fois, dis-je, ai-je été

ſur le point de vous preſſer de m'ouvrir votre cœur ? Un reſpect mal entendu m'a fermé la bouche : ma jeuneſſe, mon peu d'expérience ſembloient me dicter cette conduite ; d'autres circonſtances me permettent aujourd'hui de m'en écarter. J'inſiſte ſur un éclairciſſement qui peut-être va me mettre en état de vous être utile : croyez-en mes preſſentiments : mon cœur me dit que quelque grands que vos maux paroiſſent, quelque déſeſpérés qu'ils ſoient en effet, ils ne ſont pas ſans reméde; peut-être la Providence m'a-t-elle réſervé le bonheur & la gloire de les finir, ou du moins de les adoucir. Laiſſez-moi cette penſée, qui a des charmes infinis pour moi.

Je ſuis ſi pénétrée de votre ſituation, que j'en ai preſque oublié celle de nos Amies. Mon Epoux perſuadé, comme je vous l'ai mandé, qu'il s'oppoſeroit inutilement au mariage de ſon fils, qui d'ailleurs ignoroit les fortes raiſons qui m'y rendoient contraires, a conſenti de bonne grace à ce qu'il ne pouvoit empêcher. Ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt que le public qui n'approuve point ce mariage à cauſe de la diſproportion du bien, me fait l'honneur de le regarder

comme mon ouvrage. J'exerce, dit-on, un empire despotique sur M. de Villeneuve, il ne voit que par mes yeux, & c'est au désir d'établir mon Amie qu'il sacrifie les grandes alliances & la fortune auxquelles son fils avoit droit de s'attendre. Vous croyez peut-être que ce fils me justifie de cette imputation; ce seroit mal connoître son caractere; il commence à se venger de la fortune que je lui ai ravie; il fait entendre à ses amis, qu'à la vérité il aime son Epouse; mais il ajoûte que son inclination n'eût pas été jusqu'à l'hymen, s'il n'eût craint de déplaire à une femme qui gouverne son pere, & qui eût trouvé des prétextes pour le mettre mal avec lui, s'il eût refusé une Epouse qu'elle lui avoit choisi. Heureusement ces discours ne parviennent point jusqu'à mon Epoux; il mourroit de douleur s'il pouvoit soupçonner la noirceur du caractere de son fils: c'est un monstre, & ce monstre est lié par les nœuds les plus sacrés, les plus indissolubles avec tout ce qui m'est cher. Quel supplice! que va devenir notre pauvre Amie avec un mari d'un tel caractere? La pauvre créature se croit au comble du bonheur, que je crains pour elle la fin d'un songe

qui lui paroît si beau ! mais pourquoi le craindre ? Ce mariage si contraire à son salut, selon nos petites idées, & les peines cruelles qui en doivent être les suites, étoient peut-être le seul chemin qui pût l'y conduire sûrement ; il y aura des précipices sur la route, il ne s'agit que de mettre tous nos soins à les lui faire éviter. Victoire adorée aujourd'hui, en peu de temps deviendra indifférente à son Epoux ; je lui donne quelques mois au plus à jouïr de l'illusion, du phantôme de félicité qu'elle croit avoir fixé. Elle n'est pas d'humeur à souffrir patiemment la diminution de la tendresse du Marquis ; elle réussira par ses plaintes, ses reproches & ses emportements à changer cette indifférence en dégoût, peut-être en haine ; c'est à ce moment, ce me semble, que nous pourrons lui devenir utiles. Tant que l'yvresse du bonheur durera, nos conseils ne feroient que blanchir. Elle a un fond de sagesse naturelle qui la soutiendra quelque temps ; il faut donc l'abandonner à elle-même, & je profiterai de ces premiers moments pour faire un voyage indispensable dans les Terres de mon Epoux ; je ne serai absente que deux mois ; dans ce court

espace je me flatte que Victoire encore étourdie de la nouveauté des objets, n'aura pas le temps de se fixer d'une maniere dangereuse. Nous avons eu Henriette pendant quinze jours; son mari est d'un caractere assez doux, peu ou point de religion. Ce n'est pas qu'il soit impie, il dit qu'il croit tout, comme si on pouvoit croire ce qu'on ignore parfaitement, & dont on fait trop peu de cas pour chercher à s'en instruire; du reste il vit bien avec son Epouse, qui n'a point à craindre de changement dans sa conduite. Il n'a jamais eu pour elle ce qu'on appelle de l'amour. C'est l'usage de se marier à un certain âge; on prend une femme pour avoir des enfants; quand elle est douce, il faudroit être un monstre pour la maltraiter; ils vivent ensemble sans se gêner mutuellement, sans s'attacher assez pour se créer des peines. Voilà comme l'Epoux d'Henriette s'explique sur son mariage, non expressément, mais on trouve la valeur de ce que je viens de dire dans ses discours. Le cœur de notre Amie est souvent blessé d'une conduite équivalente à ces sentiments, sans qu'elle ait la force de s'en plaindre; & elle m'a avoué qu'il lui en coûte moins

pour supporter son mari tel qu'il est, que pour essayer de lui inspirer des sentiments plus tendres, que peut-être elle ne partageroit pas; c'est-à-dire, Madame, que, nos nouveaux mariés se comportent comme s'ils l'étoient depuis vingt ans; ils se quittent sans chagrin & sans joie, se retrouvent sans chagrin & sans répugnance. Je vous avoue qu'une telle union seroit bien insipide pour moi; je n'oserois pourtant justifier mon sentiment à cet égard, peut-être est-ce là le vrai point des mariages heureux. La délicatesse, un attachement vif sont des sources fécondes des maux les plus sensibles, je le sens. Rien ne manque, ce semble, à ma satisfaction; cependant j'éprouve un genre de peine qui doit augmenter à chaque jour de ma vie. Je n'ai que vingt ans, mon Epoux approche de cinquante; suivant le cours ordinaire de la nature je dois lui survivre; cette idée m'accable & empoisonne tout le bonheur dont je jouis. Mon Epoux m'a surprise deux fois le regardant tristement, & s'est effrayé de voir couler des larmes que cette idée m'arrachoit; il a fallu lui en découvrir la cause, & il m'a juré que cette idée qui me rend misérable,

miſérable, le comble de joie, & a pour lui une douceur infinie. Je n'aurai point la douleur de regretter ma chere Lucie, me dit-il, elle me fermera les yeux, elle recevra mes derniers ſoupirs; je ſurvivrai à mon trépas, puiſque j'exiſterai encore dans ma mémoire.... Je finis, chere Amie, mes larmes inondent & effacent les mots funeſtes que je trace. Ah! je le connois, nous ne ſommes pas faits pour jouïr d'un bonheur parfait dans ce monde; les plus beaux jours ont des nuages; mes inquiétudes naiſſent de l'excès de ma félicité.

DIX-SEPTIEME LETTRE.

ÉMERANCE

A LUCIE.

NE m'accuſez pas d'avoir manqué de confiance à votre égard, chere Amie; de puiſſants motifs ont forcé ma bouche au ſilence, dans le temps même que mon cœur brûloit du déſir & du beſoin de s'épancher dans le vôtre. J'ai non ſeulement des malheurs à vous con-

fier, mais encore des fautes, au moins des imprudences. Votre extrême jeunesse, &, comme vous le dites fort bien, votre peu d'expérience, me forçoient à vous cacher les dernieres. Ce motif ne subsiste plus; votre esprit s'est meuri avant la saison, & j'admire les progrès de votre raison dans un lieu où les autres perdent ordinairement la leur, c'est-à dire, dans le grand monde. Je suis donc déterminée à vous confier mes peines; mais je vous demande grace pour le moment. Je ne suis pas dans une situation assez tranquille pour me rappeller avec ordre des infortunes qui ont commencé avec ma vie; tout ce que je puis vous promettre, c'est de vous en écrire les principales circonstances, à mesure qu'elles se présenteront à ma mémoire dans un temps plus calme. Auparavant de penser à faire ce récit, il faut que je réponde à ce que vous me mandez par rapport à nos Amies. Je crois comme vous, ma Chere, qu'il faut abandonner Victoire en ces premiers moments; le tourbillon qui l'emporte a trop de rapidité pour que nous puissions espérer d'en rallentir la violence; votre voyage, s'il est court, ne peut donc lui causer aucun préju-

dice. Vous penſez comme moi lorſque vous croyez qu'enlevée ſucceſſivement par des objets divers & nouveaux, ſon ame n'aura pas le temps de s'y attacher. Elle voudra jouïr de tout, poſſéder tout, dévorer tout; la multitude des objets propres à la ſéduire, la tiendra comme en ſuſpend; cependant cette illuſion, cette incertitude ne peut durer long-temps; lorſqu'elle viendra à ceſſer, Victoire examinera en détail cette foule de plaiſirs, pour ſavoir auxquels elle doit donner la préférence. Voilà le moment dangereux, celui dans lequel elle aura beſoin d'un guide tel que vous, pour l'empêcher de ſe fixer mal-à-propos. Ce qui éloigne encore le danger, c'eſt qu'actuellement ſon cœur eſt plein d'une paſſion qui y laiſſe peu de vuide; elle aime ſon Epoux; tant que cette paſſion durera d'une maniere aſſez forte pour faire ſon bonheur, elle s'attachera à en jouïr; quoiqu'il n'y ait rien de ſi fragile qu'un amour tel que le ſien, j'oſe dire qu'il ſurvivra à celui du Marquis. Le dépit, le chagrin, le déſeſpoir l'occuperont encore quelque temps; ce ſera même celui qui ſera favorable aux réflexions; on pourra lui offrir les remédes que la religion &

la raiſon lui préſentent en de pareilles circonſtances, & alors il ne faudra pas l'abandonner une minute; elle trouveroit ſur ſes pas des conſolateurs qui prévaudroient ſur nous, & dont les remédes ſeroient préférés, parce qu'on les offriroit ſous une envéloppe plus agréable, & par conſéquent propre à la ſéduire.

La ſituation d'Henriette, qui du premier coup d'œil paroît moins dangereuſe, ne laiſſe pas de l'être beaucoup. Henriette à coup sûr n'a ni eſtime ni amour pour ſon Epoux. On peut ſe paſſer du dernier dans le mariage; la ſeconde ne peut être compenſée par rien. La douceur, ou plutôt l'indolence du caractere de notre Amie l'empêchera de chercher les moyens de ſortir de l'état ennuyeux de langueur qu'elle éprouve; en mille ans elle ne s'efforceroit pas de changer ſa ſituation, cela eſt sûr; mais d'autres y penſeront pour elle; elle eſt aimable, elle plaira, on voudra lui plaire, & on y réuſſira pourvu qu'on ſçache l'attaquer par ſon foible. Henriette eſt ſage par tempérament, cette ſageſſe-là ne va pas loin, elle ne peut ſupporter la fatigue, elle ſe rendra par laſſitude ſi on lui oppoſe

de la perſévérance, & nous ne trouverons pas dans ſon caractere les reſſources que nous offre celui de Victoire. Un grand courage eſt inſéparable des grandes paſſions ; ces dernieres aſſujettiſſent à des combats pénibles, qui ſouvent aboutiſſent à des triomphes éclatants. On ne ſait au contraire à quoi ſe prendre avec une ame molle ; elle vous échappe ſans le vouloir, & vous ne pouvez jamais répondre de rien avec elle, à moins que la Religion ne vienne à ſon ſecours, elle ſeule peut lui donner de la conſiſtance. Tâchez donc, ma chere Marquiſe, de réveiller celle de notre foible Amie ; c'eſt l'unique moyen de la fortifier.

Vous me parlez des inquiétudes qui troublent votre bonheur avec une ſurpriſe qui m'étonne. Vous êtiez-vous flattée de trouver ſur la terre le lieu de votre repos ? Revenez de cette erreur. Le plus heureux des mortels eſt celui qui eſt le moins miſérable ; je parle humainement ; la Religion peut parvenir à diſſiper tous les nuages, lorſqu'on s'y attache : elle vous apprend que la ſéparation que vous redoutez ſi fort, n'eſt que momentanée, & que bientôt vous ſerez réunis pour ne

vous féparer jamais. Ces idées confolantes n'ont de force qu'à mefure qu'on fe fépare du monde & des objets créés. Ce premier dégagement n'a rien de pénible pour une perfonne raifonnable; qui connoît le monde, s'en dégoûte, le méprife, & a befoin de vertu pour n'y pas renoncer abfolument. Vous en êtes là, ma Chere, mais vous êtes bien éloignée encore du détachement des créatures : nous devons les aimer ; rien de plus aifé : nous devons régler cet amour, lui donner des bornes ; rien de plus difficile. J'y travaille depuis bien des années, & je fens au trouble qui m'agite, que je fuis bien loin du but que je me propofe. Je n'ai jamais aimé que ce que je devois aimer, l'excès de mon attachement étoit un crime, j'en ai pour preuve mes murmures contre la Providence au moment où mon idole me fut enlevée.

Vous me croyez veuve, ma chere Lucie, & peut-être le fuis-je en effet, puifqu'il y a quatorze ans que je n'ai entendu parler de mon Epoux. Au moment qu'il me fut arraché, je perdis une fille unique dont le fort m'eft auffi caché que celui de fon pere. Vous connoiffez mon cœur, jugez de ce qu'il

a ſouffert, jugez de ce qu'il ſouffre encore lorſqu'il ſe rappelle des infortunes ſi extraordinaires. Quelque jour, chere Amie, je vous ferai le détail de tous mes malheurs ; aujourd'hui le ſentiment s'en eſt renouvellé d'une maniere ſi forte à la vue d'une bague que j'avois donné à la Nourrice de ma malheureuſe fille, & que j'ai trouvée par hazard ; ce ſentiment, dis-je, s'eſt renouvellé avec tant de force, qu'il m'accable. D'ailleurs je ſuis occupée de quelques recherches à cet égard, elles ſont très-importantes. Si je retrouvois cette Nourrice, elle pourroit me donner quelques lumieres ſur le ſort de mon enfant, peut-être même ..... mais je n'oſe me permettre des idées flatteuſes à cet égard ; pourrois-je ſoutenir la perte de [illegible]oir, ſi j'étois capable d'en concevoir le plus petit ?



DIX-HUITIEME LETTRE.

LUCIE

A ÉMERANCE.

JE ſens, Madame, la force des raiſons que vous m'alléguez pour différer de me faire le récit de vos malheurs; cependant je ne puis être aſſez raiſonnable pour vous accorder le délai que vous me demandez. Au nom de Dieu, chere Amie, ne refuſez pas ce ſacrifice à mon amitié. Les perſonnes que vous regrettez, ſi elles exiſtent encore, ne pourront échapper à nos recherches. Quelle félicité ſi le Ciel ſe ſervoit de mon Epoux pour tarir la ſource de vos larmes! Je m'attache à cet eſpoir ſeul capable de faire diverſion au noir chagrin que votre ſituation me cauſe. Dépenſes, ſoins, recherches, comptez que rien ne ſera épargné, & que mon cher Marquis employera tout ce qu'il a de fortune, de crédit & d'amis pour acquérir quelques lumieres à ce ſujet auſſi-tôt que vous nous aurez mis en état de juger quelles meſures ſeront les

plus

plus propres à faire réussir nos recherches ; il me charge de vous en assurer, & vous pouvez compter qu'il est sincere.

Je pars dans trois jours, & j'ai eu le crédit d'engager Henriette à me suivre, malgré les efforts qu'a fait Victoire pour la retenir ; elle eût été bien aise de se justifier ses dissipations en les faisant partager à notre foible Amie ; elle m'a reproché le vol que je lui fais : c'est un enlévement, dit-elle. Je l'ai menacée de l'enlever elle-même si elle continuoit à se plaindre. C'est le moyen de me fermer la bouche, m'a-t-elle dit, le mot de Province me donne des vapeurs, & je vous plains bien sincerement de l'ennui auquel vous allez vous trouver exposée. Quelle est son erreur ! Je regarde la nécessité où je suis de quitter la Cour & Paris, comme une vraie bonne fortune. Je respirerai, ce me semble, avec plus de liberté, à mesure que je m'éloignerai de tout ce fracas. Je sens pourtant qu'il faudra essuyer des visites & des fêtes où nous allons ; c'est un mal inévitable ; mais je me propose une compensation bien douce pour ces embarras.

C'est à la plus belle des Terres de mon Epoux que nous allons nous ren-

dre; elle le rend Seigneur de vingt-deux Paroisses. C'est, dit Victoire, un petit Empire, & lorsque son goût pour les plaisirs sera usé, elle avoue qu'elle ne seroit pas insensible aux honneurs qui vont m'être rendus. Hélas! Madame, une pensée plus sérieuse m'occupe, & j'ai le bonheur de la trouver selon le cœur de mon Epoux. Dans les vues communes, être Seigneur de Paroisse, est avoir le droit de dominer sur tout un monde de Vassaux. Le fier Courtisan fatigué de se voir confondu dans la foule à Versailles, & de s'y voir souvent éclipsé, écrasé, va se dédommager de ce désagrément dans ses Terres, en éclipsant, en écrasant ses inférieurs. Loin de nous ce plaisir barbare. Être Seigneur de Paroisse dans les vues de Dieu, c'est être le Pere de ses Vassaux, leur consolateur, leur soûtien. Que de devoirs ces grands titres imposent! qu'ils sont nobles! qu'ils sont sacrés! qu'ils sont négligés! Mon Epoux convient qu'il y a de grands scrupules sur cet article. Que d'injustices peut-être a-t-il à se reprocher, puisqu'elles ont été commises en son nom. Connoît-il ceux qu'il a chargé des emplois les plus importants: Baillifs, Cu-

rés, Exacteurs de ses droits, tout a été nommé par faveur, par brigue ; il frémit quand il pense aux horribles suites de sa négligence à cet égard, & prend résolution de réparer le passé, non seulement par la plus grande vigilance, mais encore par la restitution des dommages qu'il a causés, & qu'il pouvoit empêcher. Que j'aime à le voir dans cette équitable disposition ! avec quelle ardeur ne me joindrai-je pas à lui pour découvrir & réparer tous ces manquements. Cela nous entraînera sans doute dans de grandes dépenses, j'en prendrai droit de retrancher un luxe qui m'a toujours paru énorme. Nos yeux ne vont plus tomber que sur des misérables ; aurions-nous le cœur de ne pas employer pour les soulager cet immense superflu que Dieu ne nous a donné que pour cela ? Ah ! chere Amie, quelle félicité pour mon cœur si je puis réussir à remplir nos devoirs à cet égard ! Que j'ai d'actions de graces à rendre au Seigneur de m'avoir découvert cette source de plaisirs purs, je ne dis pas seulement dignes du Christianisme, mais de l'humanité ! Pourquoi faut-il que Victoire l'ignore ? Elle est née bonne & généreuse ; si elle avoit goûté

le plaisir de faire des heureux, elle seroit bientôt dégoûtée de ceux qu'elle poursuit avec tant d'ardeur. Je suis dans l'enthousiasme d'une nouvelle passion, chere Amie, j'ai fait depuis huit jours l'essai de cette sorte de félicité, & je suis résolue de ne me point épargner un bonheur qui est entre mes mains. Je ne puis résister à l'envie de vous faire part de cette bonne fortune. Le Marquis eut quelques affaires à recommander au Ministre, il y a huit jours, & comme il m'a témoigné quelque bonté, & qu'il s'agissoit d'une chose que mon Epoux a fort à cœur, il me pria de vouloir bien la solliciter. Le Ministre étoit encore chez le Roi, & on me fit entrer pour l'attendre dans une chambre où il y avoit déja quelques personnes. Je distinguai parmi elles un homme assez bien mis, de la plus belle phisionomie du monde; il étoit debout proche d'une table, & tournoit de tous les côtés une flûte qu'on avoit laissée là, je n'oserois dire par hazard, non, c'étoit par un ordre exprès de la Providence qu'elle y avoit été oubliée. Vous savez que je suis passionnée pour cet instrument; je me levai, & m'approchant de cet homme : apparemment, Monsieur, lui

dis-je, que vous ſavez jouer de la flûte; vous l'examinez, ce me ſemble, en connoiſſeur. J'en joue un peu, Madame, me répondit-il en me ſaluant d'une maniere très-polie, j'avoue pourtant que je la regardois ſans la voir. Vous êtes ſans doute occupé, Monſieur, & je ſuis indiſcrette d'avoir troublé vos penſées; je l'aurois été bien davantage ſans cet avertiſſement, car j'aurois pris la liberté de vous demander un air en attendant audience. Jouer à ce moment! me repartit cet homme; en même-temps ſes yeux ſe remplirent de larmes qu'il s'efforça de retenir. Ah! mon Dieu, lui dis-je fort émue, ma demande a été bien imprudente, je vous prie de l'excuſer, Monſieur, vous avez quelque violent chagrin, je ne me pardonnerai celui que je viens de vous cauſer, qu'au cas où je puiſſe vous offrir quelque conſolation. J'étois toute étonnée, je vous l'avoue, du mouvement qui me portoit à parler à cet homme d'une maniere ſi libre, rien en lui n'annonçoit l'eſpece de malheur qui lui arrachoit des larmes; au lieu de me répondre, il leve les yeux & les mains au Ciel, ſon viſage qui étoit fort pâle auparavant, ſe couvre d'une rougeur ſubite, il s'écrie:

Grand Dieu, dont la providence s'abbaisse jusqu'à nourrir les petits oiseaux, est-ce une ressource que votre main libérale me ménage ? puis paroissant confus de cette exclamation, il regarde d'un air humilié autour de lui, pour voir s'il n'avoit point été entendu. Heureusement les autres personnes parloient avec vivacité à l'autre bout de l'appartement, & je me hâtai de lui dire : Rassurez-vous, Monsieur, nous sommes seuls ; seroit-il bien possible que vos malheurs fussent de nature à pouvoir être soulagés sur le champ par une amie de l'humanité. Dans l'instant on m'appella de la part du Ministre, & je n'eus que le temps de dire à cet homme : Monsieur, je laisse ma tabatiere d'or sur cette table, je vous en fais le gardien, j'espere què vous me la remettrez dans quelques minutes. Ce fut l'expédient qui me vint dans l'esprit pour empêcher cet honnête homme de fuir ; car sa confusion étoit si marquée, que je craignois qu'il n'eût pas le courage de m'attendre. Je ne sais ce que je dis au Ministre tant j'étois occupée de ce malheureux, & étant sortie après avoir obtenu ce que je demandois, je lui dis : Monsieur, si les affaires qui vous ame-

noient ici sont de nature à pouvoir être remises, je vous prie de m'accompagner chez moi, & de compter sur tout ce qui pourra dépendre de moi pour adoucir vos peines. Une profonde révérence fut toute sa réponse; il monta dans mon carosse sans oser m'envisager, & étant arrivé dans mon hôtel, je le priai de me suivre dans mon cabinet; mais à peine y eut-il été quelques instants, que je le vis chanceler, & tomber à mes pieds sans connoissance. Je sonnai, & j'eus bien de la peine à l'aide de ma femme de chambre & du Marquis, à lui faire reprendre ses esprits. Mon Epoux lui tenoit le pouls, & s'appercevant qu'il étoit extrêmement foible, quoiqu'il eût toute sa connoissance, il commanda à la femme de chambre d'appeller le Chirurgien de la maison. L'Inconnu la laissa sortir; mais à peine eut-elle tiré la porte, qu'il me dit: Ce n'est pas de remédes dont j'ai besoin, Madame, mais d'aliments; il y a trois jours que je n'ai rien mangé. Je fis un cri d'étonnement, & ouvrant un cabinet qui renferme des liqueurs, je pris un pot de gelée qui s'y trouva par hazard, & le fis prendre à cet Infortuné. Le Marquis étoit aussi touché

que moi, & ne pouvoit comprendre par quel accident un homme de cette sorte étoit réduit à une telle extrémité ; encore moins, comment il se trouvoit dans mon cabinet. Tranquillisez-vous, mon cher Monsieur, dis-je à cet homme, vous ne sortirez point d'ici qu'après le dîner, & vous aurez tout le temps de m'apprendre vos infortunes qui certainement touchent à leur terme. Ne me parlez point, lui dis je, voyant qu'il se préparoit à me marquer sa gratitude, nous aurons tout le temps de faire connoissance, il faut vous tranquilliser. Je demandai en même-temps du chocolat, & en ayant pris moi-même une tasse, j'en fis prendre à mon nouvel hôte, qui se trouvant tout-à-fait remis, m'apprit que le moindre de ses maux étoit celui que je venois de soulager. Il avoit vendu sa derniere chemise depuis trois jours pour donner du pain à sa femme qui étoit grosse, & chargée de trois petits enfants, & avoit eu le courage de s'en priver pour faire durer ce dernier pain plus long-temps. J'appris qu'il avoit perdu une fortune honnête par des malheurs qu'il n'avoit pu prévoir. On lui devoit beaucoup, & il n'étoit chez le Ministre que pour solliciter, à titre d'aumône, la

plus légere partie d'une grosse somme. Pendant qu'il parloit mon Epoux l'envisageoit avec attention comme cherchant à démêler ses traits; lorsqu'il eut fini son triste récit, le Marquis lui dit : Me trompai-je, Monsieur, lorsque je crois vous avoir vu quelque part ? Non, Monsieur, lui répondit cet homme; j'ai eu l'honneur de vous voir chez moi, & je vous ai fourni les miroirs qui sont dans ce cabinet. Je suis Marchand Jouaillier, & il m'est dû à ce moment plus de soixante mille livres par des Seigneurs dont les Domestiques ont le superflu en abondance, pendant que nous sommes prêts à périr faute du strictement nécessaire. Quelle horreur ! Je voulus inutilement arrêter cet infortuné plus long-temps; sa malheureuse famille attendoit son retour avec toute l'impatience de gens qui étoient à jeun à midi. Il sortit après que je l'eus forcé à prendre un doigt de vin, un biscuit, & une bourse où il y avoit quelque argent, & n'osant l'abandonner encore à sa foiblesse, je le fis reconduire dans mon équipage. A peine eus-je dîné, que le Marquis voulut m'accompagner chez ces infortunés. Ah ! j'ai le cœur déchiré quand je me rappelle l'horreur de leur

situation. Figurez-vous, Madame, les plus jolis enfants du monde presque absolument nuds, dans un grenier qui ne recevoit le jour que par une lucarne; une femme aimable & très-bien élevée réduite à coucher sur la paille; ces pauvres gens avoient vendu leurs meubles & leurs habits piéce à piéce, & si celui que portoit le mari avoit été épargné, c'est qu'il en avoit besoin pour se procurer l'entrée chez les Grands qui lui retenoient son bien. Le Marquis a jetté les yeux sur son livre de compte, & a été fort surpris de trouver le nom de son fils pour trois mille livres: Oh! pour cette dette, a-t-il dit au Marchand, vous en serez payé dans les vingt quatre heures. Effectivement il est sorti sur le champ, & son bon cœur l'a peut-être fait parler avec trop de vivacité; car le jeune Marquis a eu bien de la peine à se contenir dans les bornes du respect, à ce que m'a dit mon Epoux. Il n'a pu arracher de lui que le tiers de la somme que nous avons remise au Marchand; mon Epoux l'a prié de s'en servir pour habiller & loger sa famille d'une maniere honnête, & promet à son retour de placer le pere & les enfants. J'ai pourvu à ce que rien ne

leur manquât dans mon absence, & cette avanture m'a ouvert les yeux sur des devoirs très-importants.

J'ai compris par le détail que cet homme nous a fait de ses affaires, qu'une des principales causes de sa ruine a été les crédits qu'il avoit faits aux gens de qualité. Un Marchand veut faire honneur à ses affaires; il comptoit, pour acquitter une lettre de change, sur un argent promis par un homme riche; cet argent lui manquant, il a recours à des ressources ruineuses, qui en quelques années l'abîment. Cependant celui qui lui doit se croit parfaitement quitte envers lui s'il le paye, & demeure pourtant chargé d'une restitution qu'il ne fera jamais. Je parle selon mes petites lumieres, que je crois justes: N'est-il pas vrai qu'il est responsable de la ruine de ce créancier, & qu'il est obligé en conscience de réparer en entier le mal qu'il lui a causé? Cette pensée a fait une telle impression sur moi, qu'en rentrant à l'Hôtel, j'ai envoyé chercher tous ceux auxquels nous devions quelque chose, j'ai réglé leurs comptes, & je ne partirai point sans les avoir payés de ma main. Le Marquis dit en riant, qu'il va ren-

voyer ſon Intendant, puiſque je commence à exercer ſes fonctions; & moi je lui réponds ſérieuſement que je ſuis à ſes ordres pour cet emploi ; j'ai entrevu ; . . . . mais ne jugeons point témérairement, j'éclaircirai toutes choſes à mon retour.

J'ai fait à Victoire le récit de ce qui m'étoit arrivé ; elle en a verſé des larmes, auſſi-bien qu'Henriette. Cette derniere m'a donné deux louis de fort bonne grace, ce qui eſt beaucoup pour elle ; Victoire en rougiſſant m'a offert le quart de cette ſomme ; elle a joué & perdu ; je n'ai pas ajoûté un mot aux reproches que lui faiſoit ſa conſcience ; ſes remords ſe montroient ſur ſon viſage, il faut lui en laiſſer ſentir les pointes, les aiguiſer même, mais imperceptiblement. Adieu, Madame, je donnerai des ordres précis pour qu'on me faſſe tenir votre réponſe, je ne me flatte pas de pouvoir la recevoir avant mon départ.



DIX-NEUVIEME LETTRE.

ÉMERANCE

A LUCIE.

COURAGE, ma chere Marquiſe; vous entrez dans le chemin où je vous ſouhaitois, & où j'aurois tâché de vous conduire, ſi je n'avois pas cru devoir vous abandonner à la conduite de Dieu: ſa volonté, ſa bonté ſe manifeſtent à votre égard, & vous y ſerez fidelle, j'en ſuis sûre. Vos réflexions ſur la juſtice paroîtroient outrées à bien des gens; ce ne ſeroit pas votre faute, mais celle de leur ignorance des devoirs du chriſtianiſme & de l'humanité. On a peine à comprendre ce que dit notre divin Maître ſur le petit nombre des Élus. Hélas! ma Chere, ſi on examine la façon dont vivent les gens du grand monde, on eſt bien tenté de croire que ce ne ſera pas du milieu d'eux que ſera tiré ce petit nombre: ſi on pouvoit ſuppoſer que les plaiſirs auxquels ils ſe livrent ſont ſans danger, les dépenſes énormes qu'il faut faire pour ſe les pro-

curer, les rendroient criminels. Je ne parle pas du précepte de l'aumône que ces dépenses ne permettent pas de remplir en la centieme partie, je parle de la justice : ce qu'on appelle un honnête homme dans le monde, se croiroit obligé de passer son épée au travers du corps de celui qui le traiteroit de fripon. Qui ne croiroit, à voir leur délicatesse à cet égard, qu'ils sont de rigides observateurs de ce précepte du Décalogue : *Tu ne prendras pas le bien d'autrui* ; cependant ces gens si sensibles sur le nom, ne craignent pas la réalité ; ils en font gloire. Il semble que rien ne caractérise mieux un homme du premier rang, que la multitude de ses dettes. Que de gens au dernier jour seront rangés parmi les voleurs de grand chemin, & qui nous étourdissent aujourd'hui du mot d'honneur & de probité, sans avoir même l'idée de la chose dont ils parlent sans cesse. Ne nous faisons point illusion, ma chere Marquise ; nous poussons bien au-delà du juste ce que nous croyons devoir à la décence du rang, & notre fortune ayant des bornes plus étroites que nos desirs, c'est aux dépens du pauvre Artisan que nous soutenons notre magnificence : quelle bas-

ſeſſe ! Je ne crains plus pour vous ce malheur, chere Amie ! Il pourroit même fort bien arriver que vous ayiez bientôt beſoin de leçons de modération ſur cet article : quand on a goûté une fois le plaiſir de faire des heureux, on en devient inſatiable ; il faut ſe faire violence pour ſe rappeller qu'on doit auſſi la juſtice à ſes enfants. Le Préſident m'a dit que vous étiez groſſe ; votre fécondité ne ſe bornera pas ſans doute à un enfant, il faut compter là-deſſus dans l'ordre que vous allez mettre dans vos affaires. Vous voyez que je vous regarde déja comme l'Intendante du Marquis ; je veux croire que celui qui exerce cette charge chez vous eſt un fort honnête homme, cependant voici un fait. On ſçait quels appointements ont ces ſortes de gens, & on pourroit calculer à un millier de livres près ce qu'ils peuvent poſſéder au ſortir de leurs ſervices. Ils en ſortent avec une fortune qui eſt le centuple de ce qu'ils devroient avoir : donc ils volent leurs maîtres ; cela eſt clair. Je ſçais qu'il eſt bien pénible pour une femme de votre âge de ſe charger d'un ſi grand détail, cela eſt même contre l'uſage ; ce qui ne doit pas vous empêcher de

le faire. Vous ſongerez, pour ſoutenir votre courage, que c'eſt pour vos bons amis les pauvres que vous travaillez, ou plutôt vous penſerez que c'eſt pour vous mettre en état de ſoulager Jeſus-Chriſt en leur perſonne, & accomplir toute juſtice; ayez des ſous-Intendants, mais voyez leurs comptes & ôtez-leur l'occaſion d'être frippons par votre vigilance. Cela vous coûtera peu, chere Marquiſe, avec ces encourageantes penſées; vous êtes née libérale; la religion & la grace étendront, ſanctifieront cette diſpoſition naturelle. L'amour du plaiſir au contraire vient à bout de la changer: Victoire, par exemple, va chercher à endurcir ſon cœur contre les mouvements de compaſſion que la vue du miſérable ne manqueroit pas d'y exciter, & pour s'éviter la peine que lui cauſeroit ce combat, elle éloignera autant qu'il lui ſera poſſible tous les objets pitoyables; l'amour du plaiſir devenu paſſion dominante, éteint tous les autres goûts, & met dans l'impoſſibilité de les ſatisfaire, quand bien même ils exiſteroient encore. Une autre regle de juſtice à laquelle je vous exhorte d'être fidelle, c'eſt de ne rien prendre à crédit. On ne ſent pas ce qu'on dépenſe quand

quand on ne tire pas l'argent de sa poche, on excede celle qu'on devroit faire, on paye beaucoup trop cher, on est moins bien servi, on s'incommode pour payer de grosses sommes, ou l'on ruine le Marchand & l'Artisan.

J'avois presque succombé à la tentation d'aller passer quelques mois avec vous avant de rentrer dans ma solitude; un soin plus cher encore, permettez-moi de le dire, chere Amie; me force à un voyage plus long. Vous concevez qu'il ne peut être question que de ma Fille; j'en ai reçu des nouvelles sûres, & si le Ciel m'avoit donné des aîles, j'aurois volé à Turin où elle est chez M. de Sainville son grand-pere. Voici l'heureux incident qui m'a fait découvrir ses traces.

Je vous marquois dans ma derniere Lettre qu'une bague avoit renouvellé mes douleurs. Cette bague avoit été donnée par mon Époux à la Nourrice de ma Fille, & les premieres lettres de nos noms y étoient gravées : je la trouvai chez l'Orfevre qui avoit mes diamants, & par son conseil, je fis publier que je donnerois cent écus à la personne qui avoit mis ce bijou en gage. Dès le lendemain un homme assez mal vêtu se



présenta, & me dit que sa femme qui étoit malade l'avoit mis en gage pour se procurer quelques secours, mais qu'elle n'avoit pas voulu la vendre, parce qu'elle lui venoit de personnes qui lui étoient extrêmement cheres. Ah! ma chere Marquise, que je fus peu maîtresse de mes mouvements à ce récit! je me levai avec une précipitation qui effraya cet homme, & joignant les mains, je le conjurai, en versant des larmes, de me conduire auprès de sa femme: Dupuré voulut en vain me forcer d'attendre une voiture, j'étois déja dans la rue, & si la nécessité d'être guidée, pour trouver une maison que je ne connoissois pas, ne m'eût forcée à régler mes pas sur ceux de cet homme; en vérité, je crois que j'aurois couru. Quatorze ans d'absence n'avoient point fait un changement assez grand en nous, pour nous empêcher de nous reconnoître mutuellement: cette femme jetta un cri de joie aussi-tôt qu'elle m'eut envisagée, & ne sçavoit de quelles paroles se servir pour me témoigner sa satisfaction. Quelle joie pour ma chere Anette, s'écrioit-elle! mais, Madame, M. votre Époux est-il dans cette Ville? mon aimable enfant aura-t-elle la satis-

faction ravissante d'embrasser son pere & sa mere ? ces paroles m'arracherent un soupir ; un mouvement douloureux par rapport à mon ignorance sur le sort de mon Époux, troubla pendant quelques instants le bonheur de sçavoir que ma Fille existoit encore, & que je pouvois me flatter de l'espoir de la retrouver bientôt. La Nourrice me fit voir une lettre qu'elle en avoit reçue il y avoit quatre mois, par laquelle elle lui annonçoit que le Marquis de Sainville lui avoit donné dans son cœur la place qu'y avoit occupée son malheureux fils. Quoique peu en état de faire attention au style de cette lettre, il étoit si supérieur à ce que j'avois sujet d'attendre d'une fille que je présumois sans éducation, que je ne pus m'empêcher d'en marquer ma surprise à la Nourrice. Anette n'auroit rien à desirer du côté de l'éducation, quand elle auroit été destinée à être une Reine ; me dit cette femme ; & je puis me vanter qu'elle est la fille la plus parfaite qu'on puisse imaginer pour le corps & pour l'esprit. Je priai cette femme de m'apprendre comment elle avoit pu être en état d'élever si bien ma Fille ; & elle me fit un récit que j'interrompis plusieurs fois par mes

actions de grace au Tout-puissant qui a multiplié les miracles de sa Providence en faveur de ma chere Enfant. Elle entre actuellement dans sa dix-huitieme année, & la Nourrice dit qu'elle est aussi formée que moi. Vous concevez, ma Chere, qu'il ne m'est pas possible de rester tranquille à Toulouse après avoir reçu cette nouvelle; cependant je vois avec douleur que je ne puis la quitter avant d'avoir vu le tour que prendront mes affaires, j'approche du moment critique, & le Président me prie de votre part de rester au moins une quinzaine. Je trouve ce délai insupportable; faut-il pour des biens que j'estime si peu, & qui valent si peu en effet, différer la jouissance d'un bien réel? J'ai eu la pensée d'écrire à Turin, & puis j'ignore dans quelles dispositions sera le Marquis de Sainville à mon égard; qui sçait s'il ne me rendra pas responsable de la perte de son fils, & si pour m'en punir il ne me refusera pas ma Fille? Il vaut mieux me présenter que d'écrire; du moins aurai-je l'espoir de l'attendrir ou de mourir à ses pieds. Vous voyez à quel excès je suis troublée; je rougis, ma chere Lucie, d'être encore si peu maîtresse de moi-même. Hélas! non

miférables cœurs se reffemblent tous :
le mien ; comme celui de notre pauvre Victoire, voudroit s'élancer au-devant du bonheur qu'il attend, en précipiter la jouiffance, s'y repofer ; toute la différence eft, que les objets de mon empreffement doivent m'être chers. Cette impatiente vivacité n'en eft pas moins, le dirai-je, chere Amie ? oui, ce n'eft point avec vous qu'il faut avoir des réferves, des ménagements : cette vivacité n'en eft pas moins un crime. Eft-ce donc pour les objets créés que Dieu m'a donné un cœur fi vif & fi tendre ? Je dois aimer ma fille fans doute, & ne rien épargner pour la retrouver ; mais cet amour doit être fubordonné à celui que je dois à l'Etre bienfaifant qui me l'a donnée & qui veut me la rendre ; c'eft lui que je dois aimer en elle, & cependant mon trouble m'annonce que je l'aime encore en payenne : n'aurois-je point à craindre les murmures, ou du moins l'abattement, fi quelque accident venoit me la ravir. Ah ! que je fuis encore loin de cette perfection où tendent mes defirs ! Ne nous y trompons point, Lucie ; notre bonheur, auffi-bien que notre devoir, dépendent de cet important arti-

ticle. Aimer toutes choſes en Dieu : un ſeul deſir de notre cœur dont il n'eſt pas le but unique, ſuffit pour le tourmenter. Je n'ai jamais oſé vous parler auſſi ouvertement que je le fais à préſent; une jeune perſonne a peine à comprendre des vérités ſi contraires à tout ce qu'elle voit & ce qu'elle entend; mais aujourd'hui où je vous vois prête à entrer dans la carriere des grandes vertus, je ne dois rien diſſimuler. Veillez ſur votre cœur, chere Amie; non plus pour en écarter les attachemens frivoles, graces au Ciel vous les éſtimez ce qu'ils valent; il eſt queſtion à préſent de régler ſes penchants légitimes & vertueux. Vous apprendrez par mon exemple combien il eſt dangereux d'aimer trop. Je finis; ſi je vous diſois tout ce que je penſe ſur cet important article, je craindrois de vous effrayer. Je vous écrirai de tous les endroits où il me ſera poſſible de le faire, car je vous connois trop, pour ne pas ſentir combien vous ſerez agitée juſqu'à ce que je ſois parvenue au terme de mon voyage. . . .

. . . .

VINGTIEME LETTRE.

LUCIE

A ÉMERANCE.

JE reçois votre Lettre à Rouen où j'avois chargé un domestique de me l'apporter, car nous faisons de petites journées à cause de mon état, & ce valet nous a suivis en poste. Elle a surpassé mes espérances, chere Amie; j'emporte le doux espoir de ne plus rien apprendre de vous qui ne soit consolant. Vous retrouverez cette chere Fille, & vous la retrouverez digne de sa mere; mais pourquoi me laisser ignorer les événements de sa vie & de la vôtre? pouvez-vous me croire assez indifférente pour être sans curiosité à cet égard, & connoissant la vivacité de mon cœur pour tout ce qui vous touche, n'y a-t-il pas une vraie cruauté de me laisser si long-temps en suspens? C'est un crime que je ne vous pardonnerai qu'à une condition; c'est de nous amener cette chere fille; si vous refusiez de satisfaire ce juste desir, en vérité, je me sens le

courage de passer les Monts, pour me procurer malgré vous cette satisfaction. Mais, mon Dieu! pourquoi ces reproches que vous vous faites à vous-même sur votre vivacité dans une pareille occasion? A moins d'être un Ange, auriez-vous pu être tranquille? Vous aimez la franchise, Madame; vous allez être contente de la mienne. J'ai eu peine à vous reconnoître dans votre derniere lettre; vous y poussez, ce me semble, la délicatesse trop loin. Pendant les années que j'ai eu le bonheur de passer avec vous, j'ose vous avouer que je vous ai curieusement examinée; mon admiration m'a conduite à cette amitié tendre fondée sur la plus haute estime; je vous ai toujours vue ce qu'il y a de plus parfait, & l'une des choses qui me charmoit le plus en vous, c'est qu'avec une vertu qui ne laissoit voir aucun défaut, vous aviez sçu vous préserver de l'écueil de la dévotion. Votre perfection étoit celle d'une créature humaine, & vous fuyez les excès. Comment le court espace qui nous a séparées a-t-il pu apporter un tel changement dans vos idées? Vous me parlez un langage nouveau, étoit-ce, comme vous le dites franchement, par ménagement
pour

pour ma foibleſſe ? en ce cas, Madame, j'approuve votre prudence. J'ai toujours aſpiré au bonheur de vivre en Chrétienne, ſans vouloir pouſſer l'ambition juſqu'à être une Sainte, & j'ai cru que ces vertus héroïques auxquelles vous m'inſinuez d'aſpirer, ne devoient pas être le partage des perſonnes deſtinées à vivre dans le monde. Pardon, chere Amie, de vous parler ſi librement ; peut-être ſuis-je dans l'erreur, il faut vous mettre en état de m'éclairer en vous faiſant lire au fond de mon ame : quelque répugnance que je me ſente pour une dévotion outrée, je me ſens capable de la ſacrifier ſi vous me diſiez nettement, Dieu le veut, votre ſalut y eſt attaché. Juſqu'à ce que vous me prononciez ces grands mots, je me bornerai à être ce que je vous ai vue, & je ſerai très-contente de moi ſi je parviens à vous reſſembler. Promettez-moi auſſi de me faire part de ce qui vous a fait changer les idées que vous avez eues juſqu'à préſent ; car, encore une fois, je ne vous reconnois plus aux dernieres lignes de votre Lettre ; elle eſt plutôt d'une Carmelite que d'une femme du monde.

Je n'ai pu avoir Henriette qui s'eſt

excusée sur une maladie : voilà l'ouvrage de Victoire ; elle triomphe, j'en suis sûre, de l'avoir emporté sur moi. C'est quelques heures avant de partir que j'ai reçu l'excuse d'Henriette, & on avoit ménagé cette circonstance pour me mettre hors d'état de vérifier cette prétendue maladie ; si j'en crois M. de Sauvebœuf, c'est moins que rien. J'ai cru devoir me contenter de ce que j'ai fait, & j'abandonne le tout à la Providence. Nous sommes en marche tout le jour pour faire peu de chemin, & je commençois à trouver le voyage long. Il finira ce soir, & demain je reprendrai ma Lettre.

J'arrivai donc hier au soir extrêmement fatiguée, & quoiqu'on n'eût pas de certitude du moment où nous devions être au Château, nous le trouvâmes illuminé. Comme les jours sont très-courts & que le temps étoit couvert, la lumiere nous manqua à une demi-lieue du gîte, & nous fumes agréablement surpris de voir des paysans bien enharnachés de rubans, de coquardes, le fusil sur l'épaule, & un flambeau à la main. Non seulement ces premiers nous accompagnerent, mais la troupe se grossit de cent pas en cent

pas, & nous fumes forcés de commander au Postillon de modérer la course de ses chevaux, pour ne pas mettre notre cortége hors d'haleine. On avoit dessein de tirailler, le Marquis l'empêcha à cause de ma situation, de crainte qu'il n'arrivât quelque accident. Tous ces honnêtes gens nous accompagnerent jusqu'à la cour du Château, qui étoit pleine de leurs femmes & de leurs enfants, tous en habit des Dimanches ; en vérité tout cela étoit gelé, car il faisoit un froid horrible. Je me hâtai de jetter quelque argent, & renvoyai tout ce monde se chauffer en bûvant à ma santé. Je trouvai tous les Domestiques du Château rangés en deux files dans le vestibule ; & brulant d'envie de me reposer, je fus tentée de passer rapidement. L'humanité m'indiqua une autre conduite : ces pauvres gens méritoient quelques instants d'attention ; c'eût été leur faire trop sentir la supériorité du rang, que de leur refuser mes regards. Ah ! Madame, que je me serois sçu mauvais gré de n'avoir pas écouté ce sentiment. Mes yeux furent fixés par la vue d'une petite paysanne de quatorze ou quinze ans, qui est bien ce que j'ai jamais vu de plus parfait.

Ses habits qui étoient fort pauvres n'empêchoient point qu'elle n'eût l'air d'une Princesse, & machinalement je la saluai, ce qui rendit la pauvre enfant si honteuse qu'elle étoit prête à pleurer. J'allois appeller le Marquis, qui parloit au Concierge, pour lui faire admirer cette merveille; une pensée subite me retint: il eût peut-être été dangereux de faire appercevoir cet enfant de mon admiration, pour des charmes qu'elle pouvoit fort bien ignorer, & je me hâtai de faire quelques signes de bienveillance aux autres domestiques pour égaliser en quelque sorte le traitement. A peine fus-je dans ma chambre, que je demandai au Concierge ce que c'étoit que cette petite fille. Elle est d'un Village à quatre lieues d'ici, me dit-il; un de ses cousins me dit qu'elle cherchoit condition, & je la pris pour faire le tracas du ménage; mais elle est si mal adroite, que ma femme vouloit la renvoyer au bout de deux jours, car elle casse tout ce qu'elle touche. Je pensai que ce seroit exposer la brebis à la gueule du loup que de la mettre dehors; elle est si mignone qu'on pourroit bien chercher à la mettre à mal. Je lui ai donc donné les bêtes à conduire à l'herbe;

comme je sçavois que Madame devoit venir incessamment, j'ai cru que je devois la garder en attendant, parce que si vous vouliez avoir pitié d'elle, vous feriez, je pense, une grande charité. J'applaudis fort à celle de cet homme, & je me promis de voir cet enfant le lendemain, il ne me fut pas possible de le faire. Toute la Noblesse des environs est tombée au Château, & à peine ai-je trouvé le moment d'écrire ces lignes.

Il s'est passé deux jours, Madame, avant de pouvoir respirer un instant, & je vous avoue qu'au milieu de ce tourbillon, je n'ai plus pensé à ma petite beauté. Aujourd'hui nous avons été trente personnes à table : on a parlé de chiens, de chevaux & d'autres matieres dans lesquelles je ne suis pas fort sçavante ; il m'ennuyoit cruellement : un Chevalier de Malthe qui est venu de Caën pour voir le Marquis qu'il connoît, m'a proposé au dessert de faire un tour avec deux de ses sœurs fort aimables, & qui demeurent dans la même Ville. Le Marquis qui voyoit que j'étois excédée, a fait mes excuses à la compagnie, sous prétexte de mon état, & nous nous sommes sauvés de

cette cohue. Le Chevalier nous a conduit dans le parc qui est immense, & comme j'aime beaucoup à marcher, nous y avons fait bien du chemin & nous nous sommes trouvés à l'extrémité sans y songer. Ce parc est attenant à une forêt qui nous appartient, & comme je commençois à être fatiguée, nous n'aurions pas été tentés d'y entrer; nous allions donc reprendre le chemin du Château, lorsque nos oreilles ont été frappées de la plus belle voix qu'il soit possible d'entendre. Dans le premier moment j'ai cru que le Marquis m'avoit voulu ménager une surprise en plaçant des Musiciens dans ce bois; cependant en réfléchissant, j'ai vu que cela n'étoit pas vraisemblable: il n'avoit pu prévoir notre promenade, ni le lieu où nous porterions nos pas. Nous étions tous quatre demeurés immobiles; j'ai prié la compagnie de m'attendre, & je me suis avancée vers un endroit assez touffu d'où partoit cette voix. Jugez de mon étonnement, Madame, lorsque j'ai découvert que ce rossignol étoit ma petite paysanne. J'ai jetté un cri d'étonnement, & la petite fille a été si effrayée que je l'ai vue prête à s'enfuir. Ma compagnie s'étoit appro-

tée, & tous ensemble nous avons joint cette enfant, qui les yeux baissés, la tête penchée sur sa poitrine, paroissoit être dans une confusion inexprimable. Rassurez-vous, mon enfant, lui ai-je dit en la prenant par la main, vous avez une fort belle voix ; mais vous chantiez un air d'Opéra, qui vous l'a appris ? Madame, m'a répondu cette belle innocente, mon Pere quand il étoit jeune a été laquais d'un homme de l'Opéra à Paris ; son Maître lui avoit appris la musique pour le faire aussi entrer à l'Opéra : il ne le voulut pas, car on dit que ces gens-là sont excommuniés, & il avoit peur de devenir loup-garou. Mon pere m'a appris aussi la Notte ; il disoit comme cela que ça pourroit un jour me faire Religieuse. Ce seroit un meurtre, répondit le Chevalier ; puis se tournant vers moi : Ah ! Madame, c'est un Ange. Non, Monsieur, dit la petite fille ; je ne m'appelle pas Ange, mais Marie, & mon Pere avant qu'il fût mort s'appelloit Jean Piccard. Je ne sçais si le Chevalier n'a pas trouvé cette réponse spirituelle, car il regardoit en écoutant ; & quand on écoute une belle fille de cette façon, on est guere en état d'apprécier ce qu'elle

dit. Je fis cette réflexion, & cherchant à le tirer promptement d'un lieu que je ne croyois pas sûr pour lui, j'ai dit à la petite Marie : suivez-nous au Château, ma Chere, il est temps de rentrer. Et mes vaches, Madame, qui les ramenera ? votre Concierge n'entend pas raillerie, & s'il s'en égaroit une seule, oh dame ! il feroit un beau tapage. Chassez-les devant nous, mon enfant, lui ai-je répondu ; je dirai au Concierge que c'est moi qui vous l'ai commandé, & assurément vous ne serez pas grondée. En même-temps j'ai pris le bras du Chevalier qui n'a pu me refuser cette politesse ; il étoit aisé de voir qu'il s'en seroit dispensé s'il l'eût pu, & qu'il eût préféré à l'honneur d'être mon Écuyer, le plaisir d'entretenir la petite Marie ; il se retournoit à tous moments, pour voir, disoit-il, si elle nous suivoit. J'ai compris qu'il me faudroit user de précautions pour l'empêcher de la revoir ; peut-être l'a-t-il déja trop vue. En arrivant au Château, j'ai chargé ma femme de chambre de prendre cette fille, & d'empêcher que personne ne lui parlât. Vous comprenez bien qu'il n'a été question que de cette avanture pendant le souper : tout le

monde vouloit voir ce joli visage, entendre cette belle voix. J'aurois souhaité ne point exposer cet enfant à tant de regards : le Marquis m'a fait entendre que je ne pouvois refuser cette satisfaction à la compagnie : j'ai donc fait dire à celle de mes femmes à qui je l'avois confiée, de nous l'amener, heureusement il n'a pas été possible de l'y faire consentir; elle pleuroit & disoit qu'elle ne vouloit point être vue de tous ces Messieurs de la Ville qui ne cherchions qu'à se mocquer d'elle à cause de cette vilaine voix. Voilà la réponse qui nous est venue de sa part, & qui m'a fait un grand plaisir. Elle n'a pas eu la même répugnance à venir dans mon cabinet où je l'ai fait appeller avant de nous coucher. Etes-vous fâchée, ma Chere, de ce que je vous ai mise avec ma femme de chambre? Non, Madame. Voulez-vous rester avec moi, & vous n'irez plus garder les bêtes? Comme vous voudrez, Madame. Si vous êtes une bonne fille, j'aurai soin de vous. Je vous serai bien obligée. J'ai commandé à cette femme de la traiter avec douceur, & elle m'a dit en me coëffant, qu'elle paroît fort douce. Je voudrois qu'elle eût la vocation religieuse : son

instants de silence, elle m'a dit qu'elle n'avoit osé aller dans la Ville pour chercher de l'ouvrage; mais que si je voulois avoir la bonté de lui permettre de rester chez moi, elle travailleroit de bon cœur & me feroit de belles manchettes. J'ai pris cette excuse comme pour bonne, & j'ai consenti à la garder. Franchement je commence à regarder cette fille comme une habile Comédienne qui joue l'innocente : quelle apparence qu'elle ait eu la hardiesse de demander à entrer au Château, & que celle de chercher de l'ouvrage lui ait manqué? je veux prendre des éclaircissements à cet égard. Mais quelles peuvent avoir été ses vues en choisissant un genre de vie aussi obscur & aussi abject ? Elle ne cherche pas à se montrer, au contraire, elle a prié ma femme de chambre de ne la pas faire manger à l'Office, & dit qu'elle sera contente de vivre de pain & d'eau, pourvu qu'elle le mange dans sa chambre. J'ai commandé qu'on lui laissât faire ce qu'elle jugeroit à propos en cette occasion; & à vous dire le vrai, je n'aime pas qu'on la voie. Il me vient une pensée. C'est peut-être une fille de famille qui a fait quelque faute, & qui cherchant à se

dérober à la colere de ſes parents, a pris ce maſque. Si cela eſt, il faut qu'elle ſoit bien maîtreſſe d'elle-même, pour ne rien laiſſer échapper qui puiſſe faire naître des ſoupçons : ma femme de chambre, par mon ordre, doit eſſayer de la faire parler, peut-être ne pourra-t-elle ſoutenir long-temps un perſonnage qui doit lui être ſi pénible.

Depuis deux jours je ſuis occupée à examiner le Mémoire que j'ai reçu de notre Concierge. Ah ! Madame, je ne l'avois que trop bien prévu ! On a cruellement abuſé du nom du Marquis, & il n'y a point de vexations qu'on n'ait fait ſouffrir à ces pauvres vaſſaux. L'honnête homme qui m'éclaire à cet égard, m'a nommé deux Curés du voiſinage, & un bon Gentilhomme, qui peuvent non-ſeulement conſtater les faits qu'il avance ; mais encore nous nommer ceux auxquels nous pourrions dans la ſuite commettre notre autorité. Le Marquis doit les inviter à venir paſſer quelques jours au Château, & il eſt bien déterminé à ne pas quitter ce lieu ſans prendre de bonnes meſures, pour qu'à l'avenir ces pauvres gens ne ſoient pas maltraités. Pour M. notre Intendant, c'eſt dans la vérité un homme à

pendre : on ne peut nombrer les frip-ponneries qu'il a faites depuis dix ans, & trente mille livres ne restitueroient pas ce qu'il nous a volé dans ces quartiers. Le Marquis va travailler à vérifier ces vols, & lui fera rendre gorge en le chassant. Cet argent m'est abandonné, & je prétends bien n'en pas remporter un sol ; il sera répandu dans nos Paroisses. J'ai déja fait venir de Caën des ballots d'étoffes de laine, dont je prétends habiller tous les pauvres. Je veux aussi établir dans chacune de ces Paroisses une honnête personne qui sera à mes gages, pour distribuer de l'ouvrage à tous ceux qui n'en auront point ; elle vendra leur ouvrage à Caën ; j'en avancerai le prix chaque semaine, & il y aura une bonne récompense à la fin de l'année pour les meilleures Travailleuses. Tous ces arrangements m'occupent d'une maniere si agréable, que je consentirois volontiers à passer ici ma vie ; du moins je prends résolution d'y venir chaque année demeurer trois mois pour tenir la main à tout ce qui va être réglé. La petite fille est tellement sur ses gardes, qu'il n'est pas possible de l'engager dans une conversation suivie ; elle ne répond

que par monosyllabes ; je suis résolue de la mener à Paris. Si elle est de ces quartiers, & que ce soit la crainte de ses parents qui lui ferme la bouche, peut-être sera-t-elle plus ouverte lorsqu'elle sera dépaysée.

Comme cette lettre, ou plutôt ce journal pourroit bien ne pas vous trouver à Toulouse, je l'adresse à Chambéry, ou plutôt le Marquis l'envoie à un Domestique qu'il a eu autrefois, & qui est établi dans cette ville. Il lui ordonne d'aller dans la seule Auberge qui soit dans cette Capitale de la Savoie, & d'y laisser son nom pour être averti de votre passage, & de vous rendre tous les services qui seront en son pouvoir, vous en aurez peut-être besoin dans cette rigoureuse saison. Le Marquis fut un jour forcé d'attendre quinze jours pour passer la montagne qui est inaccessible dans les grands froids ; & si on pouvoit le supposer, il vous faudroit des vivres, des habits. Ainsi le Marquis ordonne à cet homme de vous accompagner ; il connoît le pays, & pourra vous rendre service.

VINGT-UNIEME LETTRE.

ÉMERANCE

A LUCIE.

MAlgré mon empressement à finir mon voyage, ma chere Marquise, l'ordre de la Providence me retiendra peut-être plusieurs jours à Chambéry. Nous versâmes hier ma chaise & moi dans un marais qu'on appelle les Abysmes de Mian ; il fallut rester trois heures dans cet agréable lieu ; il faisoit une petite pluie, un dégel, je fus percée jusqu'au os, & ma pauvre machine en est si détraquée, qu'il faut lui donner un peu de repos. N'allez pas dire : Ah ! que cela est fâcheux ! Non, ma chere, cela n'est point fâcheux, notre bon Pere est l'auteur de cet événement, comme de tous les autres, & il ne nous arrive & ne peut rien nous arriver de sa main qui ne soit bon, & très-bon. Je veux m'amuser à compter avec vous les biens que ce petit accident me procure. J'avouerai à ma honte que depuis Toulouse jusqu'ici je m'étois tellement

enyvrée du doux eſpoir de revoir ma fille, que mon ame, pour ainſi dire, m'étoit échappée, je n'en gouvernois plus les mouvements, je ne voyois plus ce qui s'y paſſoit; j'étois comme tranſportée, enlevée; comme la poſte, quelque vive qu'elle ſoit, a des allures beaucoup plus tranquilles que celles d'un âme auſſi agitée que la mienne l'étoit alors; je ſouffrois une telle agonie de ne pouvoir franchir en vingt-quatre heures l'eſpace qui ſe trouve entre Touloufe & Turin, que j'en avois une bonne fievre; j'étois quelquefois tentée de deſcendre & de courir devant la chaiſe pour inviter les chevaux à aller plus vîte; & pour vous confeſſer toutes mes folies, j'ai profité de deux belles nuits pour avancer chemin, en ſorte que deux fois j'ai été quarante-huit heures ſans ſortir de ma chaiſe; il me ſembloit qu'il importoit peu d'arriver agoniſante, & que pourvu que j'euſſe pu embraſſer ma fille, j'euſſe été contente de mourir un quart d'heure après. Voilà les belles diſpoſitions où j'étois quand la Providence m'a terraſſée au plus fort de ma courſe. La nature a voulu ſe révolter, ſe fâcher au moins; Dieu m'a fait la grace de ne faire ni l'un ni l'au-

tre. J'ai connu clairement que ce petit retardement me donneroit la force de posséder mon ame, & j'ai dit de bon cœur, *fiat*. Autre avantage que j'ai tiré de ma chute : J'étois seule dans ma chaise, rien ne faisoit diversion à mes pensées, & peut-être après avoir gémi de mon yvresse, étois-je dans le danger d'une rechute, & je viens de trouver en dînant un camarade de voyage qui arrive de Paris en poste, qui ne peut plus se tenir à cheval, parce que la rapidité de sa course l'a tellement écorché à l'endroit sur lequel il faut nécessairement poser quand on galope, qu'il est nécessité de rester ici pour se guérir, & qu'il me demande comme une faveur de partager ma chaise qui, comme moi, est entre les mains du raccommodeur; car nous étions elle & moi dans le plus mauvais équipage en arrivant. Autre bonheur que m'a procuré ma chute. J'ai pu voir comme dans un miroir en envisageant ce jeune homme, tout le ridicule de mon impatience; je ne sais quelles affaires l'appellent à Turin, où il va; mais il est sûr que son empressement ne céde point au mien; ma chambre n'est séparée de la sienne que par une cloison assez mince, qui ne peut

me dérober ses mouvements ; il a manqué battre le Chirurgien qui lui a déclaré qu'il lui falloit séjourner ici, parce que son mal pourroit devenir de conséquence s'il le négligeoit ; il frappe du pied, fait des exclamations qui me divertiroient si je ne me rappellois ma situation qui différe peu de la sienne, excepté que je ne jure pas comme lui. C'est un Gascon, & rien n'est si comique & si énergique que les expressions dont il se sert pour exprimer la fureur que lui cause ce délai. Vous ne sentez peut-être pas comme moi tous ces avantages, en voici un qui vous trouvera plus sensible. Je veux employer le temps que je resterai ici à vous tracer ce que je pourrai me rappeller des premiers événements de ma vie. Il me semble vous voir faire un cri de joie & tressaillir en lisant ces lignes. Modérez-vous un peu, s'il vous plaît, avant d'en venir là, il faut vous rendre compte de la maniere dont j'ai tout arrangé avant de partir de Toulouse ; j'étois si troublée en vous écrivant ma derniere lettre, que je ne pensai pas à vous en instruire, non plus qu'à vous prier de me faire tenir votre réponse ici, où j'aurois fort bien pu la recevoir. Faites-la partir pour Turin à

la poste restante, j'aurai soin de la faire prendre en arrivant.

Mes affaires alloient être terminées quand je suis partie, & je suis sûre qu'actuellement tout est conclu. J'ai laissé tout pouvoir à Dupuré pour finir ; je reste avec mille écus de rente, & je les dois au Marquis. On dit que les bienfaits sont un fardeau ; je ne connois point ce fardeau, je vous assure ; j'aime à vous devoir tout ce que j'ai, & je suis même disposée à vous devoir davantage ; c'est une preuve non équivoque de la sincérité de mes sentiments à votre égard. Le chef-d'œuvre de l'amitié est de recevoir sans rougir les bienfaits d'un ami, & de partager le plaisir qu'il prend à obliger. Voilà ma disposition à votre égard, ma chere Marquise, & je ne balancerai jamais à m'adresser à M. votre Epoux lorsque je me trouverai dans des circonstances qui exigeront son secours ; celles qui m'avoient engagée à accepter la somme qu'il m'avoit fait remettre ne subsistant plus, j'espere que vous ne désapprouverez point le parti que j'ai pris ; je l'ai remise à M. le Président D***. Cependant comme les mille écus que j'ai eu sur mes diamants pourroient ne

pas suffire pour les frais que je serai obligée de faire, je me suis réservée le pouvoir de m'adresser à lui, si j'avois besoin de plus grosses sommes. Adieu, chere Amie, la journée de demain vous sera entierement consacrée, & je ferai partir le paquet que je vous destine avant de quitter Chambéry.

VINGT-DEUXIEME LETTRE.

ÉMERANCE

A LUCIE.

COmme j'ai été forcée de rester cinq jours à Chambéry, j'y ai reçu votre lettre; l'honnête homme qui me l'a rendue s'est obstiné à me suivre, & véritablement le pressentiment de votre Epoux est justifié, ma chere Marquise. Nous sommes arrêtés dans un village au pied du Mont Cénis, sans qu'aucun porteur ait osé risquer à nous monter; le froid est si violent, & il fait une bise si coupante, si.... oh! je ne trouve rien qui ressemble à ce froid-là, & quoiqu'il y ait au moins trois arbres entiers dans ma cheminée, il me pénétre; je devois

dire, il nous pénétre; mon compagnon de voyage ne quitte ma chambre que quelques heures pendant la nuit, encore aime-t-il mieux la passer dans une chaise auprès du feu, que de se retirer dans la sienne qui est moins close, & par conséquent moins tenable. C'étoit bien la peine de nous tant hâter. Voilà de ces occasions où l'on se trouve bien d'avoir pris l'habitude de se commander un peu, sans quoi il faudroit se pendre. Je crois que le jeune homme qui m'accompagne auroit pris ce parti, s'il n'étoit soutenu par mon exemple. En vérité je suis tentée de m'accuser d'hypocrisie; je lui dis mille belles choses sur la soumission à la Providence, elles sont assurément dans mon esprit, cependant je crains qu'elles ne soient pas dans mon cœur, au moins comme je souhaiterois qu'elles y fussent. Quand j'entends souffler cette terrible bise qui me cloue ici, Dieu seul sait pour combien de temps, il me prend des envies de murmurer qui me font bien sentir que je suis moins résignée que je ne le parois; n'est-ce pas tromper ce jeune homme qui me juge sur mes discours, & qui ne voit pas le fond?

Ma derniere lettre vous a surprise,

ma Chere; vous me croyez changée, plût à Dieu que vos conjectures à cet égard fussent réelles, & que je misse en exécution ce que j'ai toujours cru. Je vais vous dévoiler toute mon ame, il en est temps, digne Amie, & l'heureux moment que j'ai souhaité pour vous avec tant d'ardeur, est enfin arrivé. Vous verrez par le récit de mes malheurs que je vous ferai tenir au moment où je pourrai le faire sûrement; vous verrez, dis-je, que jusqu'à l'âge de treize ans j'ai totalement ignoré ce que je devois à l'auteur de mon être. Lorsque je commençai à réfléchir sur ce qu'il étoit, sur ce qu'il avoit fait pour moi; sur ce qu'il avoit droit d'attendre de ma reconnoissance, il se forma dans mon ame un vif désir de remplir à son égard des devoirs respectables auxquels je n'aurois pu manquer sans devenir la plus criminelle de toutes les créatures. Je ne craindrai point de vous détailler l'étendue de mes obligations telles que je les connus alors. Faite par Dieu & pour Dieu, je regardai comme un vol sacrilége que je lui ferois, tout ce qui n'auroit point sa gloire pour motif; je ne connoissois le monde que par récit, & j'avois peine

à comprendre qu'on y pût vivre dans un tel oubli de sa fin. Hélas ! mes malheurs m'apprirent bientôt combien il est aisé de s'écarter dans la pratique des vertus, qui paroissent si faciles dans la spéculation ; je restai convaincue des grandes vérités qui m'avoient affectée d'une maniere si vive, & cette conviction ne fut pas capable de me soutenir contre le désespoir. Il est vrai que ma chute ne fut pas complette ; ma volonté, ce me semble, n'eut point de part aux transports & aux murmures qui m'échapperent ; cependant j'ai toujours pensé que si elle eût été parfaitement soumise, si ma vertu eût été plus réelle, j'eusse commandé à mes sens désolés. Après le retour de ma raison que la douleur m'avoit ôtée, je compris que ce nouveau bienfait de Dieu étoit une puissante raison de me consacrer toute entiere à lui. Je l'avoue en gémissant, je ne me suis que trop écartée de cette louable résolution ; cependant la bonté du Tout-puissant m'a tellement soutenue, que je ne m'en suis jamais éloignée volontairement. Loin de regarder certaines idées de perfection comme outrées, ainsi qu'elles vous l'ont paru, je les ai crues un devoir strict ;

&

& tellement ſtrict, que le ſalut étoit fort en danger ſi on ceſſoit de les prendre comme des regles de conduite néceſſaires. Oui, mon aimable Marquiſe, tout Chrétien eſt obligé de tendre à la perfection. Les devoirs d'une Carmélite à cet égard ne ſont pas plus étendus que ceux d'une femme du monde; mais les moyens de perfection ne ſont pas les mêmes, & voilà ce qui vous empêche de me comprendre. Les jeûnes, les auſtérités, une ſéparation extérieure du monde, de longues prieres, une obéïſſance aveugle, une pauvreté qui ne diſpoſe de rien; la conſécration parfaite de ſon corps au divin Epoux qu'elle a choiſie, voilà le chemin qui conduit une Carmélite à la perfection. Il lui eſt facile d'y atteindre; elle a retranché le plus grand nombre des occaſions dangereuſes pour le ſalut. Une femme du monde n'a pas les mêmes facilités qu'une Carmélite pour atteindre à la perfection de ſon état, & doit pourtant y aſpirer. Environnée d'ennemis qui ne cherchent qu'à lui nuire, il lui faut les efforts les plus héroïques pour ſe garantir de leurs attaques. En quoi donc conſiſte la perfection d'une femme du monde? A fuir le mal, à faire le

bien. S'il n'étoit pas très-sûr que manquer à faire le bien, c'est se rendre coupable du mal, je vous dirois, ma chere Marquise, que vous pratiquez ce premier moyen de la perfection chrétienne ; vos mœurs ont toujours été pures & innocentes ; &, comme on le disoit de Coriolan, vous avez une aversion naturelle pour le vice ; cette disposition, qui est un grand présent du Ciel, fait de nous d'honnêtes payennes, si nous n'avons pas soin de la motiver. Haïr le mal, parce que c'est un désordre honteux, voilà le motif de Coriolan. Haïr le crime, parce qu'il déplaît à Dieu, qui est l'Auteur de l'ordre, voilà des motifs de Chrétienne. Les avez-vous bien eu, ma chere Amie ? & si vous me répondez qu'oui, je vous demanderai si vous avez jamais bien compris ce que c'est que crime & désordre ? Assassiner son ennemi, lui ravir son bien, s'écarter de la décence, détruire la réputation du prochain par des calomnies, lui ravir l'estime d'autrui par des médisances, lui ôter l'amitié de quelqu'un par des rapports indiscrets, voilà ce que vous appellez crime. Mais il en est d'une autre espece, pour laquelle nous n'avons point

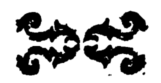
d'horreur, quoiqu'ils ſoient très-énormes. Vivre dans une monſtrueuſe indifférence pour un Dieu, ſource de toute perfection, pour un Dieu bienfacteur, n'eſt-ce donc qu'une bagatelle? Vous ne voulez pas être une Sainte, me dites-vous dans votre lettre, concevez-vous le ſens de ces paroles, ma chere Amie? C'eſt comme ſi vous m'euſſiez dit: Je veux bien aimer Dieu autant qu'il m'eſt néceſſaire pour ne pas aller en enfer; mais je ne prétends pas aller plus loin; cela ne convient point à mon état; je ne ſuis pas curieuſe d'arriver à cette perfection. Vous frémirez, j'en ſuis sûre, de ce commentaire; avouez cependant qu'il n'eſt que trop juſte. Je ne vous ai jamais tenu ce langage, direz-vous encore. Non, clairement, il ne falloit pas vous effrayer, il faut même ſe hâter de vous raſſurer, quoique je vous croye plus forte qu'autrefois. Il n'eſt pas queſtion pour arriver à cette perfection, d'ajoûter beaucoup à ce que nous faiſons, il ne faut que le mieux faire. Déja vous haïſſez le monde & les plaiſirs; vous ne regardez vos richeſſes que comme un moyen de ſoulager l'indigence; vous êtes vraiment déterminée à accomplir ſcrupu-

leusement tous les devoirs de justice; il ne vous manque qu'une chose pour être parfaite, & la voici : mettez Dieu dans votre cœur au-dessus de toutes les créatures; aimez votre Epoux, vos Amis en lui; soyez toujours prête à les lui sacrifier s'il le demande; purifiez votre intention quand vous soulagerez le pauvre, & que ce ne soit pas uniquement pour satisfaire votre cœur oppressé à la vue des misérables. Ces derniers articles sont bien pénibles, & c'est faute d'y être fidéle que je ne suis encore guére avancée dans le chemin de la perfection, où je tends sans cesse. Ces dispositions du cœur ne peuvent être connues de ceux avec lesquels vous vivrez; vous aurez tout le profit de la dévotion sans en avoir l'éclat, & cela est bien plus sûr. J'espere, ma chere Marquise, que vous comprendrez actuellement en quoi votre perfection doit différer de celle d'une Carmélite; je le répéte, c'est dans la différence des moyens; si je savois faire usage de celui que Dieu m'envoie dans la continuation du mauvais temps, je profiterois davantage qu'en jeûnant au pain & à l'eau, & qu'en portant le cilice.

J'ai lu avec plaisir l'article de votre

petite Payſanne, & je vous crois fondée à penſer qu'elle n'eſt pas ce qu'elle veut paroître. Il peut fort bien être que quelque amourette l'aura forcée à déſerter la maiſon paternelle; dépourvue de tout, craignant d'être reconnue, elle aura été contrainte de ſe réfugier chez vous. Si ces conjectures étoient vraies, ce n'eſt qu'un motif de plus pour vous engager à la ſécourir. La vraie vertu ne confond point le pécheur avec le péché. Si cette pauvre fille a fait une faute, nous n'avons pas droit de la mépriſer pour cela; elle eſt d'une figure à en faire mille, & nous devons lui tenir compte de toutes celles auxquelles elle a échappé. Une ſeule choſe me fait de la peine; c'eſt qu'il faut qu'elle ait un grand fond de ruſe pour ſoutenir ſi bien un perſonnage ſi étrange, & cela dans une telle jeuneſſe. Cela doit vous engager à la veiller de bien près, ſur tout ſi vous la menez à Paris. Une fille de ſa figure eſt un dépôt pénible; je la crois pourtant plus en ſûreté ſous vos yeux que par tout autre endroit; d'ailleurs, comme vous le remarquez fort bien, ſon goût pour la retraite & le travail ſont d'un bon augure. N'admirez vous point qu'au

milieu des circonſtances fatiguantes qui m'environnent, je puiſſe m'occuper d'autre choſe ? J'en ſuis ſurpriſe moi-même, auſſi-bien que de l'eſpece de tranquillité dont je jouïs. La partie ſuperficielle de mon ame eſt troublée ; le fond, la partie intime eſt calme & goûte une profonde paix. Voilà de ces choſes incompréhenſibles à qui ne les a pas ſenties. Je ſuis sûre pourtant que vous m'entendrez quelque jour. Que peut-il m'arriver après tout qui ne ſoit prévu, ordonné, ménagé par une Providence ſage & miſéricordieuſe ? Voilà le principe de ma paix, qui n'eſt jamais troublée qu'au moment où je veux trouver ma conſolation & le reméde à mes maux dans la Philoſophie ou la raiſon humaine. . . . . Comme j'allois fermer ma lettre j'en reçois une ſeconde de votre part, & je me hâte de la lire.



VINGT-TROISIEME LETTRE.

LUCIE,

A ÉMERANCE.

VOus serez surprise, Madame & chere Amie, de recevoir une de mes lettres de Paris. J'ai été forcée de quitter brusquement nos Terres par l'événement qui pouvoit devenir le plus triste pour moi. Mon Pere, mon tendre Pere a failli de m'être ravi. On n'attendoit plus que l'instant de sa mort lorsque je suis arrivée, & j'ai la satisfaction d'entendre dire que la crise qui lui a sauvé la vie, a été l'effet de l'émotion agréable que lui a causé ma présence. Il est absolument hors de danger, & c'est de son cabinet que je vous écris pendant qu'il repose. Comme le froid excessif qu'il fait ici pourroit fort bien vous avoir fermé les passages, c'est au Directeur de la Poste de Chambéry que j'adresse ma lettre, avec priere d'ordonner au Courier de s'informer à Lunebourg si vous y étiez, ou de vous la faire rendre chez le Marquis de Sain-

ville à ſon arrivée, ſuppoſé que vous ayez paſſée. Il ne m'a pas encore été poſſible de voir Henriette & Victoire, qui ſont inſéparables, à ce qu'on m'a dit, & ne quittent point Verſailles. Malgré la répugnance que j'ai pour ce ſéjour, je me forcerai à y aller toutes les ſemaines, & elles ſeront l'unique motif de ces pénibles voyages. Je vous enverrai le reſte de mon journal auſſitôt que je vous ſçaurai à Turin. Je me ſuis hâtée de vous écrire ce mot par la crainte que le récit de vos malheurs n'aille me chercher en Baſſe-Normandie, où je ne ſuis plus ; ce qui retarderoit le plaiſir que je me promets en le liſant ; il faut pourtant que je vous diſe un mot de ma petite Marie. Elle avoit été impénétrable à ma femme de chambre, comme je vous l'ai marqué, un incident imprévu l'a démaſquée. Mon Epoux a un Valet de chambre qui a quarante ans, & qui depuis vingt eſt à ſon ſervice ; comme il poſſéde des qualités rares dans un domeſtique, le Marquis lui eſt très-attaché, & l'a mis en état de vivre fort à ſon aiſe s'il avoit le malheur de le perdre. Cet homme eſt devenu éperdument amoureux de notre petite Avan-

turiere, & m'a choisie pour sa confidente. Il lui offre sa fortune & sa main; & certainement c'étoit tout ce que cet enfant pouvoit espérer de plus avantageux, si elle n'eût été que ce qu'elle paroissoit. Je vis tout d'un coup ce que je pouvois espérer de cet incident pour la connoître; la maniere dont elle recevroit cette proposition devoit fixer ou détruire mes soupçons. Je n'ai pas été trompée dans cette espérance. A peine lui ai je fait entendre que j'approuvois les vues que cet honnête homme avoit sur elle, qu'elle n'a pu se défendre d'un mouvement d'indignation; ses beaux yeux se sont remplis de larmes, & les levant au Ciel, elle s'est écriée : A quoi suis-je réduite? A peine ce mot étoit-il sorti de sa bouche, qu'elle a prodigieusement rougi, a baissé les yeux, & a paru quelques instants recueillie en elle-même. Elle est sortie tout-à-coup de cet état, s'est jettée à mes pieds, avant que je pusse le prévoir & l'empêcher. Madame, m'a-t-elle dit, je serois indigne de vos bontés si je continuois de feindre avec vous. Vous avez sans doute pénétré une partie de mon secret, & je meurs de honte d'avoir pu le garder si long-temps vis-à-vis

d'une bienfactrice si généreuse. Je suis fille de qualité; la nécessité de m'arracher à un mariage odieux m'a forcée à fuir mes parents; ils sont puissants, & pour me soustraire à leurs recherches, je m'étois déterminée à me retirer dans un Couvent. L'infidélité du guide auquel on m'avoit confié m'en ayant ôté les moyens, & me trouvant absolument dépourvue de tout, le désespoir me fit rechercher le déguisement le plus abject. Votre bonté m'a soustraite à une vie si différente de celle que j'ai menée jusqu'à ce jour; & j'ai trouvé chez vous un asyle où probablement je ne serai point recherchée. Ajoûtez à tout ce que vous avez fait pour moi une derniere grace, c'est de me permettre de vous taire mon nom & les circonstances de mes malheurs. Je dépends d'un pere dont il ne me seroit pas possible d'éluder l'autorité, & je mourrois plutôt que de consentir à l'union qu'il me propose. Ne me condamnez pas encore, me dit-elle, en joignant les mains d'une façon toute charmante; une fille de mon âge semble ne pouvoir trouver d'excuse lorsqu'elle refuse d'acquiescer aux ordres de ses parents; mais, Madame, mon cœur & ma main dont on vouloit

disposer, n'étoient plus à moi. L'amour, la reconnoissance, les serments les plus sacrés, tout me faisoit un devoir de mes refus. J'ai cru satisfaire à ce que je devois à mes despotiques parents, en jurant de n'être jamais à personne, puisque je ne pouvois obtenir leur aveu pour la seule union que je me crusse permise. J'ai trouvé tous les cœurs inexorables, & je n'ai eu d'autre ressource que la fuite ou la mort; j'ai eu recours à la premiere, très-déterminée à me servir de la derniere si j'y étois réduite.

J'ai mêlé mes larmes avec celles que cet aimable enfant a répandues en me faisant ce récit. Je lui ai promis de respecter son secret jusqu'à ce qu'elle crût pouvoir le déposer dans mon sein. Ah! s'est-elle écriée, le Ciel m'est témoin, Madame, que mon silence ne provient d'aucune défiance; mais mon secret ne m'appartient pas tout entier. Permettez-moi d'obtenir un consentement dont j'ai besoin pour vous ouvrir mon ame, & vous connoîtrez que ma confiance pour vous n'a pas de bornes. J'ai laissé la belle Marie maîtresse de faire à cet égard ce qu'elle jugeroit à propos, & je l'ai priée d'agir dans ma maison

comme elle le feroit dans celle de ses parents. La pauvre enfant s'étoit assujettie jusqu'à ce jour à un travail sans relâche ; je l'ai engagée à se livrer à sa passion pour la lecture ; j'avois découvert qu'elle en avoit beaucoup, ma femme de chambre l'ayant surprise plusieurs fois dans la Bibliothéque du Marquis, qui est attenante à sa chambre, où elle sembloit dévorer les livres des yeux. C'est, a-t-elle dit à cette femme, que je ne sais pas bien lire, & je serois charmée de pouvoir me perfectionner. J'ai rappellé en riant cette excuse à la belle enfant, qui n'a pu s'empêcher d'en sourire, & qui m'a avoué que la lecture étoit son occupation favorite, sur tout lorsqu'elle pouvoit lire la plume à la main, & en faisant des extraits de ses lectures. Tout ceci s'est passé la veille du jour où nous avons quitté la Campagne, & j'en suis charmée ; j'aurois laissé cette aimable fille à ma femme de chambre pour la mener à Paris, & qui sait les accidents qui pouvoient lui arriver pendant ce voyage ? Je l'ai mise sur le devant de ma chaise de poste, & elle est en possession d'une chambre d'où elle peut venir dans la mienne sans être apperçue. Dans le peu

de temps qui s'est écoulé depuis que nous la connoissons, le Marquis a pris beaucoup de plaisir à son entretien; elle a l'esprit très-orné, & ce sera une compagnie fort agréable pour moi. Adieu, chere & respectable Amie; vous êtes sans doute à Turin au comble de vos vœux; hâtez-vous de me faire partager votre joie, & embrassez pour moi cette chere fille que je brûle d'envie de connoître, & que j'aime déja beaucoup plus qu'il ne m'est possible de le dire; mais vous pouvez l'imaginer en vous rappellant combien j'aime sa mere.

*Suite de la Lettre d'*ÉMERANCE.

Non, ma chere Marquise, je ne suis pas encore à Turin; cependant le mauvais temps ne m'auroit pas retenue ici si j'avois trouvé des Porteurs assez complaisants pour oser entreprendre de franchir le Mont. Je ne sais si c'est pour m'engager à me tranquilliser, mais ils m'ont assuré ce matin que le vent commençoit à changer, & qu'infailliblement le froid diminueroit assez pour nous permettre le passage. Tout ce temps d'ennui est consacré à mon journal, que

je remettrai au premier Courier, à celui même qui portera cette lettre. Mon récit étoit trop peu avancé quand j'ai sorti de Chambéry pour vous l'envoyer.... Les avantures de votre petite Marie m'ont trouvée bien sensible, peut-être par le rapport qu'elles ont avec les miennes. Comme elle dans ma jeunesse une mere despotique voulut me forcer à un mariage pour lequel j'avois une horreur infinie; comme elle je ne vis rien de plus affreux que de disposer de ma main sans pouvoir donner mon cœur, ou plutôt j'avois déja donné mon cœur sans en avoir le plus léger soupçon, sans qu'il fût même possible que je connusse mon état. Enfin comme elle j'évitai par la fuite le sort qui m'étoit destiné, & l'infidélité de mon guide m'empêcha de me retirer dans un Couvent, où il m'avoit promis de me conduire. Fasse le Ciel que la conformité de nos avantures finisse ici, & qu'elle n'ait que ces rapports avec moi. A quels maux la dureté des parents n'expose-t-elle point les enfants? Si ma mere eût prévu l'abysme qu'elle creusoit sous mes pas, eût-elle pu se résoudre à m'y pousser? Que feroit devenue cette pauvre fille, si le Ciel ne vous eût envoyé

à son secours ? Continuez, ma chere Marquise, à lui servir de mere, & lorsqu'elle vous permettra d'agir en sa faveur, tâchez de faire comprendre à ses parents, que les enfants ont des droits aussi-bien qu'eux. N'allez pas croire que je veuille excuser sa démarche & la mienne. Il n'est point d'extrémité à laquelle une fille bien née ne doive s'exposer plutôt que de fuir ; mais je dis que ses parents sont plus coupables qu'elle quand ils sont assez barbares pour vouloir forcer l'inclination dans l'action de la vie qui doit être la plus volontaire. Il eût fallu que cette fille aussi-bien que moi se fût soumise aux traitements les plus rigoureux, plutôt que de quitter la maison paternelle. Après tout, on ne pouvoit nous marier malgré nous. Je raisonne à présent comme il faut sur cette matiere, à douze ans je n'avois pas les mêmes lumieres ; il me sembloit à chaque instant qu'on m'alloit traîner à l'odieux persécuteur auquel on m'avoit vendue plutôt que promise. Je m'arrête ; il ne faut pas anticiper le récit de mes malheurs que vous allez lire ; ceux de cette pauvre enfant m'en ont renouvellé le souvenir d'une maniere bien vive. Nous

partons, chère Amie, moi & mon pacquet. J'ai plus de deux cent livres pesant de hardes sur le corps, & je suis en outre enveloppée dans une forte couverture, munie de bouteilles de liqueurs & d'esprit de vin. On me fait avaler un verre d'eau-de-vie, & mon compagnon qui est un buveur d'eau, vous divertiroit par la grimace qu'il fait; mais nous sommes sous la férule des Porteurs, il faut leur obéïr. Adieu, chere Amie; vous serez quelques jours sans recevoir de mes nouvelles, ma triste histoire vous occupera.

HISTOIRE D'ÉMERANCE.

Le Baron de Vasque, originaire du Piémont, naquit à Nice, ville frontiere des États du Roi de Sardaigne. Il avoit très-peu de bien, ce qui ne l'empêcha pas de se marier par inclination à une Provençale qui n'avoit rien du tout. Ils s'apperçurent bientôt qu'on ne vit pas d'amour, & les chagrins qu'entraîne l'indigence ayant aigri leur caractere, ils ne trouverent que des peines & un supplice insupportable dans une union dont ils attendoient leur félicité. Au bout de cinq ans, qui leur

parurent

parurent cinq siécles, la mort sépara ces deux Epoux mal assortis, & ma Mere demeura veuve n'ayant que moi d'enfant. Elle aimoit naturellement la solitude, & la médiocrité de sa fortune ne lui permettant pas de faire à Nice une figure convenable à son rang, elle se retira dans une maison de campagne attenante d'une petite Ferme, qui étoit tout ce qu'elle possédoit au monde; car il avoit fallu vendre tout le reste pour payer les dettes que son mari avoit contractées pour se soutenir. Le Seigneur de la Paroisse d'où dépendoit notre Ferme, ayant vu ma Mere à l'Église, en devint amoureux, & comme il étoit riche, il crut n'avoir qu'à déclarer ses voeux pour être écouté. Ma Mere s'étoit trop mal trouvé de son premier mariage, pour être tentée d'en contracter un second. C'étoit une femme vertueuse, qui ne manquoit pas d'esprit, mais elle étoit singuliere, attachée à ses idées, dont il eût été absolument impossible de la faire revenir; ainsi ses résolutions avoient chez elle la force du voeu. D'ailleurs la tentation n'étoit pas violente; M. de Marsin (c'étoit le nom de son nouvel Amant) étoit de la figure la plus désagréable, & avoit à trente-cinq

ans un visage qui auroit pu convenir à un homme de cinquante, tant il étoit cassé, ridé, flétri, chassieux, édenté; ses seules richesses pouvoient faire une sorte de compensation. Malheureusement ma Mere n'étoit point intéressée pour elle-même, quoiqu'elle le fût pour moi; j'étois son idole, après sa liberté, qu'elle aimoit par-dessus tout. Si j'avois soixante ans, disoit-elle, ou que M. de Marsin en eût cent, je consentirois de bon cœur à l'épouser, pour faire la fortune de ma chere Émerance: à l'âge où est M. de Marsin, mon sacrifice lui deviendroit inutile, j'aurois d'autres enfants qui la priveroient encore d'une partie de ce que j'ai. Elle déclara donc formellement à son Amant qu'elle s'étoit vouée à la viduité, & ajouta que s'il vouloit se réduire à la qualité d'ami, elle le verroit volontiers: cet homme avoit sans doute les qualités qu'elle croyoit suffisantes pour l'amitié; d'ailleurs elle dépendoit de lui dans plusieurs bagatelles qui l'auroient inquiétées s'il eût voulu user à la rigueur des droits seigneuriaux. M. de Marsin, bien convaincu de l'opiniâtreté de ma Mere dans ce qu'elle avoit une fois résolu, cessa de la tourmenter, & se crut fort

heureux de pouvoir changer le titre d'amant en celui d'ami. La misantropie l'avoit éloigné de la Ville, & ce n'étoit pas le seul travers qu'il eût dans l'esprit : mon malheur voulut que ses défauts fussent précisément ceux de ma Mere, & la sympathie les unit bientôt de la maniere la plus forte. Il ne se passoit pas un seul jour, qu'il ne vînt chez nous, ou qu'il ne nous invitât chez lui; & malgré l'innocence de leur commerce, les paysans en furent bientôt scandalisés; le Curé même, qui étoit un homme de bien, se crut obligé d'avertir ma Mere des discours auxquels elle donnoit lieu. Que n'épousez-vous M. de Marsin, lui dit-il ? il n'y a que l'espoir d'un mariage prochain, qui puisse autoriser les assiduités d'un homme; Mademoiselle votre Fille est trop jeune, pour supposer que ce soit elle qui attire M. de Marsin chez vous; il faut donc que ce soit vous qu'il y cherche; & vous êtes obligée en conscience, ou de vous marier avec lui, ou de l'éloigner pour faire cesser le scandale. J'avois alors sept ans, mais j'étois si formée, qu'on eût pu m'en donner neuf ou dix; & ma Mere qui n'étoit pas disposée à faire ce que le Curé exigeoit d'elle,

saisit avec avidité l'excuse qu'il lui offroit sans y penser. Ma fille n'est pas si jeune qu'elle le paroît, Monsieur, lui dit-elle; elle est délicate, & vous ne vous doutez pas qu'elle a dix ans passés, & qu'aussi-tôt qu'elle aura atteint sa quatorzieme année, M. de Marsin deviendra mon gendre; c'est une chose connue dans ma maison, & il ne l'appelle déja que sa petite femme: effectivement cet homme me donnoit ce nom qui n'excitoit alors en moi aucun mouvement désagréable, parce que je n'étois pas en âge de réfléchir à ce qu'il signifioit, & ce à quoi il ne pensoit pas sûrement. Le Curé leva les épaules en écoutant ma Mere: ce mariage, lui dit-il, me paroît bien mal assorti, cependant, Madame, vous êtes la maîtresse de votre Fille. Il quitta ma Mere, & par charité publia partout qu'elle n'étoit que folle, & point déréglée; car il eût été difficile de penser qu'elle le fût assez pour destiner à sa Fille un homme qui auroit été son Amant. M. de Marsin rit d'abord de la maniere dont Mme. de Vasque s'étoit débarrassée du Curé; puis à force de parler de ce prétendu mariage, il cessa de lui paroître si ridicule. Cependant il n'osoit s'en ouvrir à ma Me-

re, & se contentoit de dire quelquefois qu'il étoit au désespoir de n'être pas né dix ans plus tard, ou moi dix ans plutôt. Ce badinage fit naître à ma Mere l'étrange idée de réaliser la Fable qu'elle avoit imaginée. Un mariage d'inclination l'avoit rendue malheureuse; elle voulut essayer si un mariage d'intérêt ne rendroit pas sa Fille plus satisfaite. Elle s'ouvrit de ce beau projet à sa femme de chambre qui étoit sœur de notre Fermiere. M. de Marsin, lui dit-elle, n'aura que quarante ans quand ma Fille en aura douze, c'est âge n'est point caduc; il est vrai qu'il n'a pas de santé, mais c'est cela même qui me fait naître l'idée de ce mariage. Ma Fille encore jeune, sans connoissance du monde, ne sentira point le désagrément d'une pareille alliance; & lorsque l'âge lui ouvrira les yeux sur ce sujet, elle touchera au moment d'être veuve & riche, car il est certain que cet homme ne peut vieillir, il a plusieurs maladies qui vraisemblablement l'enleveront de bonne heure; & pour peu que ma Fille soit raisonnable, l'agréable perspective du futur, la consolera du présent. Ce beau raisonnement ne put persuader Constance, sa femme

de chambre, qui pourtant n'osa la contredire, parce qu'elle n'y eût rien gagné; ma Mere qui étoit la plus exacte à demander des conseils, se picquant toujours d'agir à sa tête : j'en demande bien pardon à ses manes, mais elle avoit tous les défauts qu'occasionnent la petitesse d'esprit & une fausse dévotion.

La Fermiere, qui avoit été ma Nourrice, apprit de sa sœur, que ce mariage qui n'étoit d'abord qu'une Fable, pourroit fort bien se réaliser un jour : cette Fermiere m'aimoit en vraie Nourrice; c'est-à-dire, sans rime ni raison : elle s'emporta à cette nouvelle, jura qu'elle étrangleroit plutôt M. de Marsin que de souffrir que je lui fusse sacrifiée; & Constance eut toutes les peines du monde à l'empêcher d'aller dire des injures à ma Mere. Pour se dédommager de la contrainte que sa sœur lui imposoit, elle ne perdit aucune occasion d'augmenter la répugnance que j'avois pour M. de Marsin, & elle ne réussit que trop. Mon horreur pour lui augmentoit avec mon âge : malheureusement pour moi il étoit dans des dispositions toutes contraires. Son amour, (car il en étoit venu à m'aimer, par désœuvrement, je crois,) son amour,

dis-je, croissoit avec moi, & il trouvoit le terme que ma Mere avoit fixé, bien long. Son opiniâtreté me servit en cette occasion ; elle avoit prononcé que je ne me marierois qu'à quatorze ans ; sa parole étoit la Loi & les Prophêtes ; il ne falloit pas penser à en rabbattre un seul jour. J'en avois douze lorsque je tombai dans une langueur qui avoit sa source dans ma répugnance pour le mariage projetté ; ma Mere n'en voulut pas convenir, & prétendit qu'un peu de société me rendroit ma premiere gaieté : ma Nourrice avoit une fille de seize ans qui étoit depuis la premiere enfance auprès de sa Marraine qui s'étoit retirée dans un Couvent. Ma Mere proposa à sa Fermiere de faire venir cette fille, & M. de Marsin promit d'avoir soin de l'établir ; l'espoir d'avoir une compagne me rendit bientôt une partie de ma belle humeur, car il faut peu de chose à douze ans pour faire diversion. Cependant l'idée que je m'en étois formée n'approcha pas du plaisir que je goûtai en la voyant : mon cœur vola vers elle, & je dis à M. de Marsin que je deviendrois de bon cœur sa Femme, pourvu qu'il me jurât de ne me séparer jamais de ma chere

Anette. Il applaudit à mon goût & jura tout ce que je voulus : il falloit que son ridicule amour pour moi fût un de ces maux incurables qui résistent à tous les remédes, puisque la vue d'Anette ne le rendit pas infidéle. Imaginez-vous une grande fille, faite au tour, & dont les moindres mouvements avoient une grace infinie ; de grands yeux bleux assortissoient parfaitement à des cheveux d'un noir parfait ; tous ses traits étoient faits l'un pour l'autre, & c'eût été une beauté accomplie si son teint eût été plus blanc ; ce défaut étoit compensé par des couleurs vives : en un mot, elle paroissoit faite pour plaire, & plaisoit effectivement au premier coup d'œil. Je ne vous parlerai pas des graces de son esprit, mon pinceau seroit suspect, & j'en ai déja trop dit pour une Amante, pour une Épouse. Vous croyez sans doute que ces mots m'ont échappé & que je voulois dire une Amie : il n'est pas question d'un homme, dites-vous ; mais de la fille de la Fermiere. Vous êtes excusable de parler ainsi, chere Amie : ah ! ne l'étois-je donc pas de m'y méprendre ? pouvois-je être en garde contre un amour qui se couvroit si habilement du voile de l'amitié. Une personne

perſonne plus expérimentée que moi n'auroit pu ſe défendre d'un piége ſi adroitement tendû ; comment une fille de douze ans eût-elle pu s'en préſerver ? mais il eſt temps que je vous dévéloppe ce myſtere.

Je vous ai déja dit que ma Nourrice ne pouvoit penſer ſans horreur au mariage qui m'étoit deſtiné : elle rouloit dans ſa tête mille projets pour le rompre, & n'étoit ſatisfaite d'aucun ; le hazard la ſervit à ſouhait. Une de ces nuits d'été qu'on préfere au jour pour voyager en Provence, un orage imprévu obligea un Voyageur de chercher un aſyle dans la Ferme ; il n'étoit ſuivi que d'un ſeul domeſtique, mais ſes habits annonçoient un homme de condition. La Fermiere apprenant des deux voyageurs qu'ils n'avoient point ſoupé, leur offrit un repas frugal & les ſervit à table : elle aimoit beaucoup à parler, & comme j'étois l'objet permanent de ſes penſées, elle n'eut rien de plus preſſé que de raconter mon hiſtoire à ce jeune Seigneur. Il l'écoutoit avec une attention qui lui parut de bonne augure, & ſans ſçavoir où cela la conduiroit, elle lui exaggéra tellement mes charmes, qu'elle lui inſpira un deſir violent de

me voir : il la pria de lui procurer cette ſaveur, avec une vivacité qui reſſembloit déja à de l'amour. Hélas ! il s'introduit par les oreilles auſſi bien que par les yeux ! La Fermiere le lui promit, perſuadée que ma préſence acheveroit ce que ſon diſcours avoit commencé. Il étoit queſtion de gagner le domeſtique qui étoit une ſorte de valet de chambre à qui le pere du jeune Voyageur avoit donné beaucoup d'autorité ſur ſon fils ; cela ne fut pas fort difficile : ces ſortes de gens ſont toujours prêts à ſervir les paſſions de leurs maîtres quand ils en eſperent quelque profit, & ce valet qui ſe nommoit Dubois, ſçavoit que ſon jeune pupile étoit auſſi libéral que ſon pere l'étoit peu. On les cacha donc tous deux dans un endroit d'où ils pouvoient me voir ſans être vus ; & dès le matin, ma Nourrice m'envoya dire qu'elle vouloit me faire préſent d'un nid où il y avoit ſix oiſeaux. C'étoit un préſent trop conſidérable pour moi, pour y manquer ; je courus à la Ferme, & ma Nourrice, ſous prétexte de me faire acheter le don qu'elle vouloit me faire, m'obligea de chanter & de danſer. Mon éducation négligée ſur tous les autres points, avoit été parfaite

du côté de ces frivoles avantages : ma Mere qui excelloit dans ces deux Arts, s'étoit fait un amusement de cultiver mes talents pour l'un & pour l'autre, & l'on disoit que je surpassois ma Maîtresse. A peine fus-je sortie, que courant à l'endroit où elle avoit caché l'Étranger, elle lui demanda, d'un air satisfait, comment il trouvoit sa Fille. Ma bonne Mere, lui dit ce jeune homme; je n'ai rien vu jusqu'à présent qui puisse lui être comparé ; mais hélas ! que le plaisir de l'avoir vue me coûtera cher, si vous n'avez pitié de la situation où je suis, & si vous me refusez votre secours. Je suis fils unique du Marquis de Sainville : je ne vous dissimulerai point que mon Pere aura d'abord quelque répugnance à me laisser contracter un mariage qui dérangera les vues qu'il a sur mon établissement ; cependant il m'aime avec tant de tendresse, qu'il ne pourra résister à mon désespoir. D'ailleurs le bien de ma Mere est assez considérable pour faire un sort avantageux à la charmante Émerance ; je jure en présence du Ciel & devant vous, de ne point abuser de la grace que je vous demande : procurez-moi le plaisir de la voir, de m'en faire aimer, & com-

ptez ſur ma reconnoiſſance & ſur mes bienfaits. Oh pour cela, dit la Fermiere, ce n'eſt pas dont je ſuis en peine; je ne ſuis point intéreſſée, Dieu merci, & je ne demande qu'à voir cette chere enfant heureuſe. Quant à ce que vous me dites de votre pere, je lui défie de trouver mieux que ma Fille, qui, outre ſa gentilleſſe, eſt fille d'un pere auſſi noble que le Roi. Il n'y a qu'une choſe qui m'embarraſſe, c'eſt le moyen de vous faire parler à cette chere petite. Elle s'arrêta après avoir dit ces paroles, & après avoir rêvé quelque temps, elle apprit au Marquis qu'elle devoit dans deux jours envoyer chercher une fille qu'elle avoit au Couvent, pour me tenir compagnie. Annette ma fille n'eſt point connue ici, ajouta-t-elle; vous êtes à peu près de ſon âge, rien n'empêche que vous ne paſſiez pour elle. M. de Sainville manqua mourir de joie d'avoir trouvé cet expédient qui lui parut admirable: ſon valet de chambre voulut lui en faire remarquer les conſéquences; ſon jeune maître lui ferma la bouche en lui jurant que ſa fortune ſeroit le prix de ſa complaiſance. La Fermiere donna une lettre à Dubois pour retirer ſa fille du Couvent, & la

conduire tout de ſuite dans un autre ; ce qui étoit d'autant plus facile, que la jeune fille étoit prévenue ſur ſa ſortie : tout s'exécuta heureuſement, & ſix jours après le Marquis fut préſenté à ma Mere, ſous les habits & ſous le nom d'Annette.

Permettez-moi de reſpirer, ma chere Lucie : je n'ai pu me rappeller ſans frémir l'origine de mes infortunes, & je me ſens incapable de continuer à ce moment à vous les tracer. Je vous avouerai pourtant qu'il m'en coûte de quitter à cet endroit. Ce début ſemble annoncer des fautes d'une autre nature que celles dont je ſuis coupable. Suſpendez votre jugement, chere Amie ; je n'ai dans ce qui va ſuivre que des imprudences à me reprocher, & j'eſpere que mon âge & mon ignorance vous les feront excuſer : d'ailleurs le Marquis, auſſi imprudent que moi, n'étoit pas capable d'un crime ; il en commettoit un pourtant en abuſant du foible que ma Nourrice avoit pour moi, pour tromper ma Mere ; cependant qu'il me ſoit permis de l'excuſer à vos yeux. Le déguiſement qu'il avoit pris, ne lui paroiſſoit qu'un artifice louable pour délivrer une infortunée des maux qu'on lui deſti-

noit ; les passions d'un homme de dix-huit ans sont éloquentes & habiles, quand il est question de rassurer son ame encore timorée contre ce qui est criminel, si l'action peut être envisagée sous une seule vue honnête, & voilà ce qui fit illusion au Marquis. Une séduction qui n'auroit pas eu pour fin une union légitime, auroit été à ses yeux une bassesse indigne d'un honnête homme. L'artifice dont il se servoit pour se faire aimer de moi ne lui parut au contraire qu'une ruse innocente qu'il crut même une vertu, puisqu'il s'étoit promis de ne s'écarter jamais avec moi de la plus exacte décence. Il tint parole, ma Chere ; ce qui ne l'empêcha pas de gémir sur un écart que tout auroit justifié, lorsque des lumieres plus pures lui en eurent fait envisager tout le crime. Hélas ! ses regrets ne furent pas suffisants pour l'expiation de sa faute, & le Ciel en a pris la vengeance la plus terrible, comme je vous le détaillerai dans ma premiere lettre : il se pourroit bien faire que j'en reçusse encore une ici, car le mauvais temps augmente ; il faut bénir Dieu de tout.

VINGT-QUATRIEME LETTRE.

LUCIE

A ÉMERANCE.

QUE je vous ſuis obligée, chere Amie, pour le récit intéreſſant que vous avez bien voulu me faire; vous devez juger de mon impatience pour la ſuite de votre hiſtoire, par le vif intérêt à tout ce qui vous touche. Oui, Madame, je vous le répete; c'eſt moins la curioſité qui m'engage à vous prier de ne point différer à nous inſtruire, que l'eſpoir de vous devenir utiles. Croyez que ſi votre Epoux jouit encore de la lumiere, nous découvrirons ſes traces; le Marquis ſçaura trouver les moyens d'intéreſſer les Puiſſances dans nos recherches, & il ſe flatte qu'elles ne feront point infructueuſes.

En liſant le commencement de votre hiſtoire, je n'ai pu m'empêcher de ſouhaiter qu'elle fût un jour publique: elle offre d'importantes réflexions aux parents, ſur la conduite qu'ils doivent garder à l'égard de leurs enfants: peut-

être aussi multiplieroit-on inutilement les leçons sur cet important article ; les exemples réïtérés des malheurs qui ont été occasionnés par la dureté & le despotisme paternel, ont été jusqu'ici en pure perte ; ceux qui sont raisonnables n'en ont pas besoin, & les autres, aveuglés par quelque passion, ne veulent pas se les appliquer. Je soupai hier avec un Gentilhomme Anglois, qu'on peut mettre au nombre des victimes d'une autorité poussée à l'excès ; je ne puis me refuser de vous écrire sa singuliere histoire.

Sir Jean Campel est fils d'un pere qui avoit de très-grands biens ; il entra dans sa septieme année lorsqu'un des amis de son pere mourut, & laissa une fille qui étant unique, devenoit une riche héritiere. Le mourant par son testament déclara M. Campel Tuteur de sa fille, le pria de lui servir de pere, & de la marier quand elle seroit en âge. Cette fille qu'on nommoit Lady Bel, fut élevée avec le petit Campel, & ces enfants s'aimoient comme s'ils eussent été frere & sœur. Sir Campel voyoit avec joie l'amitié qu'ils avoient l'un pour l'autre, car il avoit décidé de les marier ensemble, & peut-être ces en-

fants l'eussent-ils souhaité, s'ils n'eussent pas découvert qu'on vouloit les y forcer. Mais tel est le cœur de l'homme, les plus grands biens ne le touchent plus s'il ne les désire, & il est au moment de les détester s'il touche à celui d'être contraint d'en jouïr. Le jeune Campel avoit seize ans lorsque son pere l'ayant fait venir dans son cabinet, lui annonça qu'il devoit se préparer à partir pour faire ses voyages, qu'il ne lui donnoit que huit jours pour prendre congé de ses amis, & épouser Lady Bel. Un coup de foudre n'eût pas plus effrayé le jeune homme que cet ordre. Il représenta à son pere qu'il étoit trop jeune encore pour prendre un engagement irrévocable; qu'à la vérité Lady Bel promettoit beaucoup; mais que le caractere d'une fille de douze ans n'étoit pas décidé; qu'il ne vouloit s'engager qu'avec une personne qu'il pût aimer, & dont l'esprit, les vertus, les défauts même pussent sympathiser avec les siens; il ajoûta qu'il n'avoit aucune répugnance pour cet enfant, & que peut-être un jour il s'estimeroit heureux de l'obtenir; que ce jour n'étoit pas encore venu, &, selon le jeune homme, il falloit l'attendre. Sir Cam-

qu'il ne fut pas de cet avis ; il ressembloit à Madame votre mere ; quand il avoit déclaré son sentiment, tout étoit dit, & il falloit que tout fût accompli. Ainsi malgré les larmes du fils, il fallut passer outre. Le lendemain des noces, Sir Jean pourvu d'un Gouverneur, d'un bel équipage, & d'une forte dose d'antipathie pour sa femme, partit pour ses voyages. Son pere satisfait de l'avoir fixé, fournit abondamment à ses besoins & à ses plaisirs ; hélas ! il n'en étoit plus pour lui. Ce jeune homme se considéroit comme un esclave auquel on avoit lâché la chaîne ; il peut se promener dans un cercle de cinquante pas ; cependant cette ombre de liberté disparoît dès qu'il veut franchir ce cercle ; la résistance de sa chaîne l'avertit désagréablement des bornes de cette apparence de liberté qui l'avoit déçu. Les femmes du mérite le plus mince paroissoient des divinités à notre jeune Anglois ; il envioit le sort de ceux qui pouvoient encore leur offrir leur main. Ce n'est pas que son cœur reçût la moindre égratignure pendant huit années qu'il fut absent ; il revint libre en Angleterre avec une crainte violente de revoir son Epouse, il n'y

feroit pas même revenu, fon pere l'en preffoit inutilement depuis long-temps, le feul befoin d'argent le ramenoit au gîte. Il ne vouloit que fe faire rendre compte des biens de fa mere, & repartir fur le champ. Il étoit fi fort irrité, qu'il ne voulut pas même faire avertir fon pere de fon arrivée, & defcendit chez un Baigneur. Il fut de-là à la Comédie, & fe plaça à côté d'un de fes camarades d'école qu'il avoit reconnu. Sir Jean fe trouvoit comme un étranger à Londres, & cherchoit à fe rappeller les traits des perfonnes de fon âge, qui avoient prodigieufement changé depuis fon départ. Ses yeux errants furent bientôt fixés par un objet qui ne lui permit plus la plus légere diftraction. C'étoit une jeune perfonne dont la beauté lui parut éblouiffante, & qui lui apprit pour la premiere fois qu'il avoit un cœur. Les diamants dont elle étoit couverte annonçoient qu'elle n'étoit pas du commun, & qu'on pouvoit fans rougir l'avouer pour vainqueur. Sir Jean ne fentit d'abord que le plaifir de s'enyvrer de la vue des charmes qui s'offroient à fes yeux; une réflexion cruelle vint troubler fon yvreffe. Je fuis marié, dit-il en lui-même. Pere cruel, ta

barbare autorité me rend le plus misérable des hommes au moment où je pourrois devenir le plus heureux. L'attention que Sir Jean donnoit à cette Dame étoit trop marquée pour n'être pas apperçue de son ami, qui lui demanda en souriant comment il la trouvoit ? Au-dessus de tout ce que j'ai vu de plus beau, répondit Sir Jean. Je te félicite de ton bon goût & de ta bonne fortune, lui dit son ami; car enfin cette femme est la tienne. Ne me trompes-tu pas, reprit Sir Jean avec une vivacité que son ami attribua à la joie ? Non assurément, répondit son ami; j'ai l'honneur de la connoître particulierement, & je t'assure que la bonté de son caractere répond aux charmes de sa figure. Il est vrai que ses traits sont réguliers, dit Sir Jean, cependant ils ne sont pas faits l'un pour l'autre; son teint est blanc, mais il lui manque de la vivacité; en un mot, elle est belle sans plaire au cœur, elle ne peut qu'amuser les yeux. Après cette belle tirade, sans attendre la réponse de son ami, il se retire, & son antipathie avoit pris un tel ascendant sur lui, que rien même ne put l'engager à faire une visite à son Epouse. Son pere en mourut de cha-

grin, ſans pouvoir le déshériter, parce que ſes biens étoient ſubſtitués. Sir Jean maître de ſa fortune, écrivit une lettre fort honnête à ſa femme, pour l'aſſurer qu'elle ſeule eût pu toucher ſon cœur, ſi on l'eût laiſſé le maître d'en diſpoſer; mais que la contrainte dont on avoit uſé à ſon égard, lui avoit rendu odieuſes les chaînes qu'il eût choiſies. Il lui apprit en même-temps qu'il venoit de doubler la penſion que les conventions matrimoniales lui avoient accordée en cas qu'il mourût, outre tout le bien qu'il avoit reçu d'elle, dont il ne vouloit pas toucher un ſol. Il lui ſouhaitoit en finiſſant un ſort plus heureux que le ſien, & avouoit qu'il l'en trouvoit digne. Il lui fit remettre cette lettre le jour même qu'il s'embarqua pour la France, où il eſt actuellement, bien réſolu de ne jamais remettre le pied en Angleterre tant que ſa femme ſera au monde. Ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt qu'il s'eſt procuré un portrait de cette Dame, qu'il nous a fait admirer, & qu'il ne part aucune perſonne de ſa connoiſſance qui ne ſoit chargée d'un préſent de ſa part pour cette femme qu'il reſpecte, qu'il plaint, qu'il aime peut-être, & avec laquelle il ne peut pourtant ſe réſoudre à vivre.

Voyez, Madame, où m'ont mené les réflexions que votre hiſtoire a fait naître; elles m'ont fait perdre de vue des choſes qui ſans doute vous intéreſſeront davantage. Je fus voir Victoire auſſi-tôt que mon pere fut hors de danger, & je crus découvrir ſur ſon viſage les traces de ſes larmes. Je l'accablai de careſſes pour l'engager à m'ouvrir ſon cœur. Elle ne réſiſta pas long-temps; & après quelques ſoupirs, l'apoſtume crêva. Le Marquis depuis quelques ſemaines l'a traitée avec une indifférence qui n'a plus qu'un pas à faire pour devenir mépris; il lui fait ſentir durement qu'il lui a ſacrifié de grandes richeſſes, & prétend qu'elle doit le dédommager de ce ſacrifice par une ſoumiſſion aveugle à ſes volontés, ou plutôt à ſes caprices. Comme je m'étois perſuadée qu'elle aimoit ſon Epoux, j'ai cru d'abord que ſon cœur étoit déchiré par une telle conduite; je me trompois, Madame; il n'y a que ſa vanité de bleſſée. Elle n'aimoit dans le Marquis que le rang & les plaiſirs qui ſont à la ſuite des richeſſes, & la conſidération qu'un grand nom attire; le changement de ſon Epoux ne l'afflige qu'autant qu'il ſemble prouver le peu de pouvoir de

ſes charmes. Je tremble qu'elle ne veuille ſe raſſurer en les eſſayant ſur d'autres. Ce qui augmente mes craintes, c'eſt qu'elle eſt liée avec des femmes ſans principe & ſans mœurs, qui traînent à leur ſuite tous les oiſifs de la Cour. J'ai voulu lui repréſenter le danger d'une telle ſociété ; le feu avec lequel elle entreprend de juſtifier la conduite de ces femmes, m'apprend qu'elle n'eſt pas fort éloignée de les imiter. Son Epoux n'a pas à beaucoup près les mêmes inquiétudes que moi à cet égard ; il ſemble même appréhender que je n'arrache ſon Epouſe au danger dont elle eſt menacée, & il ne travaille qu'à m'ôter ſa confiance. Il tourne en ridicule toutes mes actions, & s'applaudit hautement d'avoir échappé à ce qu'il nomme ma pruderie ; ſelon lui, vingt intrigues dans une femme incommodent moins un mari que cette affectation de morale qu'il me ſuppoſe. Avec de telles leçons il eſt aiſé de prévoir le parti que prendra ſon Epouſe ; elle touche peut-être au moment de ſa perte ſans qu'il me reſte la plus foible reſſource pour la lui faire éviter. Ce n'eſt point de Victoire que j'apprends les efforts que fait le Marquis pour aliéner

de moi le cœur de sa femme, c'est Henriette qui vient de m'en instruire; partagée entre Victoire & moi, elle n'a pas la force de prendre un parti. Elle convient de tout ce que je lui dis sur le danger des compagnies avec lesquelles elle se lie chaque jour de plus en plus, & aussi-tôt que je l'ai perdue de vue, elle se laisse entraîner par Victoire, & se livre à des dissipations qui la fatiguent & l'excédent, seulement parce qu'elle n'a pas la force de s'y refuser. Voilà où j'en suis avec nos deux pauvres Amies, auxquelles je ne tarderai pas de paroître ridicule & même odieuse, si je veux m'opposer avec force au torrent qui les entraîne. Je leur ai annoncé votre départ pour le Piémont, sans leur faire envisager votre retour. Henriette a paru véritablement touchée de cet éloignement; Victoire a cherché à le paroître; mais non, je m'explique mal, elle a ressenti à cette nouvelle deux sentiments opposés, qui ont rendu ses mouvements équivoques. Elle vous aime sans doute, & vous craint encore davantage. Le premier de ces sentiments lui rend votre éloignement douloureux; le second fait regarder votre absence comme un événement qui dé-

barrasse

barrasse d'un censeur incommode. Il s'en faut de beaucoup que j'aye sur elle un ascendant pareil au vôtre; cependant je sens qu'elle me craint, qu'elle compte les moments où je dois rester ici, & qu'elle souhaite passionnément celui où je dois retourner dans mes Terres. Vous êtes peut-être surprise, chere Amie, que je veuille quitter Paris dans une saison si rigoureuse, & où la Campagne a si peu de charmes; prenez-vous-en aux réflexions que votre lettre m'a fait faire. Elle m'a convaincue de la nécessité d'aspirer à cette perfection du Christianisme que je croyois peu propre à mon état, & que j'apperçois aujourd'hui comme absolument nécessaire. J'ai réfléchi sur mille circonstances de votre vie qui me paroissoient indifférentes, & j'ai compris que c'étoit un tissu continuel de ces petites vertus cachées qui n'éblouissent point, & qui ménent au terme; je me suis proposée de les imiter. En conséquence je serois restée à Paris dans une saison où c'est une singularité d'aller à la Campagne, la Providence m'a fourni un moyen de m'en éloigner, qui paroît fort naturel. Le feu a pris à une très-belle maison que nous avons en Bourgogne, à peu de distance de Paris; on

mandoit au Marquis qu'il étoit absolument nécessaire qu'il s'y transportât pour ordonner les réparations ; il a été tout simple d'annoncer que je voulois l'accompagner. Cette absence ne sera pas longue, & l'est pourtant assez pour esquiver les folies du Carnaval que nous passerons dans cette Terre ; ensuite il faudra jouir du printemps, mes couches arriveront, & insensiblement je désaccoûtumerai mes connoissances de me voir dans toutes les parties, comme je l'ai fait depuis mon mariage. J'emploierai le temps de cette retraite à sonder mon cœur sur l'amour des créatures. Le cercle de mes attachements est étroit, mais il n'en est que plus vif. J'y apprendrai aussi, s'il m'est possible, à purifier mes intentions. Je ne le sens que trop, chere Amie, sans vos sages avis je me serois livrée aux exercices de la charité chrétienne pour satisfaire mon cœur, & sans aucun rapport à Dieu. Vous le savez, j'aime naturellement à donner, jusqu'à ce jour je n'ai été que généreuse, & je vais travailler à devenir charitable. La société de ma petite Marie remplira tout le temps que mes devoirs n'occuperont pas ; je ne puis vous exprimer l'amitié que je me

ſens pour elle, & l'agrément de ſon commerce; il eſt ſurprenant qu'une fille de cet âge ait l'eſprit ſi cultivé; ce n'eſt pas ſeulement de l'agréable, c'eſt du ſolide, du ſublime même. Le génie de cet aimable enfant l'a portée aux plus grandes choſes, l'étude des langues mortes, les Mathématiques ont été les amuſements de ſon enfance, & ſes lumieres extraordinaires, il faut que le hazard les découvre; rien de ſi ſimple, de ſi uni que ſa converſation. Elle étoit l'autre jour dans ma chambre lorſque la femme la plus femme qu'il y ait au monde y entra; elle venoit me conſulter ſur une mode nouvelle qu'elle vouloit introduire. Vous connoiſſez mon ineptie & mon dégoût pour cette ſublime ſcience. Marie s'exprima en perſonne conſommée dans l'art de la toilette, & cette Dame l'admira comme un prodige. Lorſqu'elle nous eut quittées, je demandai à Marie comment elle avoit pu ſe prêter pendant une heure à de telles puérilités? Que voulez-vous, me dit-elle? il faut un peu vivre pour les autres; j'ai rendu cette pauve femme heureuſe, pour vingt-quatre heures au moins. Je vous avoue, ma Chere, que cette façon de penſer rend cet en-

ſant reſpectable à mes yeux. Voilà encore une de ces choſes que je veux faire entrer dans le plan de vie que je médite, ſçavoir s'ennuyer de bonne grace avec les ſots. Oh! cela ne ſera pas le moins pénible. Quelle honte ſi une fille de quinze ans avoit le courage de faire par humanité, ce que je refuſerois de pratiquer pour plaire à Dieu! Le Marquis mon Epoux eſt enchanté de cette belle inconnue. Je vous ai dit que ſa chambre eſt de plein pied à notre appartement, nous y paſſons tous les moments que nous pouvons dérober au public. C'eſt par le choix de ſes livres que nous avons découvert les progrès qu'elle a fait dans les ſciences. Mon Epoux ſurpris d'un goût ſi ſingulier dans une fille de ſon âge, lui en a demandé l'origine. Je le dois à l'amour, a-t-elle répondu; il m'a fait adopter les penchants de celui que j'aime, & avec lequel je comptois paſſer ma vie. Vous ſentez, Madame, combien un tel diſcours doit augmenter notre curioſité; elle perce à travers notre diſcrétion, & notre belle inconnue nous aſſure qu'elle eſpere bientôt être en état de la ſatisfaire. Elle a écrit quelques lettres qu'elle a prié mon Epoux de mettre lui-même à la poſte,

parce qu'elles sont pour elle d'une telle conséquence, qu'elle ne vouloit s'en rapporter qu'à lui. Elle m'assure que les réponses qu'elle attend la détermineront à m'ouvrir son cœur. Cette lettre finira comme les autres par désirer de vous voir au milieu de nous avec cette chere fille, l'objet de votre voyage. Nous nous approchons de vous de quelques journées de chemin, que ne puis-je franchir tout à coup celui qui nous sépare ; & n'allez pas me gronder de la vivacité de ce sentiment, vous m'en avez donné le mauvais exemple.

VINGT-CINQUIEME LETTRE.

ÉMERANCE

A LUCIE.

J'Approche du moment heureux qui doit réaliser mes espérances, ma chere Marquise ; dans une heure nous passerons la montagne, & une fois parvenus aux pieds, rien ne pourra ralentir notre marche.... Encore une pause, ma chere Marquise, il faut passer le reste du jour à l'Hôpital, qui est sur le

Mont Cénis ; mais mes Porteurs sont persuadés que demain matin nous pourrons sortir de cette espece de purgatoire, où l'on n'est pas dans le feu, mais dans la neige jusqu'à mi-corps. . . . Le froid continue d'être excessif, & j'ai fait usage de mes liqueurs dans le chemin, plutôt par complaisance que par un besoin réel, tant je suis bien couverte. A mesure que j'approche du terme de mon voyage, plus ma joie devroit s'augmenter ; mais j'entrevois des choses qui peuvent m'occasionner de nouvelles peines. Pour vous mettre en état de bien juger de ma situation, je dois vous continuer le récit de mon histoire.

*Suite de l'Histoire d'*EMERANCE.

Vous vous souvenez que le jeune Marquis de Sainville s'étoit introduit auprès de moi sous le nom d'Annette ; il triompha, comme je vous l'ai deja dit, de la mélancolie qui avoit allarmé ma mere. Elle s'applaudissoit du succès de ses vues ; déterminée à ne point écouter mes répugnances lorsqu'il seroit question de mon mariage, elle vouloit du moins mettre tout en usage pour les

diminuer. Annette avoit pris un grand ascendant sur moi, elle résolut d'employer ses soins pour me résoudre à lui obéïr de bonne grace. Elle la prit en particulier, lui exaggéra les grands biens & le bon caractere de M. de Marsin, & promit de la marier elle-même avantageusement si elle parvenoit à me rendre docile sur ce point qui lui tenoit tant au cœur. La fausse Annette loua la prudence de ma mere, releva le bonheur que je devois espérer dans un mariage qui devoit si tôt me rendre veuve & riche, & elle promit de manier si bien mon esprit, qu'elle m'ameneroit à le souhaiter & à le solliciter moi-même. Dès ce moment je fus abandonnée aux soins de ma prétendue compagne, qui, sous prétexte de gagner ma confiance, ne me quittoit point depuis le matin jusqu'au soir, & employoit ce temps à m'inspirer des sentiments bien différents de ceux qu'elle avoit flatté ma mere de faire naître en moi. Comme ce mariage affreux étoit l'objet de toutes mes terreurs, j'en parlois souvent à Annette, ou plutôt j'avois peine à parler d'autres choses. Un jour que cette pensée m'avoit affectée de la maniere la plus désagréable, Annette qui vint me join-

dre au bout du jardin, me trouva baignée de larmes. Si-tôt que je l'apperçus, je m'écriai : C'en eſt fait, jamais je n'épouſerai M. de Marſin, j'aimerois mieux mourir mille fois. Ma chere Emerance, me répondit-elle, croyez-vous qu'on écoutera votre répugnance, & qu'on vous laiſſera maîtreſſe de votre choix ? Vous dites que vous voulez mourir; mais vous ne pourriez vous donner la mort ſans commettre un grand crime ; vous en feriez même deux ; car ſi on m'apprenoit dans mon Couvent que vous fuſſiez morte, penſez-vous que je vouluſſe vivre après vous ? Quoi, répondis-je toute effrayée, voulez-vous retourner dans votre Couvent & me quitter ? Il le faut bien, répondit la fauſſe Annette d'un air conſterné ; je vois que vous épouſerez M. de Marſin malgré vous, que vous ferez la plus malheureuſe perſonne du monde ; penſez-vous que j'aurois le cœur de vous voir ſouffrir depuis le matin juſqu'au ſoir ? Oh ! non, chere Emerance, il faut que je m'en aille bien vîte dans mon Couvent où j'étois ſi heureuſe, où toutes les Religieuſes & leurs Penſionnaires ſont contentes comme des Reines ; je ſens bien que je ne le ſerai plus,
ajoûta-

ajoûta-t-elle en feignant d'essuyer ses larmes; mes bonnes amies auront beau me caresser, je penserai toujours à vous, & cela me rendra misérable. Ah! mon Dieu, que je suis malheureuse, m'écriai-je en sanglottant, pourquoi n'ai-je pas la liberté de vous suivre dans ce Couvent? Vous me faites naître une idée, ma Chere, me dit Annette: l'Abbesse est la meilleure personne du monde; quand elle étoit jeune, on voulut aussi la marier malgré elle; elle m'a conté cela plusieurs fois; elle se sauva dans ce Couvent, & elle a beaucoup de pitié des pauvres filles qu'on veut forcer à prendre de vilains maris qu'elles n'aiment pas; je suis bien sûre que cette Dame vous aimera à la folie. Il faudroit donc nous sauver d'ici, & aller à ce Couvent, où l'on n'auroit garde de venir vous chercher; M. de Marsin vous croyant perdue, prendroit une autre femme; alors vous écririez à votre mere, & il faudroit bien qu'elle vous pardonnât; le pis aller si elle ne le vouloit pas, seroit de nous faire Religieuses toutes les deux. De tout mon cœur, m'écriai-je avec un transport de joie, pourvu que je n'épouse point M. de Marsin, & que je ne me sépare

jamais de vous, je ſerai contente. Il n'y a qu'une choſe qui me faſſe de la peine; c'eſt que ma mere ſera fâchée contre moi, & je l'aime beaucoup. Là, en conſcience, ma chere Annette, eſt-il bien vrai qu'on peut me faire épouſer cet homme malgré moi ? Comment fait-on pour marier les gens ? La mere, me dit Annette, fait venir un Prêtre; on prendra votre main & on la mettra dans celle de M. de Marſin, alors le mariage ſera fait. Fuyons donc bien vîte, dis-je avec précipitation; ma mere eſt plus forte que moi, elle prendroit ma main ſans s'embarraſſer de mes cris, cela eſt bien sûr, je ne pourrois m'en défendre.

Rappellez vous, ma Chere, que je n'avois pas encore treize ans accomplis, que je vivois dans cette maiſon de campagne ſéparée du monde entier, pour ainſi dire, ſans autre compagnie que celle de ma mere & de M. de Marſin, qui avoient eu de bonnes raiſons d'écarter tous ceux qui auroient pu me donner des lumieres contraires à leurs vues. Cela ſuppoſe une ignorance craſſe & une grande facilité à être trompée; Sainville en profita, & l'honnêteté de ſes vues ne peut juſtifier ſa conduite;

mais c'étoit un enfant encore, la lecture des Romans avoit, pour ainsi dire, été sa seule étude, & il y avoit appris qu'on peut se permettre tout pour satisfaire une passion violente. Il m'a avoué depuis que c'étoit les faux principes qu'il avoit puisés dans ces livres, qui avoient étourdi sa conscience, ou plutôt qui lui avoient donné le funeste courage de s'élever au-dessus de ses remords.

Je vous ai dit que le Marquis étoit arrivé chez la Fermiere avec un seul Valet de chambre, nommé Dubois, le reste des Domestiques qui devoient l'accompagner dans ses voyages, l'attendoient à Villefranche. Dubois s'étoit chargé de les congédier, & étoit revenu dans un village voisin où il attendoit les ordres de son Maître. Je crois vous avoir dit que ce Valet avoit aussi la confiance de son vieux Maître. (Vous voyez combien il en étoit digne.) Il étoit vendu corps & ame au jeune Marquis qui l'avoit gagné par ses bienfaits. Il ne s'attendoit pourtant pas au dénouement de cette intrigue, & voulut faire quelques représentations : le Marquis lui dit froidement, que toutes ces réflexions étoient faites, qu'il ne pou-

voit vivre ſans moi, & que s'il refuſoit de le ſervir, il ſe paſſeroit ſon épée au travers du corps, ou ſe jetteroit dans la riviere. Dubois connoiſſoit ſon jeune Maître, & le croyoit capable d'exécuter cette menace, ce qui l'eût privé de la fortune qu'il en attendoit, il ſe prêta donc à tout, & il ne fut plus queſtion que de gagner ma Nourrice. Cette femme en avoit trop fait pour reculer; elle trouva le projet du Marquis admirable; il la débarraſſoit de ſes craintes; car elle trembloit que quelque événement imprévu ne découvrît ſa trahiſon, & elle ne fut plus en peine que d'aſſurer notre fuite pour ſe ménager l'impunité. Le Marquis lui jura qu'il m'épouſeroit à Avignon, que de-là il ſe rendroit à Paris, que nous pourrions y vivre ignorés juſqu'à ce qu'il eût obtenu le conſentement de ſon Pere, qui pourroit d'autant moins le refuſer, que c'étoit le ſeul moyen de lui ſauver la vie. Je ne vous le diſſimule point, ajoûta le Marquis, le rapt que je fais me conduiroit ſur un échaffaud ſi mon pere refuſoit de ratifier mon union avec Emerance; il ne m'expoſera point à un tel péril, & Madame de Vaſque trouvera dans mon

rang & ma fortune un ample dédommagement de ce qu'elle espéroit en sacrifiant sa fille à M. de Marsin. Ce raisonnement étoit juste ; ma Nourrice ne vit aucun inconvénient dans l'enlevement proposé ; car il ne lui vint jamais dans l'esprit que le Marquis pût manquer à ses promesses ; elle me croyoit digne d'un Roi, & le Marquis lui paroissoit trop sensé pour laisser échapper une si bonne fortune. Cela ne peut excuser son imprudence, & mon âge seul peut justifier la mienne.

Dubois chargé du soin de nous trouver une chaise de poste, s'en acquitta ponctuellement. Il nous fut aisé de sortir de la maison où nous n'étions pas observés. Nous nous couchâmes à l'heure ordinaire, & je me r'habillai aussi tôt que la servante, qui couchoit dans ma chambre, fut endormie. Annette m'attendoit à la porte de la chambre, nous gagnâmes la Ferme, où ma Nourrice m'ayant embrassée plusieurs fois, nous mit dans notre chaise de poste qui étoit à cent pas de là. Nous y entrâmes à onze heures du soir, & quoique ma démarche me parut indispensable, je ne pus m'empêcher de verser un torrent de larmes en quittant cette maison ; je

crois pourtant qu'elles n'avoient pour objet que le chagrin que j'allois donner à ma mere. Je me croyois justifiée par la nécessité, sans pouvoir me consoler d'être forcée de la fâcher. Les caresses d'Annette, les projets de la vie heureuse que nous allions mener au Couvent, dissiperent ma tristesse. Nous ne changeâmes point nos chevaux jusques sur les huit heures du matin; le Marquis n'avoit eu garde de se servir de la poste, dans la crainte qu'elle ne servît à découvrir nos traces. Dubois s'étoit pourvu de deux bons chevaux, qui pourtant n'en pouvoient plus, & il fallut les laisser à la poste, où Dubois promit de les reprendre. Nous marchâmes encore quatre heures, & il en étoit douze lorsque nous arrivâmes à Avignon. Le Marquis commença à respirer alors, & se crut en sûreté. J'étois très-fatiguée; il me proposa de rester deux jours à nous reposer en cette ville où il m'assura que nous n'avions rien à craindre; & comme je paroissois surprise de n'être pas encore arrivée dans notre Couvent après avoir tant marché, il me dit qu'il avoit été forcé de prendre un grand détour dans la crainte d'être poursuivi. Nous avons encore

une grande journée de chemin, me dit-il, & il est très-dangereux, car il y a des voleurs; on pourroit fort bien attaquer une chaise où il n'y a que deux jeunes filles; mais les voleurs n'oseroient l'arrêter s'il y avoit un homme; j'ai donc envie, ma chere Emerance, de m'habiller en garçon. Je trouvai cette idée admirable. Dubois qui passoit pour le maître de la chaise, eut ordre d'acheter des habits d'hommes à peu près de la taille d'Annette; vous comprenez que la commission ne fut pas difficile; on apporta les habits du Marquis; il en choisit un riche qu'il feignit de marchander & de payer, & étant entré dans un cabinet, la fausse Annette revint un demi quart d'heure après sous sa forme naturelle. Comment me trouvez-vous sous cette métamorphose, me demanda le Marquis? En vérité, lui dis-je, ce déguisement vous va à merveille, & c'est dommage que vous ne soyez un garçon, vous seriez charmant. Et si j'étois véritablement un Cavalier, me dit le Marquis, auriez-vous autant de répugnance à m'épouser que M. de Marsin? Non, ma chere Amie, lui dis-je, en voulant l'embrasser; mais tout-à-coup je me

ſentis arrêtée à la vue de cet habit, & je dis au Marquis : En vérité je ſuis bien ſotte, cet habit me fait peur, j'oublie que vous êtes ma chere Annette ; je me remis ſur ma chaiſe d'où je m'étois levée, & je continüai à dire au Marquis : Ouï, ſi vous êtiez à la place de M. de Marſin, je retournerois tout à l'heure chez ma mere, & je me marierois dix mille fois avec vous ſi cela étoit néceſſaire ; tenez, voilà la main pour gage de ce que je vous dis. Le Marquis ſe jetta à mes pieds, & prenant la main que je lui préſentois : Vous conſentez donc à me la donner pour jamais, me dit-il en me regardant tendrement ? Vous êtes folle, lui dis-je, ma chere Annette, levez-vous donc ; de quoi vous ſerviroit ma main ? ce n'eſt pas la coûtume que deux filles ſe marient enſemble, au moins je n'en ai jamais entendu parler ; ſi cela ſe pouvoit, je vous jure de tout mon cœur que je vous aimerois mieux que tous les hommes du monde. Que mon bonheur eſt grand, ma chere Emerance, me dit le Marquis en baiſant la main que je lui avois offerte ! vous m'aimez, vous me pardonnez la tromperie que je vous ai faite, puiſque c'eſt

l'amour que j'ai pour vous qui me l'a inſpirée ; vous ſerez mon Épouſe, nous ne nous ſéparerons jamais. Voilà encore ce que je ne ſavois pas, dis-je au Marquis. Mon Dieu, pourquoi m'a-t-on élevée dans une ſi grande ignorance? Je croyois qu'on ne pouvoit avoir d'amour que pour un homme, & que les filles n'avoient entr'elles que de l'amitié. C'eſt donc auſſi de l'amour que j'ai pour vous, car je vous aime beaucoup plus que ma Mere & que ma Nourrice ; mais dites-moi, je vous prie, pourquoi me demandez-vous pardon? Pourquoi dites-vous que vous m'avez trompée? C'eſt une vilaine choſe de tromper les perſonnes, je ne vous en crois pas capable.

Vous pouvez vous imaginer les douceurs que faiſoient goûter au Marquis des déclarations ſi naïves. Ma derniere queſtion l'amena naturellement à me découvrir ſon nom & ſon ſexe, & il me propoſa en même-temps de devenir mon Epoux. Cela ſe pouvoit aiſément à Avignon, où dans ce temps on marioit ſans examen tout ce qui ſe préſentoit. Mon étonnement me fit garder quelques moments de ſilence, & le timide Sainville oubliant le pouvoir

qu'il s'étoit acquis ſur mon cœur, frémit dans la crainte de me perdre. Il n'eut pas long-temps cette frayeur. Mon cher Marquis, lui dis-je, je ne ſçaurois me fâcher contre vous, je ne ſçaurois non plus m'empêcher de vous aimer; je crois qu'il n'y a pas de mal à cela; car ma mere m'a toujours dit qu'une honnête femme doit aimer ſon mari, & vous allez être le mien. C'étoit pour cela que je ne voulois pas épouſer M. de Marſin; oh! j'en ſuis sûre, je ne pouvois pas être une honnête femme avec lui; car je le haïſſois, je le haïſſois..... oh! il ne m'eſt pas poſſible de vous faire entendre cela. Mais, mon cher Marquis, d'où vient que malgré le plaiſir que j'ai de me marier avec vous & de ne vous quitter jamais, ai-je une ſi grande triſteſſe? mon cœur ſe ſerre ſi fort, que j'aurois envie de pleurer. Je crois que c'eſt à cauſe de ma mere. Pourquoi ne lui avez-vous pas dit que vous vouliez m'épouſer? Je penſe qu'elle vous auroit mieux aimé que ce vieux homme, qui étoit ſi déſagréable; eſt-ce que vous n'êtes pas auſſi riche que lui? Et ſi je n'étois pas riche, ma chere Emerance, me répondit le Marquis, refuſeriez-

vous de m'épouser ? Oh ! non, je vous assure, je ne me soucie pas de l'argent, & preuve de cela, c'est que je n'ai pas voulu apporter deux louis que j'avois, je les ai donnés à ma Nourrice en montant en chaise. Vous avez fort bien fait, me dit le Marquis, nous n'avions pas besoin de cet argent ; car je suis très-riche ; mais votre Mere auroit voulu écrire à mon Pere, qui est un grand Seigneur, & mon pere n'auroit pas consenti à ce que j'épousasse ma chere Emerance, parce qu'il vouloit me donner une autre femme, qui n'étoit pas aussi aimable qu'elle, & qui avoit beaucoup plus d'argent. Êtes-vous bien sûr, lui dis-je toute effrayée, que votre pere ne pourra pas me séparer de vous pour vous faire prendre cette autre femme, & me renvoyer à ma mere ? Ah ! que je serois misérable si cela arrivoit. Sainville n'eut pas beaucoup de peine à vaincre ma tristesse & à dissiper mes craintes ; l'instinct les avoit fait naître, l'instinct & ce mouvement qui n'étoit que peu motivé, ne put tenir contre l'amour ; le Marquis le craignoit pourtant, & c'est ce qui l'engagea à hâter notre mariage. Avant de le conclure, il m'apprit que Dubois qu'il,

alloit charger du ſoin de nous trouver un Prêtre, n'étoit point un Voiturier, mais ſon Valet de chambre, ſur la fidélité duquel nous pouvions d'autant mieux compter, qu'il alloit devenir intéreſſé à garder notre ſecret, puiſqu'il ſe faiſoit notre complice. Effectivement Dubois ſe prêta de fort bonne grace à ce que le Marquis exigeoit de lui, quoique le ſcélérat regardât le mariage que nous allions contracter comme une vaine cérémoine qui n'engageroit ſon jeune Maître à rien lorſque ſon goût pour moi ſeroit paſſé, comme il ſuppoſoit qu'il le ſeroit bientôt. Nous fumes mariés dès le lendemain, après quoi nous tinmes un petit conſeil ſur les arrangements qu'il convenoit de prendre. Le Marquis étoit parti de Turin par ordre de ſon pere pour ſe rendre à Paris, où il devoit paſſer deux années; il falloit donc qu'il s'y rendît; les perſonnes de conſidération auxquelles il étoit recommandé n'auroient pas manqué d'avertir ſon pere qu'il n'y avoit pas paru; d'ailleurs il avoit des lettres de crédit ſur un fameux Banquier, & les ſommes qu'il devoit recevoir le mettoient en état de me ſoutenir décemment juſqu'au-

moment où il pourroit faire agréer son mariage à son pere, ou être en âge de disposer du bien de sa mere. Dubois prit la poste pour nous préparer un logement, qui nous dispensa de descendre dans une chambre garnie, où il auroit fallu décliner notre nom, & nous louâmes un Voiturier pour mener notre chaise avec nos propres chevaux. Notre voyage fut heureux. Dubois nous attendoit à Conflans, c'est-à-dire, à quelques lieues de Paris, & il nous conduisit dans la rue de Vaugirard. C'est, comme vous le savez, un lieu fort écarté, où je pouvois rester ignorée moyennant les précautions qu'il avoit prises. Dès le lendemain le Marquis fut rendre les lettres dont il étoit chargé, & dès Avignon il avoit écrit à son pere : une maladie, disoit-il, l'avoit forcé de rester trois semaines dans cette ville, il n'avoit pas osé la lui faire mander, crainte de l'inquiéter, & il étoit parfaitement guéri. Comme Dubois avoit confirmé ce que disoit le Marquis, son pere n'eut pas le moindre soupçon qu'on voulût le tromper, & nous trouvâmes à la poste une lettre qui n'étoit pleine que des tendres inquiétudes de ce pere crédule sur cette maladie imaginaire.

Une ville telle que Paris offroit de grandes diſtractions au jeune Sainville ; cependant tout entier à ſon amour, il dédaignoit de prendre des plaiſirs que je ne pouvois partager : il ne vit abſolument que les amis de ſon pere, & comme on s'empreſſoit à lui donner des fêtes, il déclara que ſa paſſion dominante étant l'étude, il vouloit s'y livrer tout entier. Son appartement étoit dans la maiſon voiſine de la mienne, une porte de communication que Dubois avoit fait faire avant notre arrivée, aſſuroit notre ſecret ; nous paſſions les jours enſemble ſans que perſonne pût ſoupçonner notre commerce. Ceux que le pere du Marquis avoit prié de veiller ſur ſa conduite, après l'avoir examinée, conclurent que c'étoit un jeune homme qui n'avoit d'autre défaut qu'un excès de ſageſſe, ils en écrivirent ſur ce ton au vieux Marquis, qui charmé du prodigieux changement qui s'étoit opéré en ſon fils, en remercia Dieu & Dubois, aux exhortations duquel il attribuoit cette converſion, car le Marquis juſqu'alors avoit eu une grande répugnance pour l'étude. Il en félicita ſon fils, le pria de modérer ſon nouveau goût, qui pourroit par ſon excès

nuire à sa santé. Il ajouta qu'il lui commandoit expressément de jouir des plaisirs innocents de son âge, & pour l'y engager, il lui représenta qu'il étoit encore assez jeune pour réparer le temps qu'il avoit perdu, & que si deux années n'étoient pas suffisantes pour acquérir les connoissances pour lesquelles il avoit une si grande passion, il lui promettoit de ne point presser son retour, tant qu'il feroit un bon usage de son temps. N'allez pas croire, ma Chere, que Sainville trompa l'attente de son pere dans l'emploi qu'il souhaitoit & qu'il supposoit que ce jeune homme faisoit de ces années précieuses. Les premiers moments de notre arrivée à Paris avoient été employés à nous voir, à nous aimer, à nous jurer de nous être fidéles au-delà du tombeau; mais tout s'épuise, & les beaux sentiments comme le reste : mon Époux craignit l'ennui & pour lui & pour moi; il crut devoir nous ménager une utile diversion, & l'étude lui parut propre à produire un amusement d'autant plus utile pour moi, que j'étois d'une ignorance qui passe l'imagination, à peine sçavois-je lire. Soit prévention en ma faveur, soit justice, il se persuada que j'avois des talents, & se fit

un plaisir bien doux de les cultiver : c'étoit un nouvel être que j'allois acquérir, je lui en devrois l'existence ; quoi de plus propre à resserrer les nœuds qui m'attachoient à lui ? Ses connoissances à lui-même étoient fort bornées ; il avoit étudié en fils unique, c'est-à-dire, que ses Maîtres avoient travaillé pour lui : mes dispositions naturelles, le desir de lui plaire & le défaut de distraction hâterent mes progrès ; mon Époux me trouva bientôt aussi habile que lui, & j'avois plus que lui un violent desir d'apprendre. Il se vit donc dans la nécessité d'acquérir de nouvelles lumieres, pour satisfaire à la soif insatiable que j'avois de sçavoir ; il continua par goût ce que d'abord il n'avoit commencé que par complaisance, & il fit dans une seule année plus de progrès qu'il n'en auroit fait en trois dans les Écoles. Il avoit pris des Maîtres, qui, charmés de son application, le citoient pour modéle aux gens de son âge ; on ne parloit dans tout Paris que de l'esprit & de la bonne conduite du jeune Piémontois : on souhaitoit de l'avoir dans les meilleures compagnies, & plusieurs meres regardoient comme une bonne fortune une seule de ses visi-

tes,

tes ; dans l'eſpoir de l'obtenir pour gendre. On fit faire à ſon pere pluſieurs propoſitions de mariages très-avantageux ; mais lorſqu'on le ſonda ſur un engagement, il répondit avec fermeté qu'il étoit réſolu à ne point ſe marier avant vingt-cinq ans, & le ton déciſif avec lequel il s'expliqua, le délivra des perſécutions qu'il auroit eues à eſſuyer.

Nous paſsâmes une année dans la ſituation la plus délicieuſe ; mon Époux, mes livres me tenoient lieu du monde entier. Il eſt vrai que j'éprouvois de temps en temps de vifs remords ſur la ſituation pénible où j'avois mis ma Mere, & des craintes ſur celle où je ſerois réduite moi même ſi la paſſion de mon Époux venoit à ſe rallentir. Une année de plus m'avoit apporté des lumieres d'autant plus vives, que je l'avois paſſée dans des études qui m'avoient éclairée ſur mes démarches & ſur mes devoirs. Mon Époux, loin de chercher à me déguiſer les riſques que j'avois couru, convenoit de bonne foi de notre commune indiſcrétion, & regardoit ma ſéduction comme un crime, il me raſſuroit abſolument ſur les ſuites de cette faute. L'eſtime que quelques bonnes qualités qu'il croyoit en moi,

lui avoit inſpirée, s'étoit jointe au plus tendre amour; une union fondée ſur ces deux ſentiments eſt indiſſoluble; je le ſentois, & mes craintes étoient des mouvements involontaires qui cédoient au premier moment de réflexion. Il n'en étoit pas de même de mes remords; mon Époux les partageoit, & en avoit même de plus vifs. Le ſacrifice que ma Mere avoit fait de mon bonheur à ſon caprice, ſembloit me diſculper & me fournir une excuſe qu'il n'avoit pas. C'étoit le meilleur de tous les peres qu'il trompoit; il reconnoiſſoit malgré ſa paſſion combien les droits d'un pere ſont reſpectables pour un fils vertueux, & il l'étoit devenu. Il gémiſſoit de ne pouvoir accorder enſemble ce qu'il devoit comme Époux & comme Fils; il ſçavoit que ſon pere paſſoit pour être inflexible, & ne ſe flattoit plus de le fléchir aiſément: plus il en étoit aimé, moins ſa faute devoit trouver d'excuſe à ſes yeux. Ces réflexions nous arrachoient ſouvent des larmes d'autant plus ameres, que nous étions plus éloignés d'enviſager le ſeul reméde à nos maux, la mort du Marquis: ſon fils l'aimoit avec une tendreſſe infinie, je partageois ſes ſentiments. La naiſſance

de ma Fille fit quelque diversion à ces tristes pensées. Elle naquit la premiere année de notre séjour à Paris, mais la joie qu'elle me causa fut troublée par la nécessité où se trouvoit Sainville de retourner passer deux mois à Turin; son pere l'exigeoit absolument, & sa résistance eût pu faire naître des soupçons qu'il n'étoit pas impossible de vérifier. Il fallut donc se résoudre à quelques mois de séparation. Mon Epoux me cacha le moment de son départ, & me l'apprit par une lettre qu'il commanda de me remettre en me présentant ma Fille. Il me conjuroit par la tendresse que j'avois pour cet enfant, de modérer une douleur qui pourroit me devenir funeste, & me promettoit de me donner de ses nouvelles avec une exactitude qui me prouveroit que rien ne seroit capable de le distraire de mon souvenir. Il me tint parole, & les protestations de sa tendresse m'eussent à peine arrachée au désespoir, si les soins qu'exigeoit ma Fille ne m'eussent fourni quelque distraction. J'avois pris une Nourrice dans la maison, où je n'avois pour tous domestiques qu'une femme de chambre & une cuisiniere; encore cette derniere ne me connoissoit-elle pas. Sainville

ne resta que trois mois à Turin; le prétexte de finir des études qu'il avoit si heureusement commencées, lui fit obtenir la permission de hâter son retour & d'y passer autant de temps qu'il le jugeroit convenable; son pere croyant ne pouvoir trop faire pour un fils dont il avoit, à ce qu'il croyoit, tant de sujets de se louer. Plus de deux ans s'écoulerent avec rapidité, & Sainville étoit déterminé à faire présenter ma Fille à son Pere pour tâcher d'émouvoir ses entrailles en notre faveur; je ne pus m'y résoudre; il me sembloit si je perdois ma Fille de vue, qu'elle me seroit ravie pour jamais, & il ne put gagner sur moi de m'en séparer; il fut donc forcé de prendre d'autres mesures. Le Marquis de Sainville avoit à Paris un ami respectable dans lequel le vieux Marquis avoit une entiere confiance; il entreprit de le mettre dans ses intérêts. Cet Ami étoit un de ces Philosophes qui évaluent les opinions vulgaires selon leur juste valeur. Loin de chercher à mortifier Sainville par des reproches hors de saison, puisque le mal, si c'en étoit un, ne pouvoit recevoir d'autre reméde que la cassation d'un mariage que ce respectable ami croyoit valable

aux yeux de Dieu ; il le consola, & demanda à me voir. Après quelques visites, il me dit en me quittant, que j'étois telle qu'il n'eût pas souhaité une autre Epouse à son fils s'il en avoit un, & que dans l'ardeur dont il se sentoit animé pour resserrer nos nœuds, il feroit le voyage de Turin pour engager le Marquis à pardonner à son Fils une faute qui avoit eu de si belles suites. Quelque consolantes que fussent ces promesses, nous le vîmes partir avec frayeur, & nous attendîmes en tremblant le succès de ses démarches ; quelquefois nous nous flattions de toucher au moment d'être heureux ; dans d'autres instants, nous croyions voir un Juge irrité nous reprocher notre révolte contre l'autorité sacrée des peres. Hélas ! ce n'étoit pas de ce côté-là que devoient venir les accidents affreux qui m'ont précipitée dans des malheurs dont je n'ai point encore vu la fin.

Vous vous souvenez que j'avois pris une Nourrice pour ma Fille ; cette femme étoit fort douce & très-attachée à mon enfant, ensorte que je la gardai pour sévrer la Petite que nous avions nommée Annette, vous concevez bien pourquoi. Outre la bonté du caractere

cette Nourrice étoit fort aimable ; son mari qui étoit un débauché, s'étoit engagé, & l'avoit laissée dans une grande misere : elle avoit été si touchée de reconnoissance pour les bons traitements qu'elle recevoit chez moi, qu'elle fut ravie de rester auprès de la petite. Quelques jours étoient à peine écoulés après cet arrangement, qu'elle vint me trouver toute en larmes, & me pria de lui accorder son congé. Surprise de ses pleurs & de sa demande, après la joie qu'elle avoit montrée, je voulus sçavoir absolument ce qui les occasionnoit. Elle fit quelques difficultés, mais voyant que je la taxois d'ingratitude, elle m'apprit que depuis plusieurs mois elle étoit exposée aux persécutions de Dubois. Ce misérable, ayant perdu l'espérance de la réduire par douceur, en étoit venu à la violence : comme c'étoit une femme vigoureuse, elle avoit échappé à sa brutalité, & il portoit sur son visage des marques de son ressentiment ; car elle l'avoit mis tout en sang. Mon Epoux que j'instruisis du crime de son valet de chambre, fut justement irrité de cet attentat, & oubliant qu'un Maître perd le droit de corriger un domestique qu'il a fait le

miniſtre & le confident de ſes paſſions ; il voulut reprocher à Dubois ſon impudence, & le menaça de le chaſſer. Ce valet lui répondit inſolemment, qu'il avoit autant de droit que lui de chercher à s'amuſer, puiſque je n'étois que ſa Maîtreſſe, & que ſon prétendu mariage avec moi n'étoit qu'une Comédie qui ne me diſtinguoit pas des femmes entretenues ; car, ajouta-t-il, votre Pere la regardera & la traitera ſur ce pied, auſſi-tôt qu'il ſera inſtruit de votre conduite.

Dans tout autre temps, la crainte de l'indiſcrétion de ce ſcélérat, eût peut-être forcé Sainville à étouffer ſon reſſentiment, mais il avoit reçu le jour même une lettre de ſon reſpectable ami, qui lui apprenoit qu'il avoit enfin vaincu la colere du Marquis, qui vouloit pourtant s'inſtruire de la vérité de cette avanture : conſéquemment, il étoit parti lui-même pour Nice afin de s'informer de ce qui regardoit ma famille & ma fuite. Si vous n'avez point altéré la vérité, ajoutoit ce digne ami, nous nous rendrons enſemble à Paris, & vous recevrez votre chere Emerance de la main même de ce bon Pere. Sainville aſſuré de l'indulgence du Marquis, ſe

livra à toute ſa colere contre Dubois, qu'il chaſſa ſur le champ, ſans s'embarraſſer des menaces qu'il eût l'inſolence de lui faire. Une ſeconde lettre nous apprit que le Marquis ſatisfait des informations qu'il avoit faites à mon égard, ſe diſpoſoit à nous joindre, & que nous le verrions dans peu de jours. Cette nouvelle nous tranſporta de joie, & mon Epoux voulant que je puſſe frapper agréablement ſon pere, me fit faire des habits magnifiques. Nous étions dans le temps de la Foire de St. Laurent, j'avois réſolu d'aller au Palais pour y choiſir quelques ajuſtements pour moi & pour ma Fille; il me propoſa d'aller à la Foire au ſortir du Palais, & j'y conſentis. Comme il ne vouloit point m'expoſer aux yeux du Public avant l'arrivée de ſon Pere, il ferma les chaſſis du carroſſe de louage que nous avions pris pour faire ces deux courſes, & en arrivant à la Foire, nous commandames au Cocher de nous attendre. Nous reſtames une heure à la Foire, & lorſque nous voulumes nous retirer, il nous fut impoſſible de le retrouver. Après avoir fait appeller le Cocher pluſieurs fois, nous montames dans un autre Fiacre, dont

le

le Maître nous offroit ses services, & nous nous y enfermames, non plus dans la crainte d'être apperçus, car il commençoit à faire obscur, mais parce que la soirée étoit froide; & comme il y avoit fort loin de là jusqu'à la rue de Vaugirard, nous ne fumes point étonnés de rester long-temps en chemin; nous étions même si occupés de l'arrivée du pere du Marquis, que nous attendions dans trois jours, que nous ne nous apperçumes pas d'abord que le Carrosse rouloit sur le sable. Ma femme de chambre qui nous accompagnoit, nous y fit faire attention: Sainville ouvrit une des portieres, & fut effrayé de discerner malgré l'obscurité, quelques hommes à cheval qui le menacerent de tirer dans le carrosse, s'il faisoit le moindre mouvement. Sainville crut d'abord que c'étoient des voleurs, & leur offrit tout ce qu'il avoit sur lui. On n'en veut point à votre bourse, lui répondit-on; restez tranquille, ou vous exposerez les jours de votre Epouse. Une pareille menace étoit seule capable de contenir Sainville, qui sans cela eût volontiers bravé le péril. Nous marchames encore environ un quart-d'heure, après quoi nos guides firent def-

cendre ma femme de chambre, qu'ils laisserent au milieu du chemin. Deux hommes masqués monterent alors dans la Voiture, & renouvellerent leurs menaces, jurant qu'ils tireroient sur moi, si nous proférions un seul mot. Nous nous apperçumes qu'on avoit mis des chevaux frais à notre Voiture, par la diligence avec laquelle nous marchames toute la nuit : pendant ce temps, nos guides ne profererent pas une seule parole ; & à la pointe du jour s'appercevant que j'étois à demi-morte dans les bras du Marquis, ils me prierent de me rassurer, puisqu'on ne vouloit me faire aucun mal. Sur les cinq heures du matin, nous arrêtames dans une maison écartée où l'on nous présenta des rafraîchissements. Je ne vous ai rien dit de mes pensées pendant cette cruelle nuit : vous les devinez ; je suis même sûre qu'à présent vous éprouvez une partie des peines & des inquiétudes que je sentis alors ; la plus grande avoit été de n'oser parler à mon Epoux. Pendant cette longue route il me pressoit contre son sein ; je sentois son cœur battre & s'agiter d'une maniere si terrible, qu'il me sembloit que sa poitrine alloit se fendre : il me couvroit de tout son

corps pour me raſſurer par tout ce qui reſtoit en ſon pouvoir. Je refuſai d'abord ce qui m'étoit offert dans la maiſon où nous nous étions arrêtés; mais un regard de Sainville m'ayant fait connoître qu'il falloit s'élever au-deſſus de nos malheurs, je pris quelque nourriture; ce qui parut ſatisfaire nos guides, dont l'un m'aſſura de nouveau qu'ils n'avoient aucun ordre d'attenter à nos jours, à moins que nous ne les contraignions à uſer de voies violentes, & que nous étions libres de nous parler.

On nous avoit conduits dans une eſpece de grange, on nous y laiſſa ſeuls après en avoir fermé exactement la porte. Ce léger ſoulagement nous parut bien grand : après avoir employé les premiers moments à déplorer notre ſort, nous cherchames à deviner quels pouvoient être les auteurs de cette violence. Si on m'eût enlevé ſeule, j'aurois craint d'avoir inſpiré de la paſſion à quelques-uns de ces hommes qui n'épargnent rien pour ſe ſatisfaire; mais on avoit gardé mon Epoux dont on pouvoit ſe défaire auſſi facilement que de la femme de chambre; cette circonſtance confondoit nos idées & nous

força de nous arrêter à celle-ci. Le Marquis de Sainville a trompé ſon ami, & n'a feint de pardonner à ſon Fils que pour aſſurer ſa vengeance : une longue priſon dans laquelle on voudra nous forcer à conſentir à la diſſolution de notre mariage ; voilà ſans doute ce que nous avons de plus terrible à craindre ; notre conſtance nous offre un reméde sûr ; elle laſſera la cruauté de notre perſécuteur. Ces penſées nous euſſent donné une ſorte de tranquillité, ſi le ſort de notre enfant ne nous eût cauſé des peines & des inquiétudes que rien ne pouvoit adoucir, & qu'il faut avoir reſſenties pour les concevoir. Vous ſerez bientôt Mere, ma chere Lucie, & vous aurez alors une idée de ce que nous ſouffrimes alors. Qu'alloit devenir cette chere Enfant ? le Barbare qui l'arrachoit à notre tendreſſe reſpecteroit-il en elle ſon propre ſang ? n'en feroit-il pas une victime pour ôter le plus grand obſtacle à ſes odieux deſſeins. Voilà ſur quoi rien ne pouvoit nous raſſurer, & ce qui nous occupa uniquement pendant les cinq jours, ou plutôt les cinq nuits, que nous continuames un ſi terrible voyage. A la pointe du jour, on nous conduiſoit dans des lieux écartés, où le plus

souvent on nous gardoit à vue; mais au reste, on nous traitoit honnêtement & l'on nous permettoit de nous parler : cette conduite nous confirmoit dans la pensée que c'étoit le pere de mon Epoux qui nous faisoit enlever ; vous le croyez comme nous, Madame, & vous êtes dans l'erreur ; il faut vous en tirer.

Je vous ai dit que mon Époux, sûr de l'indulgence de son Pere, avoit chassé Dubois : ce malheureux sortit de chez nous la rage dans le cœur, & déterminé de tout risquer pour se venger, en nous perdant. Pendant qu'il en cherchoit les moyens, il rencontra un de ses amis auquel il s'étoit chargé de procurer une condition dans le temps où il croyoit être sûr de la sienne : cet homme lui dit qu'il étoit placé depuis deux jours chez un Baron du Comté de Nice, qui se nommoit de Marsin. A ce mot, Dubois conçut l'espérance de notre ruine; il fut trouver mon ancien Amant, lui raconta les circonstances qui avoient précédé notre fuite, & une partie de celles qui l'avoient suivie ; mais il se garda bien de parler du rang du Marquis, ni du mariage qu'il avoit contracté avec moi ; c'est-à-dire, Madame, qu'il me donna au Baron de

Marſin comme une franche libertine qui étoit entretenue par un jeune étourdi ſans nom. Il finit en l'aſſurant que s'il vouloit accepter ſes ſervices, il trouveroit le moyen de me remettre entre ſes mains ; & pour l'y engager plus aiſément, il lui exaggéra le changement avantageux que les années avoient fait chez moi, lui vanta les charmes de mon eſprit, & parvint à rallumer en lui un amour qu'il avoit nourri ſi long-temps avec complaiſance. De Marſin promit une grande récompenſe à ce miſérable, s'il pouvoit exécuter ſes promeſſes ; & Dubois ſe flatta de profiter du premier moment où mon Époux ſeroit abſent, pour m'enlever. Il avoit conſervé quelque intelligence avec ma cuiſiniere, à laquelle il faiſoit eſpérer de l'épouſer un jour. Cette malheureuſe, ſéduite par cette promeſſe, conſentit à l'introduire dans la maiſon à l'inſçu de tout le monde, & à l'heure qui lui ſeroit la plus convenable. Il fit préparer tout ce qu'il crut néceſſaire pour l'exécution de ſon deſſein, & il devoit l'exécuter deux jours après, lorſqu'il apprit par cette fille ſa complice, que nous avions fait partie d'aller au Palais & de-là à la Foire. Cette découverte

lui fit changer ſon plan ; il nous obſerva, nous ſuivit, eut ſoin d'écarter le Carroſſe qui nous avoit menés, auſſi-bien que tous les autres ; ce qui nous mit dans la néceſſité de nous ſervir de celui qu'il avoit préparé.

Voilà, ma Chere, ce que je n'avois garde de ſoupçonner, & que je n'appris que long-temps après. Le ſixieme jour de notre voyage, ſur les ſept heures du matin, nos gardes arrêterent à peu de diſtance de la mer dans un endroit déſert, & nous commanderent de deſcendre. La réſiſtance eût été inutile ; le Marquis, ſelon ſa coutume, deſcendit le premier pour me donner la main, mais à peine fut-il hors du Carroſſe, que trois de ces miſérables ſe jetterent ſur lui, pendant que les deux autres à la portiere m'empêchoient de le ſuivre. Ah ! ma Chere, on ne meurt pas de douleur, puiſque je ſurvécus à ce moment ſi terrible ! Je vis lier indignement mon Epoux, auquel on mit un baillon dans la bouche pour étouffer ſes cris ; un de ces brutaux me fourra ſon mouchoir dans la mienne, & tout ce que je pus faire, fut de tendre les mains à l'infortuné Sainville qui n'ayant plus que les yeux de libres, s'en ſervit pour

m'exprimer son désespoir ; je le vis porter dans une chaloupe, malgré les efforts qu'il faisoit en furieux pour se débarrasser des mains de ceux qui le portoient ; & dans l'instant où on l'y eut jetté, je la vis s'éloigner du bord avec une vîtesse qui me déchiroit le cœur. Je ne puis vous rendre compte de ce qui se passa ensuite ; un évanouissement qui dura plusieurs heures, débarrassa mes guides du soin d'empêcher que je n'attentasse à ma vie, car j'avois essayé plusieurs fois de me précipiter du haut en bas du Carrosse. Lorsque je repris mes sens, je me trouvai dans un lit, environnée de plusieurs femmes qui s'efforçoient en vain de calmer mes transports ; ils furent si violents que mon esprit en fut aliéné, & pendant deux ans, je fus assez heureuse pour n'avoir aucun sentiment de mes maux. Une fiévre violente me mit au bord du tombeau, au commencement de la troisieme année ; il fallut me saigner jusqu'à l'épuisement ; & lorsqu'on me croyoit prête à rendre le dernier soupir, Dieu qui ne vouloit pas perdre ma malheureuse ame, me rendit en même-temps la santé de l'ame & du corps.

Jugez de mon étonnement, ma chere Marquise, au premier moment de ma raison. J'étois dans une petite chambre grillée, qui n'avoit pour tout meuble qu'un méchant grabat, sur lequel j'étois couchée, une table & deux chaises de bois; une femme debout au pied de mon lit sembloit me considérer avec attention; mais j'étois si foible alors, que je n'eus ni la force ni la pensée de lui demander où j'étois, & qui m'y avoit mise. Mes malheurs passés étoient presque effacés de ma mémoire, s'il m'en restoit un léger souvenir, c'étoit comme un songe qui ne laisse qu'une idée confuse de plusieurs faits qu'on s'efforce vainement de se rappeller, & qui n'ont nulle liaison les uns avec les autres. La femme dont j'ai parlé s'étant apperçue que je la regardois avec une sorte d'attention qui ne m'étoit pas ordinaire, vint me tâter le pouls, & me trouvant sans fievre, fit un mouvement de joie qui ne m'échappa pas; ensuite elle sonna, & ayant dit quelques mots à une personne que je ne vis pas, elle vint reprendre mon bras de l'air d'une personne qui craint de se méprendre. Un moment après je vis entrer un homme qui m'étoit inconnu;

ma Garde lui cria auſſi-tôt qu'elle l'apperçut : En vérité je la crois ſans fievre. Cet homme me tâta le pouls à pluſieurs repriſes regarda mes yeux, & paroiſſant tranſporté de joie, dit à cette femme : Non ſeulement elle eſt ſans fievre, mais ſes yeux n'ont plus rien d'égaré ; voyez combien elle eſt tranquille ; je me flatte que la cure ſera complette & pour le corps & pour l'eſprit. Il faut attribuer la guériſon de ſa tête à la quantité de ſang qu'on lui a tiré. J'eus un foible déſir de demander à cet homme ce que ſignifioit ce diſcours, qui ſembloit indiquer que j'avois été folle ; mais je n'avois pas la force d'ouvrir la bouche ; d'ailleurs ce que j'entendois ne faiſoit ſur mes ſens affoiblis qu'une impreſſion vague, momentanée ; il me ſembloit même que je n'avois aucun intérêt à tout ce qui m'environnoit ; je ne penſois point, je ne ſentois rien, & ne déſirois ni changement ni éclairciſſement ſur mon ſort. Quelques jours après, l'impreſſion des objets extérieurs ſur mes ſens devint plus vive ; je connus diſtinctément que la femme dont j'ai parlé s'intéreſſoit à ma conſervation ; elle me quittoit ſouvent, & ne rentroit dans ma chambre

qu'avec un air d'empressement qui me frappoit. Le premier sentiment que j'éprouvai d'une maniere distincte, fut donc un sentiment de reconnoissance pour elle; je lui tendis la main, & comme elle me donna la sienne, j'y appuyai foiblement mes lévres. Cette marque de gratitude parut la pénétrer de plaisir; elle m'embrassa, m'excita à prendre courage, puisque j'étois entre les mains d'une tendre amie. A ces mots mes yeux se remplirent de douces larmes. La disposition dans laquelle j'étois lorsque je perdis la raison, étoit de terreur; je me croyois environnée de ravisseurs, de bourreaux; je ne tenois plus à rien sur la terre qui prît intérêt à moi, j'avois tout perdu. Le doux nom d'Amie frappa agréablement mon oreille; car il n'excita chez moi qu'un attendrissement machinal; ma tête ne pouvoit refléchir encore aux biens que je pouvois espérer de ce titre si doux. Pleurez, ma chere Amie, me dit cette femme, ne contraignez point vos mouvements; vos malheurs sont passés. Ouï, Madame, lui répondis-je en continuant de pleurer, je crois que j'ai eu de grands malheurs, mais j'ai perdu la mémoire; aidez-moi à me rap-

peller mes maux. Je le ferai, mon aimable enfant, me dit-elle; mais il faut auparavant achever de vous rétablir. Elle parut redoubler ses soins après cette petite conversation, & ils furent si efficaces, qu'en quinze jours je fus en état de me lever. A mesure que mes sens reprenoient leur vigueur, mes pertes se retraçoient à ma mémoire d'une maniere moins confuse; je brûlois d'envie de recevoir des éclaircissements; enfin ce désir devint si violent, que je demandai avec instance à cette charitable personne, par quel hazard j'étois tombée à ses soins, & si je pouvois espérer de son amitié la faveur de revoir ma fille & mon Epoux. Ma chere Dame, me dit-elle en me serrant affectueusement dans ses bras, je vous promets de vous instruire de tout ce que vous désirez de savoir, & de ne rien oublier pour vous rendre heureuse; cependant comme votre état de convalescente n'est pas propre à recevoir de grandes émotions, ayez la complaisance pour moi de différer quelques jours encore à être instruite. Quelque vive que fût ma curiosité, cette femme avoit pris un tel ascendant sur moi, que je n'osai la presser davantage. Elle

ne me quittoit presque plus, &, comme je vous l'ai déja dit, m'exhortoit à ne point contraindre mes larmes. Son extérieur simple m'en avoit d'abord imposé, je la prenois pour une Garde; je reconnus bientôt que je m'étois trompée à cet égard; ses manieres nobles me firent soupçonner qu'elle étoit une personne de qualité : effectivement j'étois dans un Hôpital dont cette Fille étoit Supérieure, &, comme je l'avois conjecturé, elle étoit d'une haute naissance. Elle avoit un esprit supérieur, & une piété solide; ces qualités lui attirerent toute ma confiance; je lui ouvris mon cœur, & à mesure que les tristes événements de ma vie se retraçoient dans ma mémoire, je trouvois une vraie satisfaction à l'en instruire. Je trouvai dans sa piété & dans celle qu'elle s'efforça de m'inspirer, une ressource contre le désespoir; elle m'exhorta à reconnoître dans mes malheurs un ordre du Tout-puissant, & m'amena par dégrés à m'y soumettre. Ce fut alors qu'elle m'apprit les auteurs de mon enlévement. M. de Marsin, qui étoit son parent, lui avoit confié en mourant tout ce qui me regardoit; il m'avoit remise entre ses mains, & lui donna en même-

temps une somme considérable, qui devoit m'être rendue en cas que je recouvrasse la raison, ou être employée à payer ma pension, si j'avois le malheur de rester dans ce triste état. Les remords de mon persécuteur avoient avancé sa fin, & elle me les peignit d'une maniere si touchante, que je ne pus m'empêcher de plaindre son sort. Voici ce qui causoit ses remords. Je vous ai déja dit que Dubois avoit fait entendre à M. de Marsin que je m'étois fait enlever par un homme sans nom, avec lequel je vivois dans le désordre. Cette fausseté lui fit regarder Sainville comme un infame suborneur, qui méritoit d'être puni du dernier supplice. S'il eût pu le livrer entre les mains de la Justice sans risquer ma réputation, il n'auroit pas balancé un moment à le perdre; mais déterminé à m'épouser malgré le libertinage dans lequel il supposoit que j'avois vécu, il convenoit de ne point faire d'éclat, & de se borner à une vengeance secrette; malheureusement l'occasion s'en présenta d'elle-même. M. de Marsin avoit un frere au service de France, qui venoit d'être nommé Gouverneur du Canada; il étoit prêt à prendre la route de Toulon où il alloit

s'embarquer ſur un Vaiſſeau du Roi, dont le Capitaine étoit ſon intime ami; de Marſiri le conſulta ſur le parti qu'il devoit prendre dans cette circonſtance, & lui parla de Sainville comme d'un Avanturier, qui s'étoit introduit chez ma mere en habit de fille, & qui lui avoit enlevé une perſonne qu'il étoit prêt à épouſer. Le Chevalier de Marſin crut n'avoir affaire qu'à un homme de néant, à un de ces Chevaliers d'induſtrie, qui ne ſe ſoutiennent que par de mauvaiſes manœuvres; (car Dubois l'avoit peint ſous ce point de vue) il crut donc que c'étoit beaucoup de lui faire grace de la corde en ma conſidération, & s'offrit de bon cœur à en débarraſſer ſon frere, & à le paſſer dans les Colonies. Il fit tenir une Chaloupe ſur la côte, dans laquelle on garda l'infortuné Sainville juſqu'au ſoir, on le tranſporta pendant la nuit à bord du Vaiſſeau, & il fut jetté à fond de cale comme un malfaiteur.

M. de Marſin s'applaudiſſoit du châtiment qu'il avoit fait ſubir à mon malheureux Epoux, & ſe flattoit qu'après avoir donné quelques mois à ma douleur, je ſerois ravie de le retrouver conſtant en dépit d'une avanture telle

que la mienne ; un événement imprévu changea ses idées en lui découvrant qu'on l'avoit trompé. Les deux lettres que nous avions reçues de Turin, m'avoient procuré tant de satisfaction, que je les relisois sans cesse ; elles étoient dans un petit porte-feuille que j'avois sur moi, avec la copie des réponses que Sainville avoit faites à son protecteur, & une lettre par laquelle il demandoit pardon à son pere d'avoir osé disposer de sa main sans son aveu. Les femmes qui me déshabillerent pendant mon évanouissement, ne firent pas attention à ce qui étoit dans mes poches ; ma maladie les occupa tellement pendant trois semaines, qu'elles n'eurent pas le temps d'y penser ; mais lorsqu'elle eut dégénéré en folie, & que le Médecin eut assuré que je n'avois pas d'autre mal, il fallut me faire quitter le lit ; en prenant mes habits on retrouva mes poches, qu'on remit à M. de Marsin. Il fut vraiment effrayé au nom du Marquis de Sainville, auquel ces lettres étoient adressées ; il connoissoit cette famille, & sentit ce qu'il avoit à craindre si on découvroit jamais le traitement barbare qu'il avoit fait souffrir à celui qui en étoit l'unique héritier ; mais lorsqu'il

lorſqu'il eut découvert que ce jeune Seigneur étoit mon Epoux, que ſon pere étoit prêt à partir pour Paris dans l'intention de ratifier notre mariage par ſon conſentement, il tomba dans un vrai déſeſpoir, & ſe regarda comme le plus criminel de tous les hommes. Mon état acheva de l'accabler de remords, & il employa ce qui lui reſtoit de vie à réparer autant qu'il lui fut poſſible les maux qu'il avoit cauſés. Il fit partir un exprès pour Toulon, par lequel il apprenoit à ſon frere l'horrible mépriſe qu'ils avoient faite. Le Vaiſſeau avoit mis à la voile depuis dix jours; & tout ce qu'il put faire, fut de charger le premier Capitaine qui devoit ſortir du port pour aller dans l'Amérique Septentrionale, d'un mémoire circonſtancié de ce que je viens de vous rapporter; mais M. de Marſin ne vécut pas aſſez long-temps pour ſavoir l'effet qu'avoit produit ſon mémoire, & la Dame qui me parloit ignoroit même s'il avoit été rendu au Gouverneur.

Je vous ai dit que c'étoit dans la Religion que ma nouvelle Amie m'avoit appris à chercher le reméde à des infortunes d'une ſi étrange nature. Je dois l'avouer ici avec actions de graces en-

vers la bonté divine ; je me résignai aux ordres du Ciel, quelque rigoureux qu'ils me parussent ; mais je ne pus que me soumettre, & ma résignation n'étant point accompagnée de cet amour pour Dieu qui seul peut changer les peines en satisfactions, je continuai à souffrir des tourments inconcevables, & j'étois dans la nécessité de me faire à tous moments les plus grandes violences pour ne point murmurer, & pour pardonner au scélérat qui avoit occasionné tous mes maux. Je sentois peu l'humiliation où j'avois été réduite par l'aliénation de mon esprit, j'étois trop occupée du pitoyable état dans lequel je me représentois mon malheureux Epoux, pour être capable de penser à autre chose. Quelquefois au milieu d'une conversation, d'une priere ardente même, il se peignoit à mes yeux couvert de haillons, couché dans le fond d'un vaisseau sur des pierres, un peu de biscuit & d'eau à ses côtés, dont il négligeoit de soutenir une vie pire que la mort. D'autres fois je le voyois errant dans les déserts glacés de la Nouvelle-France, ou chargé d'un travail pénible, ou mourant de lassitude, ou devenir la proie des Sauvages qui allou-

vissoient sur lui leur barbare fureur. Alors je jettois des cris perçants en quelque lieu que je fusse, ce que ceux qui ignoroient mes malheurs attribuoient à un reste de ma maladie. Ma généreuse Amie connoissoit seule les justes sujets de mon amere douleur, & n'oublioit rien pour en diminuer le poids par les chimériques espérances qu'elle s'efforçoit de me faire concevoir. Le Marquis, me disoit-elle souvent, aura trouvé le moyen de se faire connoître au Chevalier de Marsin; il l'aura désabusé des fausses idées qu'on lui avoit données, & ce Gentilhomme, qui est plein d'honneur & de probité, aura cherché à réparer sa faute à son égard, par les manieres les plus respectueuses; peut-être actuellement votre Epoux revenu en Europe, & réconcilié avec son Pere, n'a-t-il plus d'autre chagrin que celui de votre perte. Je me prêtois à ces douces illusions, mais elles duroient peu. Si le Chevalier de Marsin avoit été désabusé, disois-je à mon Amie, il auroit été instruit de mon sort, & mon Epoux auroit volé à mon secours; il n'est plus, ma Chere, je ne le reverrai jamais, sa mort seule peut occasionner son silence. Et bien, me

répondit mon Amie , mettez-vous en situation de vous informer vous-même de son sort ; hâtez-vous de vous rétablir ; vous apprendrez en France en quel lieu est le Chevalier de Marsin , vous obtiendrez un ordre de la Cour pour qu'il ait à représenter le Marquis , en attendant vous aurez la satisfaction de retrouver votre fille ; votre beau-pere attendri de ses malheurs l'aura sans doute adoptée ; hâtez-vous d'aller lui offrir quelque consolation dans le triste état où la perte de son fils l'a réduit. Et de quel œil regarderoit-il la furie qui a porté le trouble & le désespoir dans sa maison , m'écriai-je ? Non , Madame , je n'irai point plonger le poignard dans le cœur de ce pere respectable, en lui renouvellant le souvenir de ses pertes. Hélas ! ma chere Marquise, ma pitoyable Amie essayoit de me donner un espoir qu'elle n'avoit point elle-même ; elle me cachoit les inutiles démarches qu'elle avoit faites pour retrouver mon Epoux & ma malheureuse fille. Le Chevalier de Marsin auquel elle avoit écrit , nioit absolument d'avoir eu part à l'enlevement supposé , elle en concluoit que mon Epoux n'étoit plus , & que son Parent ,

sûr de ſes complices, ne conviendroit jamais d'un crime qu'il n'étoit pas poſſible de lui prouver. Elle me cachoit ſoigneuſement alors ces triſtes circonſtances; elle vouloit m'engager à faire le voyage de Paris, & elle eſpéroit que l'agitation du chemin & les recherches que je ferois, feroient une utile diverſion aux funeſtes penſées qui m'agitoient ſans ceſſe. Elle réuſſit enfin à me perſuader de faire ce voyage, & je ne le différois que pour envoyer un exprès à la Terre de ma mere, aux pieds de laquelle j'étois réſolue de m'aller jetter pour en obtenir mon pardon. Cette démarche fut inutile; le Ciel, pour punir mes imprudences, ne permit pas que j'euſſe cette conſolation. Ma mere outrée d'un accident qui avoit percé malgré ſes ſoins, avoit vendu ſa Terre & s'étoit expatriée, & il ne fut pas poſſible de découvrir le lieu où elle avoit porté ſes pas; mon indiſcrette Nourrice étoit morte, & je me trouvois par ces pertes comme dans un vaſte déſert, où je n'avois plus perſonne que l'intérêt du ſang pût attendrir en ma faveur; car j'étois abſolument inconnue à la famille de mon pere, avec laquelle ma mere n'avoit entretenu aucun com-

merce. Ce fut dans ce triste état que je me préparai à mon voyage ; je devois partir le lendemain lorsque le Ciel me ménagea un nouvel incident, qui faillit à me rendre bien criminelle, & qui devint la source de mon bonheur.

J'étois seule dans ma chambre sur les cinq heures du soir, abîmée comme à mon ordinaire dans mes tristes pensées, il sembloit même qu'elles eussent redoublé de noirceur à l'approche du moment qui devoit me séparer de la seule personne qui s'intéressât à mon sort. Mon Amie, qui ne m'avoit abandonnée que depuis un quart-d'heure, fut effrayée de l'abbattement où elle me trouva, & commençoit à m'en faire des reproches, lorsqu'une des Sœurs de l'Hôpital vint lui dire qu'on y avoit amené un misérable qui avoit attenté à sa vie ; il s'étoit passé son épée au travers du corps, & on l'avoit trouvé sans connoissance & baigné dans son sang. Les douleurs que les Chirurgiens lui avoient causées en lui arrachant cette épée, lui avoient rendu l'usage de ses sens ; mais au lieu de se montrer reconnoissant des soins qu'on prenoit de ses jours, il s'efforçoit de s'y soustraire, & il avoit fallu le lier pour parvenir à

lui mettre un appareil ſur ſa bleſſure.
En vain un Prêtre zélé l'excitoit à demander miſéricorde à Dieu pour le crime qu'il avoit commis, il refuſoit de l'écouter, & proféroit des blaſphêmes qui faiſoient frémir les aſſiſtants. La Supérieure ſe crut obligée de me quitter pour ſe rendre auprès de ce miſérable, & eſſayer de lui ouvrir les yeux ſur l'abyſme éternel dans lequel il s'obſtinoit à ſe précipiter. Je n'avois pas été exempte de la tentation du déſeſpoir, & je crus que le ſpectacle affreux d'un homme qui y avoit ſuccombé, pourroit m'exciter à la reconnoiſſance envers le Dieu de bonté, qui ne m'avoit point abandonnée dans de pareilles circonſtances. Je ſuivis donc la Supérieure, & m'étant approchée du lit à côté duquel étoit encore le fer ſanglant qu'il avoit employé à s'ôter la vie, à peine eus-je enviſagé cet homme, que me ſaiſiſſant de cette épée, je m'élançai vers lui déterminée à la lui plonger dans le ſein. Mon action avoit été ſi vive, que les aſſiſtants n'avoient pu ni la prévoir ni m'arrêter, & j'aurois eu plus de temps qu'il n'en falloit pour conſommer mon crime, ſi Dieu n'eût lui-même retenu mon bras. J'en frémis encore en vous l'écrivant, ma-

chere Marquiſe, & mes cheveux ſe dreſſent ſur ma tête d'horreur. Prête à percer ce miſérable, un vif rayon de lumiere vint m'éclairer, & il me sembla entendre une voix au fond de mon cœur qui me diſoit : J'ai verſé pour ce malheureux juſqu'à la derniere goutte de mon ſang ; veux-tu me ravir le prix de tant de peine. A l'inſtant l'épée m'échappe de la main, ou plutôt je la jette avec plus de vivacité qu'on n'en eût à me retenir le bras, & tombant à genoux, je leve les mains & les yeux au Ciel, ſans pouvoir exprimer d'une autre maniere l'excès de ma reconnoiſſance envers l'Être bienfaiſant, qui m'avoit préſervée d'un homicide. Je ne puis vous exprimer la rapidité avec laquelle je fis ces deux actions, ce fut l'ouvrage d'un inſtant, & tous ceux qui m'environnoient comme ſuſpendus, n'avoient pas eu le temps de penſer s'il ne convenoit pas de m'arrêter dans la crainte d'un ſecond mouvement, qui eût pu coûter la vie au malade, lorſque cet homme m'ayant enviſagée, s'écria douloureuſement : Ah ! Madame, pourquoi balancez-vous à délivrer la terre d'un monſtre tel que moi ? conſommez une vengeance que la foibleſſe

de mon bras a rendu imparfaite; frappez, percez ce lâche digne des plus cruels supplices ; mais non, je ne suis pas digne de mourir de votre main, c'est de celle d'un bourreau que je dois recevoir le juste salaire de mes trahisons. Je m'abandonne à vos soins; Monsieur, continua-t-il en s'efforçant de tourner la tête vers le Chirurgien, délivrez-moi d'une mort trop douce pour mes crimes, & mettez-moi en état de les expier sur la roue ou dans le feu.

Que se passoit-il en moi pendant ce temps, chere Amie? Où trouver des termes capables du moins d'esquisser ma situation? Figurez-vous la nature révoltée à la vue de l'auteur de toutes mes infortunes; car vous devinez que c'étoit le coupable Dubois qui étoit devant mes yeux; je ne pouvois l'envisager sans sentir des transports de fureur qui m'auroient engagée à le mettre en piéces si cela eût été en mon pouvoir. Mais pendant que la haine s'efforçoit de fermer mon cœur à tous les sentiments de compassion, la grace me crioit bien haut: Malheureuse, ton salut dépend de la victoire que tu vas remporter sur toi-même. Jesus a prié pour ses bourreaux, & toi vile créa-

ture, tu veux te venger. Dieu t'a pardonné tes révoltes contre lui ; il a fait des miracles de miséricorde pour te donner le temps du repentir, & tu refuserois de faire miséricorde à ton frere qui se répent des maux qu'il t'a faits ? Non, dis-je tout haut, en répondant à ma pensée, non, mon Dieu, je ne vous refuserai point ce sacrifice ; & dans l'instant que ma bouche prononçoit ces paroles, ma volonté y acquiesçoit de la maniere la plus forte. Dieu dont la libéralité ne se laisse jamais vaincre par la créature, me paya magnifiquement du sacrifice qu'il m'avoit donné la force de faire. Une paix profonde succéda aux cruelles agitations qui m'avoient agitée, il me sembloit qu'on m'avoit donné un autre cœur, & m'approchant de Dubois avec une tranquillité qui surprit ceux qui m'avoient vue si agitée : Vivez, lui dis-je, vivez pour appaiser la colere du Ciel, & n'ajoûtez point à tous vos crimes celui de douter de la miséricorde de celui que vous avez plus cruellement offensé que moi ; je lui demande de me pardonner comme je vous pardonne ; c'est vous annoncer que j'ai parfaitement oublié les maux que vous nous avez causés ; que si mal-

gré le pardon que je vous accorde, vous croyez me devoir quelque ſatisfaction, je conſens à en recevoir une de votre part; voyez ſi vous êtes en diſpoſition de me l'accorder. Ah! Madame, s'écria ce pauvre miſérable, votre généreuſe bonté porte mon repentir à ſon dernier période, & ſi ma bleſſure ne me conduit pas au tombeau, certainement ma douleur & mon repentir m'en ouvriront l'entrée. Vous parlez de ſatisfaction, & ſuis-je en état de vous en offrir une qui égale mon offenſe, & qui puiſſe la réparer? Non, les maux que je vous ai faits ſont ſans remède, & c'eſt ce qui cauſe l'excès de mon déſeſpoir. Tout ſera oublié, mon cher Ami, lui dis-je en lui prenant la main, (& ce qu'il y a de ſurprenant, c'eſt que le ſentiment de mon ame ne démentoit point mon action & mes paroles; je vous le répéte, Dieu m'avoit donné un cœur nouveau, & celui-là ne ſentoit plus la haine; une tendre pitié avoit abſorbé & comme dévoré ce ſentiment odieux) Ouï, mon cher Dubois, tout ſera oublié ſi vous ſavez gémir de vos fautes & en demander pardon à Dieu; votre repentir va vous réconcilier avec lui, & pourrois-je haïr celui qui va

devenir l'ami de mon Créateur, & avec lequel j'eſpere de paſſer mon éternité. Approchez-vous, Monſieur, dis-je à l'Eccléſiaſtique qui étoit préſent, & dont les larmes couloient auſſi-bien que celles de tous les ſpectateurs ; approchez-vous de ce pauvre pénitent, ſoutenez ſa confiance, & portez-y la conſolation en l'aſſurant de l'infinie bonté du Dieu de toute miſéricorde dont vous êtes le Miniſtre ; nous allons nous retirer pour vous laiſſer libre avec lui. N'y conſentez-vous pas, mon cher ami, dis-je au malade ? Je ferai tout ce que vous voudrez, me répondit ce pauvre homme ; Dieu qui vous inſpire le courage de me regarder ſans horreur, veut ſans doute me ſauver ; mais peut-il vouloir pardonner à un ſcélérat tel que je le ſuis ? L'Eccléſiaſtique ne manqua pas de zele pour ranimer la confiance de ce pécheur, & étant reſté deux heures entieres avec lui, il vint me retrouver très-édifié des bonnes diſpoſitions de ſon pénitent.

J'avois employé ce temps à remercier Dieu du miraculeux changement qu'il avoit opéré en moi. Mes infortunes ſe montroient à moi ſous une face nouvelle, je les voyois comme des

moyens de ſalut que la miſéricorde de Dieu m'avoit ménagés ; je me trouvois dans une ſoumiſſion douce & tranquille, j'éprouvois un calme, un repos, un bonheur qui m'avoit été inconnu juſqu'à ce moment. Ah ! ma chere Marquiſe, que les croix les plus inſupportables à la nature ſont légeres quand il plaît au Tout-puiſſant de nous aider à les ſupporter. Ce ſentiment délicieux que j'éprouvai alors a diſparu ; ce n'eſt pas dans cette vie qu'il doit être permanent ; mais la ſalutaire impreſſion qu'il a fait dans mon ame, eſt telle malgré mes infidélités, qu'il me ſuffit de la rappeller pour m'engager à entreprendre les choſes les plus difficiles, & à ſurmonter toutes mes répugnances, quand je ſuis bien convaincue que la gloire de Dieu y eſt intéreſſée. J'avois dit à mon Amie que je lui demandois un quart-d'heure pour examiner mes diſpoſitions aux pieds des Autels ; j'y reſtai une heure & demie, & lorſqu'elle vint m'interrompre, j'eus peine à me perſuader que j'y avois été plus de quelques minutes ; je lui découvris mes nouvelles diſpoſitions pour l'engager à joindre ſes actions de graces aux miennes, & nous fumes enſemble conſulter le Chi-

rurgien pour ſavoir ce qu'il y avoit à eſpérer de la bleſſure de cet homme ; il nous dit qu'il n'en pouvoit porter un jugement sûr avant la levée du premier appareil, qu'il croyoit pourtant qu'elle n'étoit pas mortelle. Le croiriez-vous, ma Chere, je m'intéreſſois tellement à ſa conſervation, qu'il ne me fut pas poſſible de penſer à mon départ avant de le voir hors de danger. Je me rendis dans la chambre de ce pauvre homme que je trouvai pénétré de tous les ſentiments les plus propres à aſſurer ſon ſalut, & Dieu m'inſpira la penſée de ne m'en rapporter qu'à moi des ſoins que demandoit ſon état. J'abrége, chere Marquiſe, il me faudroit une rame de papier ſi je voulois vous rendre les expreſſions de ſon repentir & de ſa reconnoiſſance. Il guérit beaucoup plutôt qu'on n'avoit oſé l'eſpérer, & lorſqu'il fut en état de quitter la ſalle des malades, il me demanda permiſſion de venir dans la mienne, où s'étant jetté à mes pieds : Madame, me dit-il, je vous dois plus que la vie, puiſque je vous ſuis redevable de mon ſalut ; j'en veux employer tous les moments à réparer mes fautes. Je pars pour le Canada, le Chevalier de Marſin ne pourra

me méconnoître, puiſque c'eſt moi-même qui lui ai livré le Marquis ; vous ne me reverrez qu'avec votre Epoux, & fût-il aux extrémités de la terre, je fais vœu de ne point m'arrêter que je ne ſois en état de vous en donner des nouvelles certaines. Hélas ! Madame ; douze ans ſe ſont écoulés depuis le départ de Dubois ; je ſais qu'il s'embarqua quelques jours après avoir quitté l'Hôpital ; il a péri ſans doute, ou dans le déſeſpoir de l'inutilité de ſes démarches, il n'a oſé me donner de ſes nouvelles ; car j'ai ſçû qu'il étoit véritablement débarqué dans la Nouvelle France.

Je vous ai dit que M. de Marſin avoit remis à la Supérieure de l'Hôpital où j'étois une ſomme conſidérable ; elle en avoit caché la plus grande partie à ſa Communauté, & me remit dix-huit mille livres lorſque je partis pour Paris. Cette Fille, dont je conſerverai toute ma vie le ſouvenir le plus tendre, étoit née dans cette Capitale de la France, & y avoit toute ſa famille ; elle m'adreſſa à ſon frere Conſeiller au Parlement, & ſa lettre étoit ſi forte & ſi preſſante, qu'elle fit paſſer dans le cœur de ce digne Magiſtrat toute l'amitié & le zele dont ſa ſœur m'avoit donné tant de

preuves ; il ne voulut pas me permettre de prendre un logement hors de chez lui, & m'y traita toujours comme si j'eusse été sa fille, en sorte que je lui demandai permission d'en prendre le nom, & de vouloir bien que je lui donnasse celui de pere ; ce qu'il m'accorda avec des marques de considération si vraies, que je sentis naître pour lui dans mon cœur les sentiments de l'amour filial le plus parfait.

Mes premieres recherches eurent ma fille pour objet ; le Conseiller se transporta avec moi chez les Propriétaires de la maison que j'avois occupée ; ils n'eurent pas de peine à se rappeller l'époque de notre éloignement, parce qu'elle avoit été accompagnée de circonstances singulieres ; ils avoient reçu par un inconnu un paquet qui contenoit les clefs de la maison, avec une lettre qui leur apprenoit qu'on l'avoit quittée, & qu'ils trouveroient sur une fenêtre l'argent du loyer. Ils eurent un peu plus de peine à se rappeller le temps précis de ce renvoi des clefs ; mais autant qu'ils en purent juger, ce fut celui qui suivit notre enlevement. Ma femme de chambre n'avoit donc point attendu l'arrivée de mon beau-pere,

qu'étoit-elle devenue ? qu'avoit-elle fait de mon enfant ? C'est ce que les perquisitions les plus exactes ne furent pas capables de nous découvrir. Je fis demander des nouvelles du généreux Ami qui nous avoit obtenu un pardon que notre enlevement avoit rendu infructueux; il étoit mort depuis plusieurs années; enfin on s'informa sous main si le Marquis de Sainville le pere n'avoit point fait élever une petite fille qui appartenoit à son fils; & on nous apprit que ce Seigneur n'avoit ni enfants, ni petits enfants, & qu'il avoit élevé un de ses neveux qui devoit être son héritier. Il n'avoit donc point retrouvé ma fille, ou il avoit refusé de la reconnoître. Je n'avois pas été plus heureuse dans les recherches que j'avois faites par rapport à mon Epoux; le Chevalier de Marsin avoit péri depuis trois mois en revenant du Canada, & personne n'avoit eu connoissance de l'homme que j'avois désigné par des traits trop bien gravés dans mon cœur pour qu'ils puissent être effacés de ma mémoire. C'est ainsi que la Providence avoit envéloppé les deux personnes qui m'étoient si cheres, d'un voile impénétrable; je crus qu'il vouloit par-là m'indiquer ma vo-

tation pour la retraite ; je résolus de me retirer chez les Hospitalieres où j'avois passé quelques années. La mort de mon Amie dérangea ce projet, & comme j'examinois en quel lieu je devois chercher à m'ensévelir pour jamais, je me vis comme forcée à rentrer dans le monde que mon cœur avoit déja abandonné sans regret. Une année s'étoit écoulée pendant mes inutiles recherches ; je n'avois que vingt ans, & quoique mes chagrins m'eussent laissé un air de mélancolie qui devoit me faire supposer plus âgée que je n'étois, cette mélancolie, loin de déparer ma figure, sembloit s'assortir à mes traits, & les rendre plus touchants. Le frere de mon Amie paroissoit avoir ignoré que je fusse belle ; pas une seule de ses paroles, de ses regards même, ne m'avoit indiqué qu'il eût pour moi d'autres sentiments que ceux d'un pere. Hélas ! j'étois née pour faire le tourment de tout ce qui s'intéressoit à moi. Il perdit une vieille parente qui demeuroit avec lui, & qui lui avoit permis de m'y garder avec décence ; cet accident m'engagea à presser l'exécution de mes desseins. Je les lui déclarai, & restai comme immobile en voyant ses yeux se rem-

plir de larmes. Vous voulez donc me quitter, ma chere Marquiſe, me dit-il en avançant la main pour prendre la mienne; mais ſe reculant comme ſi quelque choſe que je ne voyois pas l'eût effrayé; il ajoûta: Ouï, partez, vous ne pouvez le faire trop tôt, & ce ſera toujours trop tard pour mon repos. Il ſortit en finiſſant ces mots, & me laiſſa dans un étonnement qui me rendit immobile. Si j'euſſe eu plus d'expérience, j'aurois compris que le ſens de ces paroles n'avoit rien de déſagréable, au lieu que je n'y vis qu'un dégoût occaſionné par les embarras que je lui avois cauſés. Cette penſée me toucha juſqu'aux larmes, & dans le premier mouvement de ma douleur je ne pus m'empêcher de m'écrier: Mon Dieu, que je ſuis malheureuſe! Comme je prononçois ces paroles aſſez haut, la ſalle dans laquelle j'étois s'ouvrit, & je vis entrer une Dame que je connus être de qualité à la richeſſe de ſes habits. Elle avoit entendu mon exclamation, & m'ayant enviſagée, elle me demanda avec un air d'intérêt ce qui m'engageoit à me plaindre & à verſer des larmes. J'étois peu faite à feindre, & d'ailleurs cette Dame avoit une ſi

belle ame peinte ſur ſon viſage, que je me ſentis comme entraînée à lui raconter ce qui venoit de ſe paſſer. Elle fut ſi ſurpriſe de mon peu d'expérience à mon âge, qu'elle ne put s'empêcher d'en ſourire, & me donnant quelques conſolations aſſez vagues, elle fit appeller le Conſeiller auquel elle venoit de recommander une affaire dont il étoit le Rapporteur. Ce digne Ami qu'elle interrogea ſur ce qu'elle venoit de voir, ne lui diſſimula pas qu'il venoit de découvrir en lui des ſentiments qui ne lui permettoient plus de s'expoſer au danger de me voir tous les jours, & ſa langue étant l'interprête de ſon cœur, il me peignit à la Princeſſe (car c'en étoit une) d'une maniere ſi avantageuſe, qu'il lui inſpira pour moi une amitié qu'elle a conſervée juſqu'au tombeau. Il lui avoit tracé un tableau abrégé de mes infortunes, & l'avoit inſtruite du deſſein où j'étois de me retirer dans une retraite. Elle réſolut de me détourner d'un deſſein qu'elle ne pouvoit approuver à cauſe de mon âge; car je brûlois du déſir de prendre le dernier engagement, & je croyois le pouvoir, puiſque, ſelon toutes les apparences, mon Epoux n'exiſtoit plus. Je

vous regarde, me dit cette Dame, comme une fille de quinze ans, quoique vous en ayez davantage ; le monde doit être connu avant d'être abandonné, la retraite en aura plus de charmes pour vous, & vous ne serez point exposée à regretter des biens qui ne paroissent réels qu'à ceux qui ne les connoissent que sur le rapport d'autrui. Je vous offre une mére dans ma personne, ajoûta cette généreuse Dame, en me présentant sa main que je baisai avec respect, & une sœur dans une fille beaucoup plus jeune que vous, mais assez formée pour vous fournir une compagnie agréable. Ce ne furent point les avantages que je pouvois trouver du côté de la fortune chez cette Princesse qui ébranlerent ma résolution, c'étoit la bonté avec laquelle elle me faisoit ces offres, qui ne me laissoit pas, pour ainsi dire, la liberté de les refuser. Je balançois pourtant encore lorsqu'elle me fit remarquer qu'il y auroit de l'imprudence à me lier par des vœux avant d'être certaine de la mort de mon Epoux, & qu'il n'y avoit point de Maison religieuse où l'on voulût me recevoir tant que mon état seroit équivoque. Cette derniere raison étoit sans replique, je

m'y rendis, & ma nouvelle bienfaictrice voulant épargner au Conſeiller le danger d'un adieu ſans témoins, le fit appeller pour recevoir mes actions de graces de toutes les bontés qu'il avoit eues pour moi. La Princeſſe me préſenta à ſa fille ſous le titre d'Amie; c'étoit une perſonne de quatorze ans qui, ſans être belle, avoit dans la figure ce je ne ſçais quoi, ce charme ſecret qui attache & qui en même-temps inſpire le reſpect. Elle n'avoit jamais eu d'autre Gouvernante que ſa Mere, & elle y avoit gagné infiniment: ſon eſprit n'avoit rien de brillant, point de ſaillies; mais tout y étoit droit, juſte: elle parloit peu, & ne diſoit préciſément que ce qu'il falloit dire pour plaire: les premiers jours qu'on la voyoit, on la croyoit une perſonne ordinaire; un peu de familiarité vous découvroit en elle mille belles qualités qu'elle paroiſſoit ignorer, tant elle les faiſoit peu valoir. En un mot, je ne puis entendre nommer le *bon ſens* ſans penſer à cette aimable fille. Sa reſpectable Mere voulut bien me partager les leçons qu'elle lui donnoit chaque jour; & ſi vous avez trouvé quelque choſe en moi qui mérite l'eſtime des honnêtes gens, aſſurément je le dois au commerce

de cette Dame avec laquelle je paſſai quelques années. Elle fut ravie de trouver en moi, non pas de la piété; je n'avois qu'un deſir ſincere de l'acquérir, & aſſurément elle en étoit un parfait modéle; mais au moins une eſtime parfaite pour cette précieuſe qualité. Elle m'apprit que la ſeule qui convienne à une perſonne deſtinée à vivre dans le monde, devoit être toute dans l'intérieur; que la ſingularité en étoit le mortel poiſon; qu'une ame attentive ſur elle-même trouvoit dans les actions les plus communes, une moiſſon abondante de vertus qui, pour être cachées, n'en étoient pas moins agréables aux yeux de Dieu. Les devoirs de ſon état la conduiſoient ſouvent à la Cour, elle m'avoit préſentée ſous le nom de mon Epoux, & m'y conduiſoit avec ſa fille. Elle me fit connoître à Mme. de Maintenon dont elle étoit aimée; & cette Dame, qui ſans avoir le titre de Reine, en avoit toute l'autorité, donna des ordres ſi précis, que j'appris enfin que mon Epoux étoit arrivé heureuſement à Quebec, qu'il y avoit peu reſté, & s'étoit joint à une bande de Sauvages, pour eſſayer de gagner la Caroline. On l'avoit vu depuis dans les Indes, & c'étoit la

ſeconde année après notre enlevement ; mais malgré toutes les recherches qu'on fit par ſon ordre, on avoit perdu ſes traces depuis près de dix ans.

Quelque vagues que fuſſent ces lumieres, elles apporterent quelque ſoulagement à mes maux. Il s'étoit fait comme un calus ſur mes plaies, elles ſe renouvellerent en ce moment avec beaucoup de vivacité ; ce mouvement dura peu, Dieu me continua ſon ſecours ; & je le remercie d'avoir accordé au Marquis aſſez de courage pour ſupporter les fatigues qu'il devoit avoir eſſuyées dans le commencement de ſon exil : je me flattois même quelquefois qu'il pouvoit s'être tiré auſſi heureuſement des autres accidents qu'il avoit pu eſſuyer dans ſon retour en Europe : je me diſois qu'il en avoit repris le chemin, & chaque jour me paroiſſoit celui qui devoit l'offrir à mes yeux ; je perdis enfin cet eſpoir, & je reſtai convaincue qu'il avoit péri. Mes protectrices m'offrirent pluſieurs fois leur crédit pour me faire reconnoître par mon beau-pere, je ne pus m'y réſoudre ; il me ſembloit qu'il n'eût pu m'enviſager ſans mourir de douleur. Au bout de quelques années, mon aimable Compagne,

la fille de ma bienfaictrice, mourut. Elle, méritoit mes regrets, & je sentis bien en ce moment que ma sensibilité n'étoit point émoussée par mes malheurs passés. La Princesse me sçut gré de partager ses douleurs & me donna des preuves de sa reconnoissance à sa mort qui suivit de près celle de sa fille. J'aurois été fort mal à mon aise sans ce secours; la somme que M. de Marsin m'avoit laissée, & que j'avois mise chez un Banquier, m'avoit été remboursée en billets de banque dont je n'avois retiré que très-peu de chose. Mon illustre Maîtresse répara cette perte, & bien au-delà; puisqu'elle me laissa quarante-cinq mille livres & une partie de ses petites pierreries; je n'en ai conservé que celles que vous me connoissez, moins pour m'en parer, que par respect pour la mémoire de ma bienfaictrice. Je plaçai ces sommes, & c'est cette rente qu'on vouloit me faire perdre, & dont je dois la conservation à votre Epoux. Vous sçavez le reste, chere Marquise; puisqu'au moment où mes affaires furent arrangées, je me retirai à . . . . où j'eus le bonheur de vous connoître. Je me flattois d'y passer mes jours en paix : mon procès m'en a tirée;

& cet événement, que je regardois d'abord comme fâcheux, m'a procuré un bien sur lequel je n'avois pas conservé le plus léger espoir. Je vous apprendrai la premiere fois les événements miraculeux, pour ainsi dire, qui ont mis ma fille en état d'être avouée de son ayeul, sans qu'il ait eu à rougir de la reconnoître pour sa petite-fille. J'espere qu'après tant traverses, cette chere enfant sera la consolation du reste de ma vie, que je passerai avec elle, si M. de Sainville peut oublier que je suis la cause innocente de la perte de son fils. Je tremble lorsque je me représente l'état où je vais réduire ce tendre pere, & il faut un motif aussi puissant que celui de revoir ma fille, pour m'engager à passer par-dessus mes craintes.

Je n'ai point reçu de réponse aux lettres que j'ai écrites de Toulouse à nos deux Amies, & cela me paroît de mauvais augure ; je les ai abandonnées à la Providence & à vos soins : il eût été heureux que vous eussiez pu enlever Henriette à Victoire ; son esprit sans consistance pourroit acquérir quelque solidité par la suite, si elle n'avoit que de bons exemples devant les yeux.

VINGT - SIXIEME LETTRE.

LUCIE

A ÉMERANCE.

VOUS touchez à la fin de vos peines, ma chere, ma respectable Amie ; vous avêz assurément épuisé tous les traits du sort. Parlons plus chrétiennement : cette Providence à laquelle vous vous êtes si courageusement abandonnée, se prépare à couronner votre patience, en vous rendant, contre toute espérance, la moitié de ce que vous avez perdu. Qui sçait même si votre bonheur ne sera pas plus complet que vous ne l'espérez ; si cet Epoux ? . . . . mais je dois me contenter de faire à cet égard les vœux les plus sinceres & remettre, à votre exemple, mes souhaits entre les mains de celui qui connoît le temps & les moyens convenables à ses desseins éternels. C'est par son ordre que vous êtes arrêtée si long-temps dans une route que votre cœur vous invitoit à faire si vîte. Le Marquis vous plaint bien sincerement ; il a

été forcé comme vous de rester dans ce vilain Hôpital où l'on manque de tout, j'espere que celui qui vous accompagne aura eu soin des provisions.

Je ne vous dirai rien de nos deux Amies; l'une ne mérite plus ce nom; & la seconde est en grand danger de marcher bientôt sur ses traces. Victoire n'a pas gémi long-temps de l'infidélité de son Epoux qui entretient publiquement une Actrice; le Duc *** s'est offert à essuyer ses larmes, & si j'en crois le Public, ses propositions ont été acceptées. Comme cette avanture étoit la nouvelle du jour, j'ai cru devoir avertir Victoire des bruits qui couroient sur son compte: elle a paru d'abord décontenancée; mais ce n'a été qu'un instant. Elle prétend qu'elle n'a point donné lieu à ces discours; qu'à la vérité elle reçoit le Duc, parce qu'il est d'un rang à ne pouvoir être congédié; que d'ailleurs c'est un homme aimable; & que si elle cessoit de le voir, on lui mettroit aussi gratuitement quelqu'autre personne sur son compte, qui peut-être ne le vaudroit pas; qu'elle avoit lieu de s'étonner que j'eusse pu donner dans ces bruits que des personnes mal intentionnées accréditoient, &

qui ne faisoient impression sur personne ; qu'elle s'étoit flattée d'être assez bien connue de moi, pour espérer qu'au lieu de me joindre à ses ennemis pour l'accabler comme je le faisois, j'aurois pris sa défense ; qu'après tout, son mari, auquel seul elle étoit comptable de ses actions, ne trouvant rien à redire à sa conduite, elle croyoit n'avoir rien à y réformer. Après cette belle tirade, elle n'a pu s'empêcher de rougir de ce qu'elle venoit de dire ; elle m'en a fait des excuses, en m'assurant que je ne devois attribuer la vivacité de sa réponse qu'à son amitié pour moi ; que son cœur avoit été mortellement blessé de mes soupçons : qu'il m'étoit fort aisé, a-t-elle ajouté, de vivre dans une retraite que je partageois avec un Epoux dont j'étois adorée ; mais que pour elle, elle n'avoit d'autre ressource que la dissipation, pour échapper au désespoir que lui causoit la conduite de son Epoux. Je me préparois à lui répondre ; apparemment qu'elle ne vouloit pas m'entendre, car elle a sonné pour appeller ses femmes, sous prétexte qu'elle étoit engagée avec la Comtesse D*** qui devoit venir la prendre à six heures, pour aller voir la petite Piéce de la

Comédie Françoise, & il en étoit cinq; qu'ainsi elle n'avoit qu'une demi-heure pour s'habiller. Effectivement cette Comtesse, qui passe pour une femme qui a secoué totalement le joug des bienséances, est entrée dans la minute, m'a saluée d'un air dédaigneux, s'est défendue de m'offrir une place dans sa Loge, parce qu'elle craindroit de me faire perdre un temps que j'allois sans doute employer à gémir de leur coquetterie; en un mot, m'a manqué absolument de respect, sans que Victoire qui en rougissoit, ait eu le courage de lui faire remarquer que c'étoit lui manquer à elle-même que d'oser me parler de la sorte en sa présence. J'ai cru qu'un silence qui marquoit autant de compassion que de mépris pour cette créature, étoit la seule réponse que je devois faire à ses insultes, & je suis sortie en lui faisant une révérence qu'elle ne m'a pas même rendue. Je vois que cette scene étoit préméditée; on veut m'éloigner, cependant je ne puis croire encore que Victoire soit entrée dans ce complot; elle m'a suivie & m'a demandé mille pardons du procédé de cette femme: c'est, a-t-elle ajouté, la meilleure personne du monde, mais elle est d'une

étourderie dont rien ne peut la corriger. Plût-à-Dieu qu'elle ne fût que cela, ai-je répondu à Victoire en lui mouillant le visage de mes larmes : vous vous perdez, chere Amie, vous êtes sur le bord du précipice, si déja vous n'y êtes tombée. Au nom de Dieu, réfléchissez sur les pas que vous avez déja faits, sur ceux que vous êtes sur le point de faire. Rompez sur le champ avec cette femme méprisable ; suivez-moi, méritez sa haine par cette marque d'un mépris éclatant ; elle vous sera mille fois plus avantageuse que son amitié. Victoire m'a paru attendrie, ses larmes ont coulé ; mais elle n'a pas eu le courage de faire cette démarche décisive que j'exigeois : elle m'a pourtant promis de rompre avec cette femme & avec le Duc, pourvu que je lui laissasse le temps de le faire avec décence. Insensée, qui ne voit pas que dans cette espece de combat, balancer un moment à fuir, est être vaincue ! Depuis cet instant, elle a si bien fait, que je n'ai pu trouver un moment pour lui parler sans témoins. Son lâche Epoux semble se prêter à ses vues : ils ne se rencontrent plus depuis un mois ; cependant il a eu la complaisance de l'accompagner lorf-

qu'elle eſt venue prendre congé de nous, & ne l'a pas quittée un moment. J'ai fait de nouveaux efforts pour emmener Henriette, elle me l'avoit promis, & n'a pas plus tenu ſa parole cette fois-ci que la premiere. Elle a, dit-elle, des affaires indiſpenſables qui la retiennent à Paris. Je n'ai donc plus que ma petite Marie, & en vérité elle me conſole un peu du chagrin que me donnent les deux autres : je n'ai jamais rien vu de plus aimable, de plus eſtimable, de plus tranquille, malgré des chagrins aſſez vifs pour lui arracher ſouvent des larmes qu'elle verſe avec un viſage ſerein : c'eſt une petite Héroïne. Elle attend avec une vive impatience la réponſe à ſes lettres, & me promet de m'apprendre qui elle eſt après les avoir reçues : je vous avoue que rien n'égaleroit mon impatience à cet égard, ſi je n'en avoispas une plus grande d'apprendre l'heureux ſuccès de votre voyage.



VINGT - SEPTIEME LETTRE.

ÉMERANCE A LUCIE.

ADmirez la conduite de la Providence à mon égard, ma chere Marquise ; vous me croyez présentement à Turin, & je suis encore campée sur le Mont-Cenis, en attendant qu'il plaise à Dieu, non de faire souffler les vents, mais de les obliger à se renfermer dans leurs cavernes profondes. Je badine sur un retardement qui me jetteroit dans le désespoir si je n'avois recours à mon remede ordinaire, à ce *fiat* dont on a besoin dans presque toutes les circonstances de la vie. Je ne manque pas d'occupation dans ce désert ; mon loisir est occupé à soutenir le courage de mon compagnon de voyage, dont l'impétueuse vivacité ne s'accommode pas de tous les obstacles qui ont retardé sa course. Nous disputons quelquefois sur la conséquence des motifs qui nous font desirer de finir notre voyage. J'exalte le pouvoir de la na-

ture, & il la compte pour rien au prix des mouvements que l'amour fait naître; car nous nous sommes avoués mutuellement que nous cherchions, moi une Fille, & lui une Amante. Je lui souhaite de tout mon cœur un heureux succès dans ses amours, & je ne trouve point celle qu'il aime à plaindre; je ne crois pas qu'on puisse rien voir de plus aimable que lui. Nous campons, en attendant le calme, dans la moyenne région de l'air, c'est-à-dire, sur le Mont Cénis. Nous y habitons bêtes & gens dans cet Hopital que votre Epoux appelle vilain, que je ne trouve pas trop beau, & où nous ferions une abstinence forcée, si notre guide n'avoit pas usé de précaution. J'ai profité du temps que j'y ai passé pour vous instruire de ce que je sçais de l'histoire de ma Fille, & je mettrai ma lettre à la poste à la premiere Ville que nous rencontrerons. Je me suis trouvée embarrassée en commençant cette narration, & j'étois tentée de supprimer certains détails qui paroissent puériles; cependant, en considérant qu'ils ont donné lieu à des incidents considérables, j'ai cru que je ne devois rien omettre.

Histoire d'ANNETTE.

VOUS vous souvenez que mes ravisseurs forcerent ma femme de chambre à descendre du carrosse où elle étoit avec nous ; j'ignorois alors où nous étions, mais j'ai appris de la Nourrice que ce fut dans le bois de Boulogne qu'ils la laisserent. Il étoit dix heures du soir, la nuit étoit fort obscure, & cette pauvre fille mourante de frayeur, fut long-temps errante au hazard, sans sçavoir si les pas qu'elle faisoit ne l'éloignoient pas de Paris au lieu de l'y conduire : elle marcha plus de trois heures sans sçavoir, pour ainsi dire, ce qu'elle faisoit, & ne fut guidée que par les cloches des Couvents qui sonnoient pour Matines à minuit. A une heure la lune s'étant levée, elle trouva moyen de sortir du bois & reprit sa route. Il étoit plus de deux heures quand elle arriva à la rue de Vaugirard, & elle étoit si fatiguée, si saisie, qu'elle fut long-temps sans pouvoir répondre à Madelon la Nourrice de ma Fille, qui lui demandoit en tremblant ce que nous étions devenus. Lorsqu'elle fut un peu remise, elle lui fit le récit de ce qui nous étoit arrivé, qu'elle interrompit

plusieurs fois par ses larmes. Cette femme de chambre que j'avois depuis mon arrivée à Paris, avoit des sentiments bien supérieurs à sa condition ; à peine eut-elle passé quelques jours avec moi, que n'en croyant que les apparences, elle se persuada que mon Epoux étoit un suborneur, & sur cette idée, lui demanda son congé, ne voulant en aucune maniere, disoit-elle, être complice de notre libertinage. Le Marquis, loin d'être fâché de sa délicatesse, fut charmé de trouver de la vertu dans une femme qui devoit être autant ma compagne que mon domestique, puisque la nécessité d'être ignorée me privoit de toute autre société ; il la rassura sur la nature de notre commerce, & se trouva comme engagé à lui laisser entrevoir notre secret : par la suite, il la trouva si attachée, si prudente & si pleine de réligion, qu'il ne fit pas de difficulté de la mettre au fait de toutes nos affaires. Je l'aimois comme une Amie, & lui avois découvert toutes mes peines au sujet du Pere de mon Epoux ; j'eus donc beaucoup d'empressement à lui apprendre qu'il s'étoit laissé fléchir, & que nous l'attendions en peu de jours. Ce fut d'après la connoissance qu'elle avoit

de nos affaires, qu'elle se détermina à quitter dès le matin une maison d'où l'on pouvoit enlever Annette. Cette femme étoit tombée dans la même erreur que nous; elle attribuoit notre enlévement à mon beau-pere, & elle voulut soustraire Annette à sa vengeance. Aidée de la Nourrice, elle enfonça le Bureau de mon Epoux, où elles trouverent quelque argent & mes bijoux, mais cela n'étoit pas considérable. Elles appellerent un Fripier qui leur donna à peine le tiers de ce que les meubles valoient; elles vendirent aussi mes habits, & après avoir mis sur une fenêtre, le quartier du loyer de la maison, qui n'étoit pas encore échu, elles en donnerent avis au Propriétaire, comme je vous l'ai dit, & se retirerent à l'extrémité du Fauxbourg St Laurent. A peine y furent-elles arrangées, que ma femme de chambre tomba malade de la frayeur qu'elle avoit eue. Elle guérit de cette maladie, dont il lui resta une langueur qui dégénéra en phthisie: elle ne se dissimula point qu'elle ne pouvoit vivre long-temps, & ne s'occupa plus que de son salut & du soin de la petite infortunée qui sembloit perdre en elle toute sa ressource. Elle avoit tiré environ dix-

huit cent livres de nos Effets, & y ajouta vingt pistoles qui lui appartenoient; elle plaça le tout chez un Notaire de ses amis qui promit d'en payer l'intérêt à cinq pour cent. La Nourrice de ma Fille s'étoit accoutumée à regarder cette enfant comme si c'eût été la sienne; d'ailleurs cette femme avoit de bonnes mœurs, & ma digne femme de chambre crut pouvoir lui abandonner le soin d'Annette. Madelon, lui dit-elle les larmes aux yeux, cette enfant n'a plus que vous dans le monde; elle est d'un sang illustre, mais elle n'a plus rien à espérer de ses parents; devenez sa mere, & en place du riche héritage qui lui étoit destiné, tâchez de lui laisser la crainte de Dieu; elle ne sera point à plaindre si vous lui apprenez à l'aimer & à préférer la vertu à sa propre vie. Rappellez-vous souvent l'amitié qu'avoit pour vous la Mere de cette enfant, & donnez-lui une preuve certaine de votre reconnoissance dans les soins que vous prendrez de cette chere innocente : cachez-lui avec soin le sang dont elle est sortie; tâchez de lui inspirer l'amour du travail; ne permettez pas pourtant qu'elle se marie d'une maniere indigne d'elle : je laisse des éclaircissements sur

sa famille, que vous lui confierez lorsqu'elle sera en âge de prendre un établissement.

Ma femme de chambre appella ensuite le Notaire auquel elle avoit confié la modique somme qui faisoit toute la fortune de ma Fille ; & remit à la Nourrice, en présence de ce Notaire, une très-belle tabatiere d'or, lui ordonnant de ne s'en défaire jamais sous quelque prétexte que ce fût ; & pour lui en ôter la tentation, elle stipula qu'elle ne seroit recevable à toucher le revenu de l'argent placé, qu'en représentant cette boëte ; elle y en joignit une autre qui renfermoit un Ecrit qui devoit apprendre à ma Fille son origine & nos malheurs. Elle ne survécut pas long-temps à ces dispositions, & sa mort laissa Madelon dans une situation assez embarrassante. Elle avoit un frere auquel elle n'avoit point donné de ses nouvelles depuis trois ans, & qui étoit domestique ; s'étant informé de lui, elle apprit qu'il étoit alors laquais chez l'Archevêque de Rheims. Ce frere savoit bien que Madelon avoit eu une fille & il ignoroit la mort de cet enfant : la Nourrice crut qu'il n'y auroit point de mal à lui laisser croire que ma Fille

étoit celle dont il avoit été le Parrein ; elle se flattoit que ce titre pourroit devenir avantageux à cette pauvre enfant, en engageant cet Oncle prétendu à lui aider à l'élever. Elle lui écrivit donc qu'après le départ de son mari, elle étoit entrée chez des Etrangers de grande qualité qui l'avoient prise pour femme de chambre, & lui avoient permis d'avoir sa fille dans la maison ; qu'ils s'étoient tellement affectionnés à cette enfant, qu'en quittant la France, ils lui avoient fait présent de deux mille livres qu'ils avoient placées sur sa tête, avec plusieurs bijoux de prix, ce qui la mettoit en état d'élever sa petite en travaillant, pour peu qu'il voulût lui aider de quelque chose. Ce garçon, charmé de la petite fortune de sa Niece, & la regardant comme une preuve de la bonne conduite de sa Sœur, en parla à son Maître, & le pria de s'intéresser à faire avoir à Madelon la place d'une Touriere qui vacquoit chez les Dames de St Étienne. L'Archevêque qui aimoit ce domestique à cause de sa sagesse, lui accorda sa protection, & ayant fait demander cette place, l'obtint sans peine. On écrivit donc à Madelon qu'elle eût à

partir sur le champ avec sa Petite, & elles arriverent à Rheims.

Permettez à une Mere, ma chere Marquise, de vous dire qu'il étoit impossible de voir cet enfant sans l'aimer; ses charmes étoient relevés par la parure la plus distinguée & la mieux choisie, & les Religieuses en furent d'abord surprises. Madelon leur dit que ces habits étoient des présents de ses Maîtres qui vouloient prendre sa Petite & en faire une grande Dame; qu'elle n'avoit pu se résoudre à la leur laisser ni à les suivre, parce qu'ils alloient bien loin; mais qu'ils lui avoient promis de revenir en France & de faire beaucoup de bien à l'enfant, si elle avoit eu une bonne éducation. On crut ce petit Roman, & ma Fille fut regardée comme pouvant être un jour très-bien établie: elle devint l'Idole de la Maison. Depuis l'Abbesse jusqu'aux Pensionnaires, tout le monde l'accabloit de caresses & de présents; on n'étoit plus surpris de ce que ces Etrangers avoient fait pour elle; l'Enfant portoit sur son visage le présage d'une grande fortune, chacun vouloit y contribuer.

Que j'eusse été consolée, chere Amie, si j'avois pu deviner le soin que la Pro-

vidence prenoit de mon enfant ! & combien Dieu devoit-il être offensé de mes défiances & de mes murmures ? L'Abbesse ne borna pas son amitié pour ma Fille à de simples caresses, ni au don de quelques colifichets ; elle lui en donna des preuves plus réelles, en lui procurant une excellente éducation. Il y avoit dans cette maison une fille du premier mérite, que l'Abbesse avoit fait recevoir malgré les Religieuses. Cette fille, qu'on appelloit la Mere Ste Victoire, étoit fille naturelle du Duc d'Orléans, Régent de France ; elle avoit tout l'esprit & les bonnes qualités de son pere. Comme elle n'avoit point été légitimée, les imbéciles Réligieuses s'obstinoient à lui refuser l'entrée de leur Maison : trois fois l'on avoit été aux voix, trois fois l'Abbesse avoit brouillé les marques de l'élection, en disant qu'elle étoit reçue ; il fallut que la Cour s'en mêlât, & il y eut quelques Religieuses qu'on envoya dans d'autres maisons. Celles qui resterent bénirent l'Abbesse de la violence qu'elle leur avoit faite. Bientôt le mérite de la nouvelle Réligieuse triompha de la puérile antipathie que le seul défaut de sa naissance leur avoit inspiré ; elles avouerent qu'elles lui

devoient le rétabliſſement de leur maiſon qui étoit très-obérée : effectivement la réputation de cette fille leur attira un grand nombre de Penſionnaires des premieres Maiſons d'Allemagne. Pardonnez-moi cet écart, ma chere Marquiſe ; c'eſt à cette Réligieuſe que ma chere Annette doit toute ſon éducation, & je n'ai pu lui refuſer ce léger tribut de gratitude. Si j'en crois la Nourrice de ma Fille, elle répondit parfaitement aux ſoins d'une ſi excellente Maîtreſſe, & à dix ans elle paſſoit pour un prodige. Madame l'Abbeſſe n'avoit point négligé les graces extérieures, & les Maîtres qui enſeignoient aux Penſionnaires, avoient été chargés de lui donner des leçons ; enſorte qu'on m'a aſſuré qu'elle n'ignoroit rien de ce qu'une fille de qualité a coutume d'apprendre, & qu'elle n'avoit rien perdu à être orpheline.

Madame l'Abbeſſe avoit un frere qui demeuroit aux environs de Rheims & qui avoit envoyé ſon Fils unique au College de cette Ville. Un nouveau Régent, auquel il étoit recommandé, ayant entendu parler du mérite d'Annette, à qui la faveur de l'Abbeſſe donnoit autant de célébrité que ſes talents,

eut envie de la voir ; & sous prétexte de mener le jeune Deshomais (c'étoit le nom de l'Écolier) à sa Tante, il demanda à voir les Pensionnaires. Elles parurent à la grille de Madame, & quoiqu'il y en eût d'aimables & de plus parées que ma Fille, le Régent & l'Écolier n'eurent des yeux que pour elle. Quelques vieilles Réligieuses voulant faire leur cour à Madame, préparerent une jolie colation ; & comme le Régent se récria sur la délicatesse des biscuits, la bonté des confitures & la finesse des liqueurs, on promit de lui en envoyer le lendemain une petite provision. L'Écolier qui ne vantoit rien, avoit pourtant trouvé la colation, pour le moins aussi bonne que son Régent ; & le diable qui ne dort jamais, excitant sa convoitise, il résolut de s'approprier le présent qu'on destinoit à son Maître : il passa toute la nuit à chercher des expédients pour faire réussir son projet, & voici celui auquel il s'arrêta. Il fit le malade le lendemain, assura qu'il n'avoit pas fermé l'œil de toute la nuit, ce qui étoit vrai ; & ajouta qu'il avoit un grand mal de tête, ce qui étoit absolument faux. Son Régent lui ayant trouvé les yeux battus,

crut que n'ayant point de fievre, quelques heures de ſommeil ſuffiroient pour le rétablir, & lui donna permiſſion de reſter au lit. C'étoit tout ce que l'Écolier avoit prétendu; & à peine fut-il sûr que tous ſes camarades étoient en claſſe, qu'il ſe leva, prit les habits d'un enfant de ſon âge qui portoit le petit colet, & fut ſe mettre en ſentinelle dans un lieu d'où il pouvoit appercevoir la Touriere; elle ſonna, & Deshomais, ſans lui donner le temps d'expoſer ſa commiſſion, lui dit: ma bonne Sœur, n'eſt-ce pas le préſent que les Dames de St Étienne envoyent au Régent; il m'a chargé de le recevoir, parce qu'il eſt occupé. La bonne Sœur le voyant ſi bien inſtruit, n'eut garde de ſoupçonner ſa ſupercherie, & lui remit ſon panier. Deshomais pliant avec joie ſous un fardeau ſi agréable pour un Ecolier, s'enferma dans ſa chambre & mangea tant de confitures, qu'il devint réellement malade, mais il fut bientôt rétabli. Le Jeudi d'après, le Régent fut faire une conférence à St Etienne, & entra enſuite pour parler à quelques Réligieuſes malades; le neveu de Madame eut permiſſion de le ſuivre, & toute la Communauté ſe picqua de

bien recevoir le Régent & son pupille. Après quelques propos qui les ennuyerent également, une vieille Religieuse dit au Jésuite : Mon Pere, comment va la Constitution ? On dit qu'il s'est fait à Paris une consultation de quarante Médecins contre elle. La pauvre fille vouloit dire de quarante Avocats, & sa méprise apprêta à rire à toute la Communauté ; elle n'étoit pourtant pas aussi ridicule qu'elle le paroissoit ; en matiere de foi je pense que les Médecins ont autant de droit de dire leur avis que les Avocats. Ceci soit dit en passant.

Deshomais n'avoit pas suivi cette fois son Régent d'aussi bon cœur que le Jeudi précédent ; il frémissoit à chaque instant dans la crainte d'une question qui ne pouvoit manquer d'être faite. Effectivement quelques-unes de ces Dames piquées de ce que le Régent gardoit le silence sur le présent qu'il avoit reçu, lui demanderent comment il avoit trouvé leurs confitures. Sa surprise annonça d'abord qu'il n'avoit rien reçu ; on appella la Touriere, qui assura qu'elle les avoit remises à un petit Abbé qui étoit venu les demander de sa part. Le fait étoit grave, & méritoit une punition exemplaire. La Tou-

riere fut mandée le lendemain au College pour examiner tous les Pensionnaires qu'on fit passer en revue devant elle. Elle n'avoit pas examiné le visage de celui qui avoit reçu son panier, & se rappelloit seulement sa taille, le malheureux Ecolier dont la soutane avoit servi au voleur, fut pris pour le vrai coupable. Il eut beau protester de son innocence, la vénérable Touriere étoit pour lui un témoin qu'on ne pouvoit recuser ; il fut décidé tout d'une voix qu'il seroit châtié de son vol, de sa gourmandise, & sur tout de son mensonge ; car il s'obstinoit à nier le fait. Déja le redoutable balayeur avoit été appellé, rien ne pouvoit, ce semble, soustraire au châtiment le prétendu coupable, lorsque Deshomais fendant la presse des Ecoliers, fut se jetter aux pieds du Préfet, & déclara qu'il ne pouvoit se résoudre à voir punir un innocent, que c'étoit lui qui avoit commis le crime, & qu'il s'abandonnoit à la clémence ou à la sévérité de ses Juges. L'action étoit belle pour un homme de treize ans, aussi reçut-elle les justes éloges qu'elle méritoit, & tout fut oublié, pardonné. La Touriere arriva au Couvent, sans avoir fini les exclamations

qu'elle avoit commencées au College, & sonna en arrivant avec tant de force au parloir de Madame, que l'Abbesse & les Religieuses craignirent qu'il ne fût arrivé quelque grand malheur, & y accoururent en foule. Ah ! Madame, lui dit cette fille, en levant les mains & les yeux au Ciel, bénissez Dieu de vous avoir donné un tel neveu, à treize ans il a le courage d'un Ciceron; pour moi, j'en pleure de joie; & tout de suite elle raconte l'action dont elle avoit été le témoin. Les personnes qui connoissent les Couvents, savent qu'on y saisit avec avidité la moindre bagatelle. Ceci y fut regardé comme une affaire de conséquence, puisqu'il étoit question du neveu de l'Abbesse, c'est-à-dire, de la Dame, de la Reine, de l'Impératrice même de la Maison. On profita de l'occasion de faire sa cour, & pendant huit jours depuis les Meres discrettes jusqu'aux plus jeunes Novices, & même parmi les Pensionnaires, on ne parla que de Deshomais.

Qui croiroit qu'un accident si trivial eut dû faire un effet tel que celui auquel il a donné lieu ? Ce fut pourtant cette bagatelle qui devoit décider du sort de ma fille, & c'est là vraiment l'origine

l'origine des événements singuliers qui me restent à vous rapporter. Annette n'avoit point été frappée de la figure de Deshomais ; l'acte de générosité qu'il venoit de faire la frappa. Parmi les bonnes qualités d'Annette on remarquoit un défaut ; son esprit étoit romanesque ; elle dédaignoit tout ce qui n'étoit qu'ordinaire ; elle vouloit du grand, du sublime, du merveilleux ; peut-être cette mauvaise disposition venoit-elle moins de son caractere que de ses lectures ; malgré la vigilance de Madame Sainte Victoire, elle avoit lu un grand nombre de Romans ; sa bonne Nourrice, qui ne pouvoit rien lui refuser, lui en avoit fourni autant qu'elle en avoit voulu ; elle avoit un grand respect pour les Celadons, les Amadis, & les autres preux Chevaliers qui y sont dépeints, & elle étoit bien résolue de n'aimer jamais si elle ne pouvoit rencontrer un Amant qui eût quelque ressemblance avec eux. Deshomais lui parut rassembler l'héroïque courage dont elle s'étoit faite une idée ; effectivement affronter le fouet à treize ans, demande peut-être plus de courage qu'il n'en faut pour affronter la mort à vingt-cinq. Sa passion lui parut d'une si belle espece,

qu'elle ne fit point mystere de ses sentiments. L'Abbesse, qui n'étoit pas fâchée de se procurer une distraction, s'amusa de l'amour d'Annette pour son neveu, & eut l'imprudence d'apprendre à Deshomais qu'il avoit fait une conquête dont il devoit être flatté. Elle regardoit cela comme un jeu, & n'avoit garde d'en prévoir les suites par rapport à un Ecolier de treize ans, le plus étourdi du College. Cependant ces paroles furent un trait qui perça le cœur de cet enfant. Dès ce moment il aima, il adora ma fille, & vous verrez bientôt les plus violents effets d'une passion qu'on ne devoit pas soupçonner vraisemblable à cet âge. Deshomais répondit à sa tante que l'approbation d'Annette étoit celle dont il faisoit le plus de cas, qu'il étoit charmé d'avoir fait une action capable de lui attirer son amitié, & qu'il entreprendroit pour lui plaire les choses les plus difficiles. Eh bien, lui dit sa tante, Annette aime passionnément l'étude, vous serez sûr d'en être toujours aimé si vous y faites de grands progrès. Elle sera contente de moi, répondit Deshomais ; mais promettez-moi si je m'acquitte de ma parole, que vous me permettrez de la voir tous les jours de

congé. Encore une fois, l'Abbesse qui ne manquoit pas de vertu, n'auroit eu garde de permettre ses entrevues, si elle eût pu en prévoir les suites, & ne s'y prêta que parce qu'elle les croyoit sans conséquence, & traitoit cet amour de jeu. Elle promit donc à son neveu de lui accorder la grace qu'il lui demandoit, & lui tint parole. Elle y fut encouragée par le Régent, qui lui avoua que le changement qu'il remarqua dans son Ecolier après cette conversation, tenoit du prodige. Le frere de l'Abbesse informé de cette petite histoire, & du goût que son fils prenoit pour l'étude, lui écrivit, & voulant l'engager à redoubler son application, il lui promit que s'il continuoit à contenter ses Maîtres, il lui donneroit un jour la permission d'épouser la belle Annette. Celle-ci enchantée du pouvoir de ses charmes & de l'heureux effet qu'ils avoient produit, trop jeune d'ailleurs pour comprendre que les promesses qu'on lui faisoit n'étoient qu'un badinage, se crut destinée à devenir l'Epouse de son Amant. Ses petites idées n'alloient pas jusqu'à penser qu'il ne convenoit pas à un homme de qualité de se mésallier, ou plutôt sa fierté ne lui laissoit voir entre elle

& ſon Amant qu'une diſtance qui n'avoit de réalité que dans l'opinion des hommes. Sa Nourrice lui répétoit ſouvent qu'elle étoit digne d'un Prince, & l'en avoit ſi bien perſuadée, qu'elle ne croyoit point qu'on eût à lui faire grace en l'admettant dans une famille diſtinguée ; & elle crut pouvoir s'égaler à Deshomais à force de vertus & de talents. Si l'Abbeſſe eût été conſultée ſur le ſort de ſon neveu, peut-être la tendreſſe qu'elle avoit pour ma fille eût-elle fait taire l'ambition ; cette tendreſſe étoit devenue une paſſion, Annette étoit ſon idole, elle la laiſſoit abſolument maîtreſſe de ſes occupations, & la petite fille dédaignant celles qui plaiſent le plus aux perſonnes de ſon âge & de ſon ſexe, ne penſoit qu'à s'orner l'eſprit. La Nourrice n'a pu me donner à cet égard que des éclairciſſements très-vagues ; cependant le ſtyle de la lettre qu'elle a écrit à cette femme eſt ſi délicat, que je lui ſuppoſe ou la plus grande culture, ou des diſpoſitions ſurprenantes, ou peut-être tous les deux. Pardonnez-moi ce trait, chere Amie ; c'eſt une mere qui parle, & qui ſe perſuade aiſément ce qu'elle ſouhaite avec paſſion. Voilà mon excuſe pour la pe-

tire supposition que je viens de faire, je suis sûre que vous la trouverez suffisante.

Deshomais n'avoit garde d'oublier le prix qu'on préparoit à ses succès ; il ne perdoit plus un moment, & profitoit de ceux qu'on lui avoit permis de passer auprès de ma fille, à lui parler de sa tendresse avec des expressions bien au-dessus de son âge, & qui faisoient rire la bonne Abbesse. C'étoit toujours à son parloir que ces deux enfants se voyoient, & leur romanesque passion lui fournissoit des scènes fort amusantes. Le temps auquel le jeune Ecolier devoit soutenir ses Théses étant arrivé, son pere vint à Rheims, & eut lieu d'être content de l'applaudissement général que son fils avoit mérité dans les actes publics ; le jeune homme n'y parut sensible qu'autant qu'il entendoit mêler les louanges d'Annette à celles qu'il recevoit ; il vint déposer à ses pieds les lauriers dont il étoit couronné, & se flattoit d'approcher du moment heureux où il pourroit devenir son Epoux. Vous pouvez bien penser que son pere avoit eu la curiosité de voir ma fille ; elle avoit alors quatorze ans, & ce Gentilhomme qui étoit plus expéri-

mérité que n'étoit sa sœur, commença de craindre qu'on n'eût poussé le badinage trop loin; il avoua à sa sœur qu'il appréhendoit que la passion de son fils ne fût pas aussi aisée à détruire qu'on se l'étoit imaginé, & qu'il falloit, à quelque prix que ce fût, l'empêcher de revoir cette dangereuse petite fille, qui commençoit à ne l'être plus; une lettre que lui écrivit son fils le jour même qu'il soutint ses Thèses, confirma les craintes qu'il avoit conçues. Mon pere, lui dit-il, je sais évaluer le prix des promesses que vous m'avez faites autrefois; il est certain que si ma passion n'avoit pas pour objet une fille d'un mérite tout extraordinaire, je serois le premier à la condamner. Je suis né Gentilhomme, & ma chere Annette n'a qu'une origine obscure; mais voudriez-vous sacrifier votre fils unique à un préjugé? La naissance ne donne point un mérite réel; elle le procure souvent, j'en conviens, en facilitant l'éducation. Vous avouerez qu'Annette a eu à cet égard des avantages qui manquent à la plûpart des filles de qualité. Ce n'est plus en enfant que je vous parle, & quoique j'aye à peine dix-sept ans, j'ose vous le dire, l'amour a préma-

tiré ma raiſon. Je ſens tout ce qu'on pourroit m'oppoſer du côté de la fortune ; je ne ſuis pas riche, & j'ai beſoin du bien d'une Epouſe pour paroître dans le monde avec l'éclat que demande mon nom. Peut-être eût-il été facile de m'engager à me vendre à la fortune, ſi j'euſſe été élevé comme le ſont mes pareils ; mais vous m'avez engagé à faire des études ſérieuſes, elles m'ont donné des lumieres contre leſquelles il me ſeroit impoſſible d'agir. La Philoſophie m'a appris que le bonheur ne conſiſte point dans la fortune ; je la mépriſe, & un thrône me ſeroit odieux ſi je devois le partager avec une autre qu'Annette. Je ſuis donc déterminé à renoncer à toutes les femmes ſi je n'obtiens pas de votre bonté la permiſſion de m'unir à la ſeule que je puiſſe aimer. Le reſpect que je vous dois eût ſuffi ſans doute pour m'empêcher de concevoir une paſſion contraire à vos vues, ou du moins j'euſſe eſſayé de la vaincre avant qu'elle eût pris un empire abſolu ſur mon cœur ; cet effort eſt devenu impoſſible par l'aveu que vous avez donné à mon amour, & il eſt tel, que la mort ſeule peut briſer les liens qui m'attachent à ma chere Annette.

Une telle lettre eût moins effrayé M. Deshomais le pere, s'il n'eût pas connu le caractere de son fils ; il étoit d'une inflexibilité qu'on n'avoit jamais pu vaincre dans les moindres bagatelles ; & comme cet enfant étoit unique, qu'il l'avoit eu dans un âge avancé, on avoit laissé tellement fortifier ce défaut, que la moindre contradiction sembloit mettre sa vie en danger. Il sentit donc qu'il ne falloit pas avoir recours à la violence, mais à l'artifice. Mon fils, dit-il à Deshomais, je ne vous cacherai point que votre amour m'afflige & dérange les vues que j'avois sur votre établissement ; cependant votre bonheur m'est trop cher pour vouloir vous sacrifier au soutien de ma maison & à la fortune ; je n'exige donc point que vous renonciez actuellement à une fille que j'aurois choisi pour vous si sa naissance eût été proportionnée à la vôtre ; je ne vous demande qu'une grace, & j'aurois droit de me servir d'un autre terme. Promettez-moi de faire quelques efforts pour dégager votre cœur ; vous êtes trop jeune pour vous engager encore, je vous permettrai de disposer de vous à vingt ans, & si vous conservez jusqu'à ce temps l'amour

l'amour que vous avez pour Annette, je vous donne ma parole d'honneur de condefcendre à vos défirs.

Le piége étoit tendu trop habilement pour que Deshomais pût l'éviter; il promit à fon pere d'attendre le terme qu'il lui avoit fixé; mais, ajoûta-t il, je ferois de vains efforts pour une guérifon que je ne pourrois efpérer, & je vous avoue, ajoûta-t-il en fe jettant à fes pieds, que je ne puis même défirer; la vie m'eft moins chere que mes fentiments, & je fouhaiterois de la perdre s'ils étoient de nature à être détruits par le temps.

Le vieux Pere continua de feindre, il pouffa la diffimulation jufqu'à renouveller fes promeffes à fon fils en préfence d'Annette, & nos jeunes Amants, sûrs de leur conftance, fe flattoient d'un avenir heureux, au moment où l'on prenoit des mefures infaillibles pour les féparer. Deshomais partit avec fon Pere, & les premiers mois il fut exact à écrire toutes les femaines à fa Tante, & joignoit à chacune de fes lettres un billet pour Annette, qui inféroit auffi fa réponfe dans la lettre de l'Abbeffe. Tout-à-coup cette correfpondance ceffa, & cette Dame parut fort inquiéte de n'en-

tendre parler ni de ſon frere ni de ſon neveu. Au bout de douze jours elle devint extrêmement triſte, c'étoit un jour de poſte, & la pauvre Annette ne douta point qu'elle n'eût reçu des nouvelles chagrinantes qu'on s'efforçoit de lui cacher; elle paſſa une nuit terrible, tout ce qu'il y avoit de plus affreux s'offroit à ſon eſprit. L'Abbeſſe qui l'aimoit véritablement, comme je l'ai dit, & qui ſe voyoit dans la néceſſité de l'éloigner pour ſeconder les projets de ſon frere, l'Abbeſſe, dis-je, ne put l'embraſſer le lendemain ſans répandre des larmes. Ah! Madame, lui dit Annette en ſe jettant à ſes pieds, au nom de Dieu ne me cachez rien; qu'eſt-il arrivé à votre neveu? A ces paroles l'Abbeſſe redoubla ſes larmes. Annette les regarda comme une ſuite de quelque malheur arrivé à ſon Amant, & ſa douleur fut ſi vive, qu'elle tomba ſans ſentiment aux pieds de cette Dame. Lorſqu'elle reprit ſes ſens, elle ſe trouva dans l'appartement de la Touriere, & l'Aumônier de la maiſon, après l'avoir exhorté à montrer ſon courage dans un accident ſans reméde, lui remit une lettre que M. Deshomais le pere écrivoit à ſa ſœur, par laquelle il lui mandoit qu'il avoit

eu le malheur de perdre son fils qui s'étoit noyé en se baignant. Je ne vous répéterai point les plaintes & le désespoir de ma fille, il fut tel que sa santé y succomba, & qu'elle eut une grande maladie qui la conduisit aux portes de la mort. L'Abbesse pendant ce temps lui prodigua ses soins, & lorsqu'elle fut rétablie, Madelon fit entendre à ma fille, qu'on craignoit que l'Abbesse ne fût trop attendrie en la revoyant, & qu'ainsi il falloit quitter Rheims pour aller à Rouen, où cette Dame lui avoit ménagé le même emploi qu'elle avoit eu dans la Maison de St. Etienne; & pour lui adoucir cette nouvelle, on lui fit espérer que cette espece d'exil finiroit lorsque le temps auroit diminué le regret que cette Dame avoit de la perte de son neveu.

Il y avoit lieu de craindre qu'Annette ne pût supporter un éloignement qui la séparoit, pour ainsi dire, d'une mere tendre à laquelle elle étoit véritablement attachée. A peine sentit-elle ce dernier coup du sort; la mort de Deshomais avoit usé, pour ainsi dire, toute la sensibilité de son cœur; elle paroissoit ne rien voir & ne rien entendre. On eût pu aisément se tromper sur sa

ſituation, & la croire tranquille; elle ne jettoit pas une ſeule larme, ne proféroit aucune plainte, ſe laiſſoit conduire ſans curioſité, ſans répugnance & ſans plaiſir; ſeulement il lui échappoit de profonds ſoupirs, qui témoignoient que cette tranquillité n'étoit qu'apparente, & avoit ſa ſource dans l'excès de ſa douleur. Quelquefois elle ſe réveilloit comme d'un profond ſommeil, regardoit autour d'elle d'un air effrayé, puis elle retomboit dans ſa langueur habituelle. Ce fut en cet état qu'elle fit le voyage, & le tumulte de Paris, où l'on avoit commandé à la Nourrice de paſſer quelques jours pour eſſayer de diſſiper ſa fille, ce tumulte, dis-je, ne fut pas capable de la faire ſortir d'elle-même; on la traîna par tout, on lui montra tout, ſans pouvoir lui arracher une marque de chagrin, de plaiſir ou d'étonnement.

Lorſque la Nourrice me fit ce récit, ma chere Marquiſe, je tremblai pour la tête de ma chere Annette, & dans le mouvement douloureux que la ſituation cruelle de cet enfant excitoit dans mon ame, j'interrompis cette femme pour lui dire: Je conçois fort bien que cette mort de Deshomais étoit feinte,

& il falloit être vraiment barbare pour exposer une fille si charmante au danger de perdre la tête ou la vie. Mais vous, Nourrice, qui n'ignoriez point le rang d'Annette, & qu'elle eût illustré la famille où elle étoit dédaignée ; vous qui aviez entre les mains un écrit si propre à constater sa naissance ; pourquoi ne pas confier cet écrit à l'Abbesse, qui auroit saisi avec transport une occasion de sauver la vie à un enfant qui lui étoit si chere ?

Croyez que je n'eusse pas manqué à prendre ce parti, me répondit la Nourrice, s'il eût pu être de quelque utilité à la pauvre Annette ; mais je connoissois l'obstiné vieillard, c'étoit de l'argent qu'il vouloit, il étoit pauvre, & une Princesse sans dot lui auroit paru roturiere ; j'aimois mieux que la fille de Madelon fut rejettée que la fille d'une Marquise ; d'ailleurs je craignois le pere de M. le Marquis ; il auroit refusé de la reconnoître ; mon écrit eût passé pour une histoire forgée à plaisir. Je ne pus m'empêcher de convenir de la force des raisons que cette femme avoit eu de garder le silence, & je la priai de continuer un récit que je brûlois d'entendre.

Annette fut plus de six mois dans l'Abbaye des Amurées dans la situation que je vous ai dépeinte. Madelon, pour la dissiper, attiroit chez elle des filles de son âge vives & enjouées ; elle espéroit que leur conversation, leur gayeté réveilleroient celle de ma fille, dont la vivacité alloit jusqu'à la pétulance avant cet accident. Elle les vit avec une indifférence qui commença à faire trembler cette femme. A la fin une de ces filles trouva le chemin du cœur d'Annette ; elle étoit grave, sérieuse, douce & complaisante ; elle gagna la confiance de ma fille en lui donnant la sienne. Elle lui apprit qu'un violent dégoût qu'elle avoit eu dans sa famille, l'avoit porté à refléchir sur l'incertitude & le peu de durée de ce qui fait l'objet des désirs des hommes ; que Dieu seul lui avoit paru propre à faire le bonheur de la créature, & qu'en conséquence elle touchoit au moment d'entrer aux Filles de la Visitation de Dieppe, où l'on se contentoit d'une dot assez modique. En ce moment le cœur d'Annette s'ouvrit au premier désir qu'elle eût conçu depuis la perte de Deshomais ; elle s'étonna de n'avoir pas pensé qu'il lui restoit cette ressource, & dès le même

jour elle déclara à Madelon qu'elle vouloit partir avec sa compagne & être Religieuse. Madelon regarda cette pensée comme un mouvement du Saint-Esprit, & croyant que c'étoit le seul parti qui convînt à Annette, elle consentit de bon cœur à l'exécution de son projet. Dès ce moment ma fille reprit toute sa vivacité pour presser les apprêts de son sacrifice. On écrivit au Notaire, aux Religieuses, & en peu de temps tout fut arrangé. Annette versa beaucoup de larmes en se séparant de Madelon, & l'assura qu'elle ne regrettoit qu'elle dans le monde. Elle eût souhaité qu'on eût voulu se dispenser en sa faveur des régles ordinaires, & que sans perdre un temps qui lui paroissoit trop long dans des épreuves & un noviciat, on l'eût admise d'abord à la profession. Cette ardeur fut prise par les Religieuses comme une preuve certaine de la bonté de sa vocation. On eût satisfait à son empressement s'il eût été possible ; mais il falloit s'assujettir aux régles ordinaires. Elle fit ses trois mois d'épreuves avec une ferveur qui édifia toutes les Religieuses, & fut admise au Noviciat d'un consentement unanime. On ne lui trouvoit qu'un défaut ; c'est

qu'elle étoit si distraite que souvent on lui parloit un demi quart-d'heure avant qu'elle se fût apperçue qu'on s'adressoit à elle ; ce défaut s'augmentoit chaque jour. Les mouvements qu'elle s'étoit donnés pour entrer dans cette Maison, l'espérance qu'elle avoit conçue de retrouver dans la solitude l'heureuse paix qu'elle avoit perdue, la satisfaction qu'elle trouvoit à penser qu'elle alloit se séparer de toutes les créatures qu'elle dédaignoit depuis qu'elle avoit perdu celui qui seul avoit touché son cœur, toutes ces diverses pensées qui flattoient son désespoir, l'avoient comme suspendue, & à mesure que l'habitude dissipoit la distraction que cause la nouveauté, elle retomboit dans cette sorte d'anéantissement dont le désir d'être Religieuse l'avoit tirée. C'étoit pourtant de bonne foi qu'elle se prêtoit à tout ce qui pouvoit la tirer de cet état, peut-être même ses efforts eussent-ils réussi par la suite ; de nouveaux événements vinrent, pour ainsi dire, secouer son ame, & la forcer de se distraire de ce qui l'absorboit uniquement.

Je vous ai dit que ma femme de chambre avoit remis à Madelon une boëte d'or qu'Annette devoit conserver,

& que pour prévenir les tentations qu'elle auroit pû avoir de s'en défaire, le payement de sa pension étoit attaché à la possession de cette boëte. Cette précaution devoit paroître extraordinaire & étoit pourtant fort sage. Nos Armes & les Chiffres de nos noms étoient gravés parmi les ornemens de cette boëte; le Marquis l'avoit fait faire avant son départ pour Turin pour avoir toujours devant les yeux quelque chose qui lui rappellât mon souvenir: de plus, cette boëte avoit un double fond qui s'ouvroit par un ressort imperceptible; & nos deux portraits y étoient cachés. C'étoit un moyen d'être reconnu des auteurs de ses jours que lui avoit ménagé cette femme prudente, & il est certain que je n'aurois pû voir cette boëte sans être excité à l'examiner & à demander des éclaircissements qui m'auroient découvert ma fille. La Supérieure de la Visitation avoit eu quelque peine de permettre cette espece de propriété à sa Novice, toutefois le contrat étoit si précis sur cet article, qu'il falloit prendre Annette sans dot, ou remplir la condition, & on y avoit souscrit. Un jour de grande recréation, les Novices s'amuserent à jouer à de petits jeux où l'on

punit le manque d'exactitude en donnant des gages. Vous penſez bien que la pauvre Annette ne fut pas une de celles qui en donna le moins ; elle vuida ſes poches & n'y trouvant plus rien, elle dit en riant : on m'a défendu de vendre ma boëte, mais non pas de l'engager. Celle qui étoit gardienne des gages les remuoit avec la main par un mouvement machinal ; apparemment elle toucha le reſſort, & fut fort ſurpriſe de voir lever le double fond & d'appercevoir deux portraits. Annette reſſembloit ſi parfaitement à l'un des deux qui étoit celui d'un cavalier, qu'il étoit aiſé de deviner qu'il étoit ſon pere. La maîtreſſe des Novices ſe perſuadant qu'il y avoit là quelque myſtere qu'il importoit d'éclaircir, prit Annette par la main & la mena dans la chambre de la Supérieure qui étoit au lit pour une légere incommodité. A peine cette Supérieure eut-elle jetté les yeux ſur ces deux portraits, qu'elle jetta un grand cri & perdit connoiſſance. Sa foibleſſe ceda bientôt aux ſecours qu'on lui donna, & d'abord qu'elle eut repris ſes ſens elle fit répéter dix fois à Annette, de quelle façon cette boëte étoit tombée entre ſes mains quoiqu'elle le ſçût déja. Comme

les réponses de la Novice n'éclaircissoient point ce qu'elle brûloit d'envie d'apprendre, elle fit partir un exprès pour Rouen, & écrivit à l'Abbesse des Amurées qu'elle la conjuroit de faire partir sur le champ sa Touriere pour une chose qui étoit de la derniere conséquence. Pendant le court espace qui se passa entre cette avanture & l'arrivée de Madelon, elle confrontoit sans cesse ces portraits avec le visage d'Annette, & cet examen finissoit toujours par les caresses les plus tendres qu'elle faisoit à la Novice. Si elle n'eût pas été dans l'habitude de l'appeller sa fille; ce doux nom qu'elle répétoit mille fois, eût fait naître les soupçons d'Annette, ou plutôt l'auroient jettée dans la plus grande perplexité, puisque rien ne pouvoit lui faire soupçonner qu'elle ne fût pas fille de Madelon. Elle s'attendrissoit pourtant en regardant ces portraits, ses larmes couloient, elle les baisoit même par un mouvement machinal. Enfin, Madelon arriva, & comme le temps de la Profession d'Annette approchoit, elle vint résolue à lui faire connoître ce qu'elle étoit, & lui apportoit les papiers qui devoient servir à éclaircir son sort. Elle avoit cru d'abord devoir le lui cacher;

le long-temps qui s'étoit passé sans avoir entendu parler de nous, lui faisoit penser que nous n'existions plus, que ma fille par conséquent n'avoit d'autre ressource que sa petite rente ; qu'étoit-il besoin de lui élever le cœur en lui apprenant de quel sang elle sortoit, puisqu'une vie obscure devoit être son partage ? Un habile homme qu'elle consulta ne fut pas de cet avis, & lui dit qu'elle ne pouvoit en conscience laisser ignorer un tel secret à une personne qu'il intéressoit si fort. Comme elle n'avoit garde d'imaginer la raison pour laquelle on l'invitoit à venir si vîte, elle craignit qu'Annette ne fût malade, & se confirma dans cette pensée lorsqu'on la fit entrer dans la chambre de la Supérieure où elle ne vit pas sa fille. Au nom de Dieu, ma chere Dame, lui dit cette Religieuse, dites-moi si vous connoissez ces portraits, & par quel hazard ils se trouvent entre les mains de votre fille, & en disant ces paroles, elle lui présenta la tabatiere toute ouverte. Madelon fit un cri de joie à la vue de ces portraits. Ciel, s'écria-t-elle ; c'est ma chere maîtresse & son époux. Ah! Madame, Annette a-t-elle vû ces deux portraits, & a-t-elle pû méconnoître les auteurs de

ſa naiſſance ? Quoi, Annette n'eſt-elle pas votre fille ? dit la Supérieure d'une voix affoiblie, & en les achevant, elle perdit une ſeconde fois l'uſage de ſes ſens. Lorſqu'elle ouvrit les yeux, elle parut chercher dans ſa chambre quelqu'un qui lui manquoit, & le premier uſage qu'elle fit de ſa voix, fut pour demander ſa chere fille ; je vous ai dit qu'elle donnoit ce nom à toutes les Novices, ainſi la Sœur à laquelle elle parloit lui demanda, laquelle des Novices elle ſouhaitoit avoir : ah ! dit-elle, je demande Annette, reſte précieux d'une fille que j'ai tant aimée, & qui ſans doute n'exiſte plus. La Converſe à ces mots ſort bruſquement de la chambre & dit à toutes celles qu'elle rencontre dans ſon chemin que Madame a retrouvé ſa fille, & tout d'une haleine elle cria à Annette : venez vîte, ma chere, votre mere eſt retrouvée, c'eſt la Dame du portrait, c'étoit la fille de notre Mere ; & en diſant ces mots, elle la traînoit vers la chambre de la Supérieure ; elles y arriverent avec une partie de la Communauté que les cris de la Converſe avoit miſe en rumeur, & qui parlant toutes enſemble, ne permettoient pas à Annette de demander ce que tout cela

signifioit. La Supérieure lui tendit les bras sitôt qu'elle parut, & fut long-temps avant de pouvoir lui faire comprendre qu'elle voyoit en elle la source de son sang. Ouï, Mademoiselle, lui dit Madelon: je vous ai fait passer pour ma fille, & véritablement vous m'étiez aussi chere que celle que le bon Dieu m'a ôté. Mais tenez, ajoute-t-elle en lui présentant les papiers qu'elle avoit apportés, vous trouverez ici toute votre histoire, la femme de chambre de Madame votre mere l'a écrite de sa main, elle l'a signée devant son Notaire, qui y a mis son attestation. Ma pauvre fille ne put supporter les agitations que des événemens si peu prévenus occasionnoient en elle, il fallut la porter à l'air, elle pleuroit, elle étouffoit. Pendant qu'on s'occupoit à la délasser, la Supérieure se débarrassa des Réligieuses, & se hâta de jetter les yeux sur les papiers qu'on lui offroit. Le Ciel soit loué, ma chere enfant, dit-elle à Annette lorsqu'elle rentra ; je puis sans rougir vous reconnoître pour ma petite fille, le crime n'a pas présidé à votre naissance, & un mariage légitime avoit unis vos parens. Annette rougit de cette apostrophe, & la Supérieure après l'avoir embrassée

cent fois sans s'appercevoir de la confusion où son discours l'avoit jettée, lui remit les papiers. Vous concevez, ma chere Marquise, que cette Supérieure étoit ma mere; hélas, que n'aurois-je pas sacrifié pour jouir comme Annette de ses embrassemens! Le reste du jour fut consacré aux transports de l'amour filial & maternel, & les tendres scenes qu'il occasionna ne furent interrompues que par les témoignages de gratitude que ma mere & ma fille donnerent à la fidélité & aux soins avec lesquels Madelon avoit conservé le dépôt qui lui avoit été confié : toute la Communauté partagea la joie de cette heureuse reconnoissance, l'amitié qu'on avoit pour Annette en fut augmentée, mais on craignit que la connoissance de ce qu'elle étoit n'altéra sa vocation; Madame de Vasque surtout, toujours extrême dans ce qu'elle souhaitoit, avoit à cet égard des frayeurs extrêmes: Annette la rassura: charmée d'avoir retrouvé une mere, elle avoit peu senti le plaisir d'avoir un rang. Elle avoit pourtant soupiré; Deshomais l'avoit choisie dans un état abject, que sa satisfaction eût été douce s'il vivoit encore, en la voyant d'une naissance si supérieure à la sienne, & en

connoissant par le sacrifice d'un rang auquel elle pouvoit prétendre, combien elle le préferoit à tout ce que le monde estime. Cette pensée lui coûta quelques larmes & rafermit sa vocation. Il n'étoit plus, tout l'univers lui paroissoit anéanti pour elle avec lui. Ma fille continua donc son Noviciat, & édifia extrêmement toute la Communauté, en leur montrant dans Mademoiselle de Sainville, une fille aussi modeste que l'avoit été celle de Madelon.

Le temps de la Profession d'Annette avoit été fixé à la fin d'une retraite de huit jours que faisoit toute la Communauté; elle tomba malade trois jours avant qu'elle commençât & fut conduite à l'Infirmerie. Sa maladie ne fût pas longue, & elle eût demandé à rentrer dans les exercices, si une saignée du pied ne lui eût causé une enflure de jambe qui la retint au lit. Les Religieuses qui servoient à l'Infirmerie lui vanterent beaucoup un jeune Jésuite qui faisoit les Conférences du matin, & firent naître un violent désir de l'entendre, à quelques vieilles que la goutte & le rhumatisme retenoient au lit. On demanda donc au jeune Pere une Conférence pour les malades, & il la promit pour le len-

demain

demain de la retraite. La Communauté voulut encore profiter de celle-là, & toutes ces bonnes filles les voiles baissés se rendirent à la salle des malades un moment avant le Prédicateur. Annette étoit assise dans un fauteuil le pied élevé & fort recueillie ; mais à peine le Jésuite eut-il prononcé quelques mots, que le son d'une voix cherie pénétrant jusqu'au cœur de ma pauvre fille, elle leva son voile avec une vivacité qui fut apperçue du Prédicateur, & qui l'obligea à jetter les yeux sur elle. On ne commande guere à cet âge à des premiers mouvements. Ce jeune homme oubliant où il étoit & l'habit qu'il portoit, pensa renverser trois ou quatre Religieuses pour parvenir jusqu'à la Novice, & se jettant à ses pieds, s'écria, ma chere Annette, dans le moment qu'elle disoit, ah ! mon cher Deshomais.

Figurez-vous, Madame, le scandale qu'une pareille scene dut causer à ces bonnes filles ; ma Mere surtout, à laquelle Annette n'avoit rien communiqué de cette partie de sa vie qui regardoit son amour, ma Mere, dis-je, se levant, éclata en reproches, & vouloit arracher Deshomais des pieds de sa maîtresse ; mais ils n'entendoient rien

tous deux, & pénétrés, ravis du plaisir de se revoir, ils ne voyoient pas le tumulte qu'ils occasionnoient. A la fin le Jésuite sécoué fortement par ma Mere, lui dit, Madame, j'ai sans doute besoin de quelque indulgence pour un transport indécent que j'aurois dû reprimer, mais je l'ai pleurée comme morte, & je la retrouve vivante. Cette excuse ne parût pas suffisante à ma Mere pour excuser ce qui venoit de se passer, & continuant d'apostropher le Jésuite, la patience lui échappa. Supprimez le mot de crime, Madame, lui dit-il : le voile blanc que porte encore Annette m'annonce qu'elle n'est point engagée, je suis libre encore, en quittant nos habits le scandale cessera. Ciel ! qu'entends-je, s'écria Madame de Vasque ; deux victimes consacrées au Seigneur, & déja sous le coûteau sacré cherchent à s'échapper de l'Autel. Mon Pere, dit-elle à Deshomais d'un ton plus posé, il ne m'appartient point de régler votre conduite, gardez votre habit, quittez-le, je ne m'y interesse que par ma pitié pour votre ame, par charité chrétienne ; mais j'ai des droits sur Annette que personne ne peut me ravir, elle a perdu ses parens, il ne lui reste que moi, & jamais

vous n'obtiendrez mon consentement pour une union que je regarderois comme sacrilege. Mademoiselle de Sainvile sera Religieuse, ou du moins j'éléverai entre vous & elle un mur de séparation que rien ne pourra briser. Jusqu'à ce moment Annette avoit gardé le silence, son respect pour son ayeule ne lui avoit pas permis de le rompre, mais la déclaration que ma Mere faisoit si hautement du despotisme qu'elle vouloit exercer à son égard lui rendit l'usage de la parole, elle se crut affranchie par cette dureté de la soumission qu'elle devoit à son ayeule. Lorsqu'elle connut que Madame de Vasque vouloit abuser d'une autorité qui ne lui paroissoit plus réelle dès qu'elle étoit poussée au delà des bornes de la raison, elle se détermina à lui ôter tout d'un coup l'espoir de la voir jamais plier sous le joug de sa tyrannie. Madame, lui dit-elle, le Ciel m'est témoin qu'en me découvrant en vous la source de mon sang, j'ai pris pour une ayeule que j'aime & respecte, les sentiments que j'eusse eu sans doute pour ceux auxquels je dois le jour. Je ne vous dois que les devoirs & l'obéissance que je leur aurois rendus, & je ne sens rien dans mon cœur qui

eût pu m'engager à disposer de moi sans leur aveu : mais il est certain aussi que toutes les Puissances de la terre ne pourroient me forcer à renoncer au droit que j'ai sur moi-même : je ne serai jamais Réligieuse, perdez-en l'espoir ; Dieu m'a voulu sauver du crime de me sacrifier au désespoir. Ouï, Madame, c'étoit la douleur d'avoir perdu celui qui est devant vos yeux qui me conduisoit à l'Autel, & c'étoit un cœur brûlant encore pour un objet qui n'existoit plus que j'allois offrir au Seigneur. Que dis-je, Dieu n'avoit pas la moindre part à l'offrande que j'allois faire de moi-même, je le dis en frémissant ; je me garderai bien de consommer un sacrifice sacrilege, à ce moment où il vient de m'ouvrir les yeux ; je renonce donc à des résolutions que le Ciel ne m'avoit point inspirées, & je jure.... Gardez-vous bien de proférer un tel serment, lui dit ma Mere en la regardant avec des yeux capables de faire trembler une fille moins courageuse que la mienne. Vous serez Religieuse, Annette, je sçaurai user du pouvoir que la nature m'a donné sur vous. A ce moment, Annette oubliant ce qu'étoit Madame de Vasque, lui dit: Non, Madame, vous n'en avez plus, vous le perdez

par la cruauté dont vous voulez user à mon égard. Vous n'êtes pas contente d'une victime, & vous voulez que je sois la vôtre comme ma malheureuse Mere, mais je n'ai pas moins de courage qu'elle, & quand vous m'enfermeriez dans les entrailles de la terre, je sçaurai échapper à votre tyrannie, au moins par une prompte mort; reprenez des habits que je déteste (ce qu'elle disoit en arrachant son voile, sa guimpe & son bandeau,) & vous Deshomais, dit-elle, en s'adressant à son Amant: sortez, emmenez ma véritable mere, Madelon, je renonce toute autre autorité que la sienne; en finissant ces mots, elle tira de sa poche l'écrit qui contenoit mon histoire, le mit en piéce & le jetta dans le feu, avant que ma Mere qui ne l'eût pas permis, eût pu le prévoir. Après cette belle disposition reprenant un air plus tranquille: Madame, dit-elle à la Supérieure; vous avez des droits dans cette maison que je ne prétends pas contester, mais c'est à l'égard de celles qui y demeurent, j'espere que ma Mere ne m'y laissera pas long-temps; jusqu'à ce qu'elle m'en retire, je vous rendrai toute l'obéissance qu'on doit à votre place.

Deshomais, comme vous le pensez bien, n'avoit rien compris à ce dialogue, & à l'action d'Annette, qui ajouta qu'il pouvoit s'informer de tout ce qui lui paroissoit obscur à Madelon qui étoit restée au-dehors de la maison où elle étoit venue la veille pour assister à la Profession de ma fille. Deshomais sortit, & Madame de Vasque se hâtat de commander qu'on fit monter Madelon à son Parloir. Elle vouloit s'assurer de cette femme avant qu'elle eût reconnut mon Amant, mais elle s'y étoit prise trop tard, il étoit déja sorti & avoit couru à la chambre des Tourieres. Elle fit un cri lorsqu'elle apperçut le Jésuite qui sans lui donner les explications qu'elle lui demandoit, la conjura de le suivre dans une maison où il étoit connu. Ce fut là qu'il apprit la naissance d'Annette avec des transports de joie difficiles à concevoir : il se flattoit que son pere déseſpéré du parti qu'il avoit pris, consentiroit à tout pour le faire rentrer dans le monde; il s'appuyoit principalement sur le secours de l'Abbesse de Saint Etienne; elle aimoit ma fille, & ne se consoloit point de l'avoir perdue; elle étoit ambitieuse, & seroit flattée du rang de la famille dans

laquelle son neveu entreroit en épousant ma fille. Vous voyez, ma chere Marquise, qu'il raisonnoit en jeune homme ; loin d'être sûr qu'Annette fût avouée de ses parens, il ignoroit même si Mr. de Sainville le pere vivoit encore, mais réfléchit-on dans de pareilles circonstances ? Madelon lui promit de ne point revoir ma Mere & ne tint pas sa parole ; toutefois cette Dame ne pût la gagner, & cette bonne femme la trouvant inflexible dans la résolution de garder Annette, feignit de partir pour Rouen & resta cachée dans Dieppe pour aider à l'évasion de ma fille qu'elle avoit déterminée & qu'elle procura effectivement comme je vous le dirai bientôt.

Deshomais en rentrant chez les Jésuites fut droit à la chambre du Supérieur qui étoit son ami, & lui raconta sans détour ce qui venoit de lui arriver. Quoique ce Supérieur eut quelque regret de perdre un sujet de grande espérance, il étoit trop honnête homme pour essayer de détruire la résolution qu'il avoit prise de sortir de la Société : il lui promit d'écrire en sa faveur aux Supérieurs pour en obtenir la permission de quitter l'habit, & voulut bien l'aider de ses conseils dans une affaire si délicate. Le plus

pressé, ce semble, étoit d'informer ses parents de cet événement; mais la conduite que ma Mere tint à l'égard d'Annette les obligea de précipiter sa sortie. Je souhaiterois pouvoir garder un éternel silence sur la barbarie dont elle usa envers ma pauvre fille; qu'il vous suffise de savoir que cette pauvre enfant trouva des protectrices dans toutes les Religieuses, qui loin de se prêter à la manie de leur Supérieure, favoriserent son évasion aussi-tôt qu'elles furent assurées de le pouvoir faire avec bienséance. Le Recteur des Jésuites promit à la Maîtresse des Novices, de retenir Deshomais à Dieppe jusqu'à ce qu'Annette eût été conduite dans une Communauté, & donna sa parole que le jeune homme ne chercheroit à la voir qu'au moment où sa famille consentiroit à la lui accorder pour Epouse. Il fut aisé après cela de procurer à ma fille la sortie de la Maison à l'insçu de ma mere; la Nourrice qui l'attendoit la conduisit aux Dames de Miramion à Paris, où le Recteur l'avoit recommandée. Elle y fut sept jours sans recevoir aucune nouvelle, & commençoit à être fort inquiéte, lorsqu'on lui annonça un Ecclésiastique qui souhaitoit de lui parler en particulier.

Elle se rendit dans une petite salle où les Sœurs de cette Maison vont panser les pauvres malades; car ces filles ne sont point cloîtrées. A peine cet honnête homme lui eut-il fait les compliments d'usage, qu'il lui remit une lettre entre les mains, & lui dit: fuyez, Mademoiselle, vous n'avez pas un instant à perdre; il y a une lettre de cachet donnée pour vous arrêter. Vous trouverez à la porte de la maison un Carrosse qui vous conduira chez une Dame dont je suis sûre, & cette lettre vous indiquera le parti que vous devez prendre. Il ne permit point à Annette de le remercier, & ne la perdit de vue qu'après l'avoir remise dans le Fiacre qui l'avoit amenée. Cette voiture s'arrêta chez une veuve où ma fille étoit attendue, & qui la reçut avec beaucoup d'humanité. Elle la conduisit dans un cabinet assez propre, & lui dit qu'elle la laissoit libre jusqu'à ce qu'elle eût lu sa lettre, & qu'ensuite elle n'auroit qu'à sonner pour la trouver à ses ordres. A peine fut-elle sortie, qu'Annette, qui avoit déja rompu le cachet de sa lettre, y lut ces mots écrits de la main du Recteur: Fuyez, Mademoiselle; c'est à Turin, & auprès du Marquis de

Sainville qu'il faut chercher un protecteur. Madame de Vasque s'est liguée avec le pere de Deshomais pour vous perdre, votre imprudente Nourrice lui en a donné les moyens sans le vouloir; ils ont obtenu un ordre supérieur pour vous faire enfermer; je souhaite que cet avis arrive assez tôt pour vous faire éviter ce malheur.

Annette dût être bien effrayée à la lecture de ce billet; mais la Nourrice qui m'a instruite de tout ce que je vous écris, ignore les moyens dont elle se servit pour gagner Turin, & pour se faire reconnoître de mon beau-pere. Elle lui avoit écrit depuis trois mois lorsque je rencontrai cette femme à Toulouse, & n'entroit dans aucun détail par rapport à son évasion; elle lui marquoit seulement qu'elle avoit retrouvé dans le Marquis de Sainville un pere tendre, qu'elle avoit des choses de très-grande conséquence à lui communiquer, & qu'elle le feroit incessamment. Peu de jours après avoir reçu cette lettre, Madelon rencontra son mari dans une rue; il la reconnut, lui demanda pardon de ses mauvais procédés à son égard, & l'engagea à quitter les Amurées pour le suivre à Tou-

louſe, où il avoit, diſoit-il, un bon établiſſement. La crédule Madelon ajoûta foi à ce diſcours, & au lieu de trouver dans cette ville l'aiſance dont on l'avoit flattée, s'y vit réduite à la miſere; elle en tomba malade de chagrin, & engagea la bague qui m'a procuré le bonheur de la retrouver, comme je vous l'ai déja dit.

Je mets cette lettre à la poſte à Suze, ma chere Marquiſe, elle ſera ſuivie d'une autre que je vous écrirai immédiatement après avoir eu le plaiſir d'embraſſer ma fille. Que mon émotion eſt grande en approchant du terme! Je ne ſuis encore déterminée à rien. Je crois pourtant que j'écrirai à cette chere enfant avant de chercher à la voir, & je ſçaurai d'elle ſi je puis riſquer à m'offrir aux yeux du Marquis de Sainville. Pourroit-il méconnoître la mere, après avoir eu tant de bontés pour la fille?



VINGT-HUITIEME LETTRE.

ÉMERANCE

A LUCIE.

QUE de nouveaux motifs de découragement ! Que de nouveaux motifs de consolation ! Je n'ai point trouvé le Marquis de Sainville à Turin, ma chere Marquise, il en est parti depuis quelques mois pour Paris, & je n'ai pu me procurer aucun éclaircissement sur ma pauvre fille. Mais il faut vous rendre compte de ceci plus en détail.

Je vous ai dit que j'étois résolue d'écrire à Annette avant de chercher à la voir ; je le fis en arrivant à Turin ; je m'annonçois simplement comme une Dame étrangere qui avoit des nouvelles à lui donner de sa famille. Quelque simple que fût le sujet de cette lettre, j'étois si troublée, ma main trembloit si fort, qu'il fallut la recommencer deux fois, & si mon impatience me l'avoit permis, je crois que j'en aurois fait une nouvelle. Je m'étois à peine

donné le temps de passer une robbe, & ayant fait demander une chaise, j'ordonnai aux Porteurs de me conduire à l'Hôtel du Marquis. Ces sortes de gens connoissent toutes les personnes de qualité, & ceux-ci me demanderent si je voulois parler à M. le Marquis? Non, leur dis-je, je ne veux que remettre une lettre à Mademoiselle sa fille; la connoissez-vous? Si je la connois, me répondit un de ces hommes; j'ai eu l'honneur de la porter pendant la maladie d'un de ses gens, & je vous assure.... Mais il ne faut pas souhaiter de mal à son prochain. Pourtant si cet homme étoit mort, elle étoit contente de mes services; & moi j'aurois mieux aimé la porter pour rien, qu'un autre qui m'auroit donné beaucoup d'argent. Tant y a qu'il a fallu quitter cette place; ce qui me console, c'est que je ne l'aurois pas gardée longtemps, la charmante Marquise a quitté Turin avec son grand-pere. Mon Dieu! dis-je toute saisie, ne savez-vous pas où ils sont allés? Oh! pour de cela, répondit cet homme, je ne puis vous en rien dire; je ne me mêle pas des affaires des autres; mais si vous voulez que nous vous portions à l'Hôtel, vous

parlerez au Portier. Ah! que le cœur me battoit, ma chere Marquise; cependant M. de Sainville pouvoit n'être pas éloigné, & je priai cet homme de me porter chez ce Seigneur le plus vîte qu'il pourroit. Le Portier me dit que son Maître étoit à Paris. Est-il parti seul, lui demandai-je avec précipitation? C'est ce que je ne puis vous dire, répondit cet homme; je ne suis dans la maison que depuis un mois, & c'est la sœur du Marquis qui m'y a placé, après avoir chassé mon prédécesseur qui étoit un yvrogne. Et ne pourrois-je pas parler à cet homme, répondis-je avec précipitation? J'avois bien son adresse, reprit le Portier; mais il y a une heure que je l'ai donnée à un Etranger qui est venu demander cet homme. Je vais l'écrire aussi bien que je pourrai me la rappeller. Donnez seulement, dit mon Porteur, il faudra qu'il soit bien caché si je ne le trouve pas. Malgré la capacité de cet homme à trouver les gens, il m'a traînée de porte en porte pendant une heure & demie. Si j'avois écouté les mouvements naturels, je crois que je courois risque de devenir folle; mon impétuosité naturelle étoit montée à son dernier dégré;

heureusement je me suis rappellé les principes de soumission à la Providence, & jamais je n'en eut tant de besoin. La femme de ce Portier nous a dit qu'il étoit sorti avec un Monsieur, & qu'ordinairement quand il quittoit sa maison, c'étoit pour n'y rentrer que le soir & fort yvre. J'ai questionné cette femme qui ne connoît point du tout la famille de M. de Sainville, & j'ai été réduite à lui laisser mon adresse en lui promettant un écu, si elle pouvoit trouver son mari & me l'envoyer. Je revins à mon Auberge avec un accablement si grand, que je priai l'Hôtesse de me faire préparer un lit, parce que je ne me trouvois pas bien. Hélas ! me dit cette femme, je suis bien fâchée de votre indisposition ; sans cela, je vous aurois priée de m'aider à consoler le jeune homme qui est arrivé avec vous ; il se désespere, & je crains en conscience qu'il ne perde l'esprit. Quoique je pusse à peine me soutenir, la pitié m'engagea à passer dans sa chambre, & véritablement il m'effraya. Ses yeux étoient égarés, & je lui parlai long-temps avant d'en pouvoir tirer un seul mot : puis sortant tout-à-coup comme d'un profond sommeil : je vous demande pardon,

Madame, m'a-t-il dit; vous voyez le plus malheureux de tous les hommes, il ne me reſte qu'à mourir. C'eſt une triſte reſſource, lui ai-je dit; un homme tel que vous en doit chercher dans ſon courage, & dans la ſoumiſſion aux ordres du Ciel. Souffrez que je vous y exhorte. Je conçois que votre voyage n'a pas été plus heureux que le mien; je n'ai point retrouvé ma Fille, apparemment que vous n'avez pas trouvé votre Amante. Que la conformité de nos malheurs nous faſſe chercher enſemble des motifs de conſolation; la Réligion en offre toujours à ceux qui ne croyent point que les événements ſont dirigés par un hazard aveugle. C'eſt un Dieu ſage, qui, pour de bonnes raiſons, ne permet pas toujours que nos deſſeins les plus légitimes ayent le ſuccès que nous nous promettions; adorons ſes ordres, & méritons par notre ſoumiſſion un ſuccès plus heureux. Ah Madame! me répondit ce jeune homme, il ne me reſte pas le plus petit eſpoir! Celle que je cherche eſt peut-être perdue pour jamais pour un homme qui ne reſpire que pour elle. En ce cas, lui ai-je répondu, j'avoue que je ſuis moins à plaindre. Le Mar-

quis de Sainville chez lequel j'espérois retrouver ma Fille.... Ah Madame ! s'écria ce jeune homme en se levant avec transport, c'étoit chez le Marquis de Sainville que vous cherchiez Mlle. votre Fille ? de grace, encore un mot ; serois-je assez heureux pour trouver en vous la mere de ma chere Annette ? Jugez de mes transports à ce nom, ma Chere ; c'est le tendre Deshomais que je retrouve, & dans quel état ? mourant, désespéré ! Plus diligent que moi, il avoit trouvé l'ancien Portier du Marquis, & voici ce qu'il avoit appris de cet homme.

Ma Fille avoit passé six mois chez son grand-pere qui paroissoit l'aimer beaucoup ; elle en étoit disparue tout d'un coup : les uns disoient qu'il l'avoit fait entrer au Couvent ; les autres, qu'il l'avoit renvoyée à ses parents ; mais je sçais de science certaine, a ajouté cet homme, qu'il l'a remise entre les mains de sa Sœur qui est la plus méchante femme du monde. Elle haïssoit cette charmante Demoiselle, parce qu'avant son arrivée elle comptoit sur les grands biens de M. le Marquis qui n'a pas d'autre héritiere qu'elle & ses enfants. Un soir elle me demanda mes

clefs de la part du Marquis ; cela m'intrigua, & je voulus sçavoir ce qu'elle en vouloit faire. Le lendemain à quatre heures du matin, j'entendis marcher dans la cour, & regardant par le coin de ma fenêtre, je la vis sortir avec Mlle. de Sainville qui pleuroit beaucoup. Elles monterent toutes deux dans un carrosse, & du depuis on n'en a pas entendu parler. Quel récit, ma chere Marquise ! cette méchante femme ! .... Mais non, elle a chassé ce valet, il cherche à se vanger ; car il a voulu insinuer à Deshomais que cette Dame étoit capable d'avoir cherché à s'en défaire. Je chasse ces horreurs loin de ma pensée ; le Marquis n'est point capable de se prêter à un tel forfait. Pourquoi haïroit-il ma malheureuse Fille ? peut-être étoit-ce un mécontentement passager, & qu'elle est actuellement à Paris avec lui. Au nom de Dieu, ma chere Amie ; engagez votre Époux à partir à la réception de ma lettre, & à parler lui-même à M. de Sainville ; il n'osera biaiser avec un homme tel que le Marquis, & il faudra bien qu'il s'explique sur le sort de cette infortunée. Ciel daigne la protéger contre cette femme ! Si elle étoit à

Turin, j'irois hardiment lui demander mon enfant ; & si elle faisoit difficulté de me la rendre , j'implorerois le secours des Loix , j'irois me jetter aux pieds du Roi. J'ai été prête à repartir sur le champ pour Paris ; Deshomais trouve qu'il vaut mieux rester ici en attendant votre Réponse ; nous pourrons employer ce temps à découvrir où est cette femme qui me donne de si grandes frayeurs ; si elle a mis ma Fille dans un Couvent , comme après tout il y a beaucoup d'apparence , ce feroit nous éloigner d'elle en quittant ce pays. L'amant de ma Fille , qui me donne ce conseil, a eu bien de la peine à le prendre pour lui : qu'auroit-il fait à Paris ? il n'est ni d'un âge ni d'un rang à en imposer à M. de Sainville ; d'ailleurs , il faut du sang-froid dans une telle affaire , & le pauvre jeune homme ne se possede pas. Comment le feroit-il , ô mon Dieu ? Depuis le commencement de mon voyage , je n'ai pas passé de jour , d'instant même sans offrir ma Fille au Seigneur à qui elle appartient plus qu'à moi , sans lui remettre absolument cette affaire entre les mains en me soumettant à sa sainte volonté ; & cependant je suis si foible,

que ſi ce n'étoit la néceſſité de ſoutenir le courage de Deshomais, je craindrois de faire des folies, de courir en criant par les rues de Turin, pour demander mon enfant à tout le monde. Ah mon Dieu! qu'eſt-ce que notre force, quand vous ne daignez pas être vous-même notre ſoutien, & que vous nous abandonnez à nous-mêmes. Je compte ſur le bon cœur du Marquis, ma Chere; je n'eſpere qu'en ſon ſecours, je le lui demande à genoux. Auſſi-tôt qu'il aura quelque nouvelle à m'apprendre, je le conjure de faire partir un Exprès; quoi qu'il apprenne, pour l'amour de Dieu, qu'il ne m'épargne point, qu'il ne me ménage point; je ne puis que mourir de douleur: hélas! je meurs à tous moments, & depuis quatre heures ma vie eſt une agonie. Deshomais ne ſe fie point à la poſte pour faire paſſer cette Lettre; il dit que les pacquets ſéjournent au Pont de Beauvoiſin & à Lyon; que cela cauſeroit un retard. Ainſi nous faiſons partir le fils de notre hôteſſe qui nous promet de courir jour & nuit. Le temps eſt beau, il ne ſera pas arrêté au Mont Cénis. Renvoyez votre Réponſe par un autre Courier, s'il vous plaît; celui-ci ſeroit trop fatigué; il n'iroit

pas assez vîte, ou il se tueroit. Ayez la charité de le garder quelques jours pour le remettre. Que d'embarras je vous donne ! mais il y va de ma vie.

VINGT-NEUVIEME LETTRE.

LUCIE

A ÉMERANCE.

VOus n'avez plus que des actions de graces à rendre au Seigneur, chere Amie, vous touchez à la fin de vos peines ; bientôt votre chere fille vous sera rendue ; elle vit ; j'en ai des nouvelles certaines, & je ne crains plus pour vous qu'un excès de joie. Au nom de Dieu, chere Amie, modérez-vous, rappellez tout votre courage ; il en faut plus pour soutenir les bonnes nouvelles que j'ai à vous annoncer que pour supporter de grandes douleurs. Mon Epoux voudroit que je remplisse deux pages de verbiages pour donner le temps à vos esprits de s'agiter par degrés, mais je n'en ai pas le courage ; & je viens tout d'un coup à l'événement le plus heureux. Faites un cri de joie, chere

Marquiſe, votre Fille eſt chez moi, elle eſt dans mes bras ; ce papier, elle le mouille de ſes larmes, elle me conjure de la faire partir plutôt que d'écrire ; le même eſprit qui vous animoit en ſortant de Toulouſe, la poſſede, & elle ſe fâche bien ſérieuſement, de n'avoir que des jambes qu'elle donneroit & troqueroit volontiers pour des aîles, afin d'être plus vîte à vos pieds. Mais pourquoi vous tenir plus long-temps en ſuſpens ? Cette belle Marie, cette aimable fille, qui, du premier coup d'œil, m'inſpira un intérêt ſi vif, eſt la charmante Annette. Ne m'arrêtez pas la main, petite Fille ; elle lit à meſure que j'écris, & prétend que je la loue trop, elle veut effacer *aimable* & *charmante* ; ces épithetes, dit-elle, ne lui conviennent point, il y auroit trop à rabattre quand vous la verrez ; elle veut que je mette à la place, cette tendre, cette obéiſſante, cette reſpectueuſe Fille : elle a beau faire l'entendue, ce qui eſt écrit eſt écrit ; je n'effacerai rien & j'en mettrai bien d'autres ſans craindre d'exagérer. Voyez un peu ce qu'elle a fait avec ſes ſcrupuleuſes craintes, je ne ſçais plus où j'en ſuis : ſi je la croyois elle partiroit avec mon Courier, & ſe

ſent, dit-elle le courage de courir la poſte. Mais, ma belle Enfant, vous retarderiez le Courier, & votre Mere compte les minutes. Qu'il parte donc tout à l'heure, & vîte, & vîte. Il faut pourtant attendre le jour & des chevaux; on ne court pas la poſte à pied, & quand on ne voit goutte, on riſque de tomber dans un trou, de ſe caſſer la jambe. Voilà où j'en ſuis réduite, chere Amie; votre Fille, votre impatiente Fille a l'intelligence ſi bouchée, qu'il faut lui expliquer toutes ces choſes qu'elle ne comprendroit pas ſans cela; & puis quand je crois l'avoir convaincue & n'avoir plus qu'à continuer ma lettre, elle m'interrompt pour me répéter ſon éternel refrein : *Partons, Madame.* Non, Mademoiſelle, vous ne partirez pas; vous êtes un dépôt qui m'eſt confié, j'en réponds, je ne veux pas vous perdre de vue; & vous concevez que je ne puis vous ſuivre : il ſeroit beau de voir une femme groſſe de ſix mois courir la poſte en franc-étrier. Tranquilliſez-vous, s'il vous plaît, & en attendant les chevaux, permettez que j'apprenne à votre chere Mere, comment j'ai découvert que vous n'étiez point la fille à Jean Piccard.

Je reçus votre lettre à dix heures du matin, & à peine eus-je achevé de la lire, que mon Epoux partit pour Paris, ainsi que vous me l'aviez recommandé. Il revint le lendemain tout consterné, m'apprendre que M. de Sainville avoit quitté Paris depuis deux jours, sans qu'on sçût le terme du voyage qu'il alloit faire. Je ne sçavois comment vous annoncer ce nouveau malheur, ni quelles mesures je devois prendre pour tâcher de découvrir ce qu'il étoit devenu : le chagrin de ne pouvoir vous être utile aussi promptement que je l'aurois souhaité, me rendit en peu d'heures méconnoissable. On sonna le souper, & j'avois le cœur si serré, qu'il me fut impossible de manger un morceau. La petite Marie fut frappée du changement de mon visage, & des pleurs que je ne pouvois retenir. Elle me demanda avec empressement si j'étois malade, & ne put être rassurée par mes réponses : j'étouffois, & il fallut me délacer. Mon Epoux effrayé, envoya un Exprès à Auxerre pour avoir du secours, tous les domestiques accoururent avec des eaux, des sels, & tout ce qu'on crut propre à me soulager. Marie les écarta : Madame n'a besoin que d'eau, dit-

dit-elle ; c'eſt une vapeur, elle s'eſt fait violence pour retenir ſes larmes ; je réponds qu'il n'y a pas de danger : en même temps elle m'offrit un verre d'eau & m'en jetta ſur le viſage. Effectivement cela me ſoulagea beaucoup. Comme elle m'excitoit à pleurer, & que je ne m'étois retenue que pour ne point affliger mon Epoux, je ceſſai de me contraindre, & au bout d'une demi-heure, je fus abſolument remiſe. Marie me pria alors de manger un morceau ; & comme mon Epoux lui dit qu'elle avoit des talents univerſels, puiſqu'elle ajoutoit à tous ceux qu'il lui connoiſſoit déja, celui de la Médecine, elle répondit qu'au moins pouvoit-elle ſe flatter de bien connoître cette maladie. Elle s'augmente par la diette, ajouta-t-elle ; j'en ai vu pluſieurs expériences dans les Couvents où elle eſt fort commune, & où j'ai paſſé preſque toute ma vie. Je ſuivis ſon conſeil & m'en trouvai bien. Pendant que je mangeois, elle dit : j'avois une Maîtreſſe, étant jeune, qui étoit ſi ſenſible pour tout ce qui touchoit ſes Penſionnaires, qu'au plus petit accident qu'il leur arrivoit, Madame Ste Victoire avoit des vapeurs. Madame Ste Victoi-

re, repris-je avec émotion; n'étoit-ce pas dans l'Abbaye des Dames de Saint Étienne de Rheims ? Ouï, Madame, reprit Marie en rougissant. Ah mon Dieu! ma Chere, lui ai-je dit avec vivacité, vous avez été à St. Etienne! auriez-vous connu la prétendue fille de la Touriere, la belle Annette ? La surprise de mon inconnue, la pâleur qui succéda au rouge qui avoit couvert son visage à ma premiere question, me donnerent la douce espérance de posséder ce que j'avois une si grande frayeur de ne pouvoir trouver. Je me rappellai en même-temps mille circonstances qui auroient dû m'ouvrir les yeux, si je n'avois pas été persuadée par vos lettres que votre fille étoit à Turin, cependant malgré le rayon d'espérance qui s'offroit à mon cœur, un souvenir fâcheux m'arrêta. La belle Marie fuyoit la tyrannie d'un pere; Annette n'avoit jamais connu le sien : toutes ces pensées se présenterent avec rapidité, & malgré mes doutes, avant qu'Annette fût remise du trouble où l'avoit jetté ma question, je m'étois levée de ma chaise, & je la serrois dans mes bras, sans pouvoir proférer un seul mot. Elle revint à elle-même plutôt que moi, &

me dit : Ah ! Madame, quel intérêt vous engage à me demander des nouvelles d'une fille infortunée, qui ne devroit pas avoir l'honneur d'être connue de vous ? lui reste-t-il de nouveaux malheurs à essuyer ? Mais pardonnez-moi, Madame, vous avez rappellé à mon esprit des circonstances si douloureuses, qu'il en a été troublé ; & en vérité je ne sais ce que je dis ; permettez-moi de me retirer un moment pour reprendre mes sens. Non, ma chere, lui ai-je dit ; il y va de toute ma tranquillité ; il faut absolument éclaircir mes doutes ; serois je assez heureuse pour qu'ils fussent fondés ; seriez-vous la fille de ma chere Émerance, cette chere enfant dont la perte a causé l'accident dans lequel vous m'avez vu tomber il y a un quart-d'heure.

Annette n'étoit plus en état de m'entendre ; au nom d'Emerance elle jetta un grand cri, & perdit connoissance. Heureusement le Chirurgien qu'on avoit appellé pour moi, arriva dans le moment. Il saigna cette aimable enfant qui reprit la parole, mais elle fut plus de six heures hors d'elle-même. Elle me serroit dans ses bras, mouilloit mes mains de ses larmes, & m'appelloit sa

mere. On la ſaigna une ſeconde fois ; & cela lui ſauva la vie ; car juſqu'à ce moment elle avoit été fort en danger. Quand elle fut en état de m'entendre, je lui dis tout ce que je crus capable de la ſoutenir dans une ſituation tranquille ; je lui fis d'abord entendre que cette mere dans les bras de laquelle je la remettrois bientôt, connoiſſoit, aimoit Deshomais ; néanmoins je n'oſai alors lui apprendre tout ce que je ſavois de ce dernier, de crainte de redoubler ſon émotion ; ce n'a été qu'au moment où elle a été tout-à-fait hors de danger de retomber, que je lui ai remis votre lettre, qui a miraculeuſement achevé ſa guériſon. Elle vouloit abſolument vous écrire ; j'obtiens à peine qu'elle ſe tranquilliſe juſqu'à demain, où ſon bras ſera guéri ; je remets auſſi à ce temps à vous apprendre ce que vous ignorez de ſes avantures. Un ſecond Courier partira dans deux jours, & vous attendra à la Lunebourg. Je ne veux pas retarder le départ de celui-ci. Vous devez penſer que nous n'aurons pas un inſtant de tranquillité juſqu'au moment où nous recevrons de vos nouvelles. Faites donc partir un ſecond exprès qui nous trouvera à Lyon, ſi la ſanté d'Annette nous

le permet, ou qui viendra jusqu'ici si nous y sommes encore. Je voulois dire un mot au fidéle Deshomais pour moi & pour Annette, mais votre homme est à cheval, & je ne veux pas lui faire perdre une minute.

TRENTIEME LETTRE.

ÉMERANCE

A LUCIE.

ON ne meurt ni de douleur ni de plaisir, puisque je respire encore, si toutefois on peut appeller vivre l'état dans lequel j'ai été depuis trois heures que j'ai reçu votre lettre. Vous le disiez bien, chere Amie, la joie est plus difficile à supporter que la douleur; elle m'ôte les expressions. Je remercie Dieu, je leve les mains & les yeux vers le Ciel, je pleure, j'embrasse Deshomais, je le presse de me quitter pour hâter notre départ; je crains de rester seule dans l'appréhension de succomber sous le poids de ma joie; enfin, je me détermine à vous écrire un seul mot, & à partir tout de suite. Deshomais n'est pas

dans une ſituation plus calme ; nos cœurs ſemblent nous échapper pour aller au-devant de vous. Au nom de Dieu, ma Chere, ſi votre ſanté & celle de ma chere Annette le permet, tenez votre promeſſe, venez à notre rencontre. . . . . Mais non, vous êtes groſſe, & cette chere enfant doit être affoiblie par les ſaignées ; tranquilliſez-vous donc toutes deux en nous attendant. Je ne ſais ni ce que je dis ni ce que je veux, j'abandonne tout à votre prudence, à votre amitié. Que je lui dois ! comment la reconnoître ? Chere Annette, ta tendre mere ne demande de vie qu'autant de temps qu'il en faut pour t'embraſſer, & expirer de joie dans tes bras. Conſerve-moi, ma fille, obéïs à mon Amie, à ta protectrice. Pardonne-moi le ſilence de Deshomais ; les inſtants qu'il employeroit à t'écrire ſeroient autant de moments qui retarderoient notre réunion.



TRENTE-UNIEME LETTRE.

LUCIE

A ÉMERANCE.

NOUS partons, chere Amie, avec le Courier qui vous remettra cette lettre ; mais nous ne ferons pas tant de diligence que lui ; la ſanté d'Annette, quoiqu'abſolument rétablie, demande quelque ménagement auſſi bien que mon état. Pour adoucir les moments qui s'écouleront en attendant celui qui doit nous réunir, j'ai ſervi de Sécretaire à ma chere Annette qui ne peut encore écrire, qui compte les minutes, qui trouve les heures longues comme des ſiécles, qui m'échapperoit ſi je ne la gardois à vue, & qui braveroit ſans effroi les abyſmes du Mont Cenis, où elle avoue pourtant qu'elle a eu bien peur, pour avancer le plaiſir de ſe trouver dans vos bras. Elle voudroit bien me perſuader qu'elle n'eſt occupée que du délicieux plaiſir de voir une mere ſi digne de ſa tendreſſe ; les ſentiments de l'amour filial rempliſſent tellement

son cœur, à ce qu'elle veut me persuader, qu'il n'est pas capable de la plus legere distraction. Elle en a pourtant, je vous jure; son cœur est vaste, & la place que sa Mere y occupe, n'a rien pris sur celle de son Amant. Je m'amuse à la désespérer en lui disant qu'elle se sert habilement d'une partie de ses sentiments pour nous déguiser l'autre. Elle convient de sa tendresse pour Deshomais, & assure en même-temps qu'elle n'est en état actuellement que de s'occuper de celle qu'elle a pour vous. Voilà une querelle bien établie entre vous & cet Amant, il va vous accuser des distractions d'Annette. Je lui conseille pourtant de ne se pas désespérer; il est encore assez aimé pour prendre patience, & sur ma parole, tous les soupirs qui passent les monts ne sont pas pour vous. Pour moi, j'ai toutes les peines du monde à soutenir la mienne jusqu'à demain matin où nous partirons; il me semble que toutes les démarches que je fais pour presser notre départ, hâtent le vôtre que je ne vous soupçonne pas de retarder. Que serois-ce si un mauvais temps vous retenoit en route aussi long-temps que lorsque vous êtes allée à Turin? Il ne faut point
penser

penser à cela, la seule pensée d'un tel contre-temps blesse. Vous voyez, ma chere Amie, que j'ai peu profité dans les sublimes leçons que vous m'avez données ; toute la différence que je trouve entre ce que je suis aujourd'hui & ce que j'étois auparavant, c'est que je connois, que je sens mon mal, & que je demande à Dieu la guérison de mon pauvre cœur. Ah ! que je serois heureuse si je sentois son amour comme je sens ma tendresse pour mes Amies, & sur tout pour vous & votre chere fille. Je vous envoie avec cette lettre la rélation de tout ce que cette chere enfant a souffert depuis sa sortie de Paris ; il faut bien vous fournir un amusement pour les soirées qui sont encore longues, & vous ôter la tentation de marcher la nuit en vous offrant un délassement de votre goût en arrivant au gîte. C'est Annette qui va parler.

*Suite de l'Histoire d'*ANNETTE.

A peine fus-je instruite du danger que je courois à Paris, que je brûlai d'envie d'en sortir, & même de la France. Mais comment entreprendre un si terrible voyage, seule, sans argent,

& preſque ſans habit ? Cette lettre ne me diſoit pas un mot de Deshomais ; qu'étoit-il devenu ? Comment pouvoit-il m'abandonner dans une circonſtance ſi fâcheuſe ? Après m'être livrée quelque temps à toutes ces penſées, je ſonnai, & la Dame qui m'avoit reçue dans ſa maiſon parut, & me dit : Je ſais, Mademoiſelle, l'extrémité à laquelle vous êtes réduite ; je ne ſuis pas riche, cependant j'ai douze louis à votre ſervice ; il faut prendre la diligence de Lyon qui heureuſement part demain avant quatre heures ; je vous ai acheté une ſoutane & un manteau, vous pourrez paſſer pour un jeune Lyonnois qui ſort de faire ſes études à Paris ; il n'y a pas d'apparence qu'on vous croye partie ſi vîte. J'embraſſai cette charitable Dame avec des tranſports de reconnoiſſance, & j'eſſayai ſur le champ les habits qu'elle m'avoit achetés, je les gardai même toute la journée afin de m'y accoûtumer, & d'avoir l'air moins emprunté. Je queſtionnai mon Hôteſſe pour ſavoir ſi elle n'auroit pas quelque connoiſſance de ce qu'étoit devenu Deshomais ; elle n'avoit jamais entendu prononcer ſon nom, & refuſa même de me dire le ſien, non plus que celui de

l'honnête & charitable Eccléſiaſtique qui m'avoit avertie du péril que je courois. Il faiſoit encore obſcur quand j'entrai dans la Diligence ; mais les ténebres s'étant diſſipées, chacun de ceux qui étoient dans cette voiture, firent l'examen de leurs compagnons de voyage. Il y avoit une jeune éveillée à côté d'un Officier, qui paroiſſoit s'être fait ſon conducteur pour quitter Paris ; deux Peres de l'Oratoire, un Négociant & un Cavalier déja ſur l'âge. On fit connoiſſance les uns avec les autres, chacun dit le motif de ſon voyage ; la Demoiſelle dont j'ai parlé nous aſſura qu'elle alloit trouver un de ſes oncles ; pour moi je ſuis perſuadée que cet oncle n'exiſtoit non plus que le pere que j'allois joindre à Lyon. Les trois premiers jours de notre voyage ſe paſſerent avec agrément ; les Peres de l'Oratoire m'interrogerent ſur mes études ; jugez ce que je ſerois devenue ſi j'euſſe oublié celles de ma jeuneſſe. Un de ces Peres parloit Latin avec beaucoup de facilité, parce qu'il avoit été longtemps en Allemagne, où il avoit été forcé de faire uſage de cette langue ; il voulut ſavoir ſi je la ſavois mieux qu'on ne l'apprend au College, & fut

charmé de la facilité avec laquelle je m'exprimois ; il me demanda si je savois aussi bien le Grec. Je l'entends, lui répondis-je, mais je ne pourrois pas le parler. Il avoit un Auteur Grec dans son sac de nuit ; lorsque nous fumes à la dînée, il voulut savoir comment je l'expliquerois, & fut si content de ma traduction, qu'il passoit à chaque repas à le lire avec moi, tout le temps qui restoit avant de rentrer dans la voiture. Je releve ces circonstances qui paroissent frivoles, parce que c'est à elles que je dûs mon salut. Nous n'avions plus que trois lieues à faire pour arriver à Châlons, lorsqu'un homme qui couroit la poste, & qui paroissoit très-fatigué, obtint de notre Cocher la permission d'entrer dans la Diligence. La Nymphe qui étoit à côté de l'Officier fixa d'abord les regards de ce nouveau venu ; mais ensuite il les arrêta sur moi d'une maniere qui me causa de l'inquiétude. Pendant qu'il étoit occupé à me regarder, comme quelqu'un qui cherchoit à se rappeller mes traits, ce Pere de l'Oratoire me cita en Latin un passage d'Horace qui avoit rapport à l'attention de cet homme sur cette Demoiselle. Je lui répondis dans la même

langue, & nous continuâmes à nous entretenir ainsi pendant quelques moments. A peine étions-nous descendus à l'Auberge, que cet homme en fit fermer les portes de la part du Roi, & en même-temps la maison fut environnée d'Officiers de la Maréchaussée. Heureusement pour moi j'étois dans une chambre sur le derriere pendant que tout cela se passoit, sans quoi ma frayeur m'eût décélée. Un quart-d'heure après l'Oratorien entra dans la chambre, & me dit : Ne voulez-vous pas prendre congé de notre compagne de voyage ? C'étoit une pélerine de Cythere, & l'homme qui nous a joint sur la route est un Exempt chargé d'une lettre de cachet pour la faire enfermer. Mais, ajoûta ce bon Pere, ce n'est pas là ce qu'il y a de plus plaisant. Cet homme, après avoir mis des Gardes à la porte de cette belle Hélene, m'a demandé très-sérieusement si je vous connoissois. J'ai, m'a-t-il dit, un autre ordre pour arrêter une jeune fille qui étoit aux Dames de Miramion; apparemment qu'elle a eu vent de la lettre de cachet; car elle s'est sauvée. Voici, a-t-il dit en sortant un papier de sa poche, le signalement de cette fugitive. Les traits de ce jeune

Ecolier ſont ſi reſſemblant avec le portrait qu'on m'en a donné, que j'ai cru être ſur le point de faire deux captures au lieu d'une; mais lorſque je vous ai entendu parler Latin enſemble, j'ai bien vu que ce n'étoit pas ce que je cherchois. J'ai lu ce ſignalement, continua l'Oratorien, & véritablement on croiroit qu'il a été fait pour vous, excepté que la Demoiſelle eſt plus grande. J'ai fait remarquer cette différençe à l'Exempt, & l'ai aſſuré que vous ſortiez du College, où vous aviez fait de fort bonnes études.

Si l'Oratorien m'eût enviſagé alors, le trouble de mon viſage plus que la reſſemblance, lui eût indiqué la vérité. J'étois pâle, tremblante, & prête à me jetter à ſes pieds pour le conjurer de m'aider à ſauter par la fenêtre pour m'échapper. Je n'en fis rien pourtant; un inſtant de réflexion me fit ſentir qu'il n'y avoit qu'une grande fermeté qui pût m'arracher à ce péril. Je fis un grand éclat de rire, & ſoit dit ſans vous ſcandaliſer, Madame, je jurai, ouï je jurai pour mieux conſtater mon ſexe, en diſant que je trouvois la choſe ſi plaiſante, que j'avois deſſein d'en faire la guerre à l'Exempt; car, ajoû-

tai-je, apparemment qu'il ſoupera avec nous. Vous ſentez pourquoi je faiſois cette queſtion ; malgré mon courage je crois que j'aurois pris la fuite s'il eût fallu me trouver face à face de cet homme qui me paroiſſoit ſi redoutable. Il ſemble à ceux qui n'ont pas la conſcience nette, que ces ſortes de gens ont le ſecret de lire dans leurs cœurs, & de deviner leurs penſées. Heureuſement je n'eus pas à redouter la pénétration de ce prétendu ſcrutateur ; l'Oratorien m'apprit qu'il avoit commandé le ſouper dans la chambre de la belle, & qu'il lui tiendroit compagnie. Vous n'aurez pas de peine à croire, Madame, que je ne dormis pas toute la nuit, & que je fus bien charmée quand je vis cette fille & ſon conducteur monter dans une chaiſe de poſte, & reprendre le chemin de Paris. La Diligence en ce temps faiſoit en un jour le chemin de Châlons à Lyon, & pour cela partoit à la pointe du jour. Je ne me raſſurai point dans le batteau, & auſſi-tôt que j'eus mis pied à terre à Lyon, je pris congé de mon Oratorien auquel je promis une viſite, & je courus chercher une voiture pour la Savoie. Lorſque j'eus paſſé le Pont de Beauvoiſin, qui

sépare la France des Etats du Roi de Sardaigne; je me trouvai délivrée d'un poids énorme, & je respirai librement. J'achevai heureusement le reste de mon voyage, & dans le dernier village qui conduit à Turin, & qui n'en est qu'à deux lieues, je congédiai mon Voiturier, à qui j'avois dit que cet endroit, que l'on nomme Rivol, étoit le terme de mon voyage. Je cherchai dès la pointe du jour un lieu écarté; car j'avois couché à Rivol, & m'étant déshabillée à la hâte, je repris les habits de mon sexe, abandonnant sur la place ceux que je quittois, & que je donnai de bon cœur à ceux qui pourroient les trouver.

J'ai oublié de vous dire qu'au premier moment où je me vis en sûreté, j'écrivis au Recteur qui m'avoit si bien servie; je reçus réponse quelques jours après être arrivée à Turin, non pas de lui, mais de son Successeur, qui m'apprit que ce charitable Ami étoit passé dans les Indes. Par rapport à Deshomais, il avoit disparu tout d'un coup, & il y avoit bien de l'apparence que ses parents l'avoient fait mettre en lieu de sûreté pour l'empêcher de me suivre. Celui qui m'écrivoit ajoûtoit quel-

ques mots de consolation à ces nouvelles accablantes, en me faisant envisager que sa détention ne pouvoit durer long-temps, & qu'il étoit naturel que l'ignorance où l'on étoit de mon sort, accéleretoit sa sortie par la difficulté où on le supposeroit de suivre mes traces. On ne me promettoit pas de l'avertir que c'étoit à Turin qu'il falloit me chercher, mais on me faisoit espérer d'une maniere assez vague, de me rendre service; or on ne pouvoit le faire qu'en lui indiquant où j'étois.

Au chagrin que me causa une telle lettre, se joignit l'embarras de me présenter au Marquis de Sainville, & la juste inquiétude, ou qu'il refusât de me reconnoître, ou qu'il désapprouvât la conduite que j'avois tenue. Je pouvois parer ce second inconvénient en lui dérobant la connoissance d'une partie de mes démarches, ou du moins en les tournant d'une maniere propre à me disculper des pas hazardeux que j'avois eu le courage, ou si vous voulez, l'imprudence de faire; car je me rendois justice; il eût été mieux de souffrir la persécution de ma grand'-mere, que de m'exposer à courir ainsi, bien à la lettre, par monts & par vaux. Vous verrez

bientôt qu'il est plus aisé de connoître ses torts que de s'en corriger, puisque je retombai dans la même faute en pareille occasion; mais cette réflexion m'a fait perdre le fil de mon discours. Je disois donc qu'il me vint en pensée d'ajuster un petit Roman sur ma sortie; or cette tentation, j'y résistai très-courageusement, & il me sembloit que c'étoit par amour pour la vérité, & parce que tout déguisement m'a toujours paru une lâcheté; je résolus donc d'être à mon égard une Historienne impartiale, & de n'altérer en rien la vérité. Attendez pourtant; je n'eus pas le front de me faire compliment sur cette victoire que je remportai sur moi-même, je démêlois, mais bien imperceptiblement, une raison d'être sincere, & celle-là étoit décisive pour mes intérêts. C'est que mon grand-pere, sans être accusé de pousser l'incrédulité trop loin, pourroit fort bien ne s'en pas rapporter à mon témoignage, & que s'il découvroit que je l'eusse trompé ensuite des informations qu'il étoit naturel qu'il fît; je m'exposois à perdre son estime dont j'allois absolument dépendre. Vous voyez, Madame, que loin de chercher à surprendre la vôtre, je vous dévoile les

replis de mon cœur, c'eſt avec une vraie ſatisfaction, je vous l'aſſure. Outre ma confiance dans votre indulgente bonté, je ſens que cet écrit eſt fait pour être communiqué à ma tendre mere; il eſt juſte qu'elle m'apprécie au juſte dans la réſolution où je ſuis de ne plus me conduire que par ſes lumieres; il eſt abſolument néceſſaire qu'elle connoiſſe & mes défauts & mes bonnes qualités, & puis je compte ſi fort ſur ſa tendreſſe, que je lui avouerois des crimes auſſi ſincerement que je fais des imprudences. Je reviens à mon hiſtoire.

Rien ne m'avoit paru ſi aiſé de loin que de me préſenter à mon grand-pere. A meſure que j'approchai du moment d'exécuter ce deſſein, l'entrepriſe ſe montra à mes yeux beaucoup plus difficile que je ne l'avois imaginé. Je fus quinze jours à Turin en me promettant tous les ſoirs de ne pas balancer à faire dès le lendemain cette importante démarche; je me mis même en chemin pluſieurs fois, & fus juſqu'à la porte de ſon Palais; là il me ſembloit qu'une force inviſible me repouſſoit, & me forçoit à remettre au lendemain une viſite qui tantôt me paroiſſoit dangereuſe, & le plus ſouvent inutile. Le défaut d'ar-

gent me força de passer par-dessus une sorte de timidité qui ne m'est point du tout naturelle ; j'avois dépensé jusqu'à mon dernier sol, lorsque je pris une résolution efficace. Je mis le plus d'ordre qu'il me fût possible dans mes habits, je ne sçaurois dire ma parure, j'étois couverte & rien de plus, & malgré mes soins à cet égard, je fus plus d'une demi-heure à persuader au Portier de m'annoncer, encore ne pus-je obtenir de parler au Marquis, & je ne fus admise qu'à l'audience de son premier Valet de chambre. J'interromps Annette pour lui demander si ce Portier étoit aveugle, & s'il ne voyoit pas qu'un si joli visage n'étoit pas fait pour être offert aux yeux d'un valet. Oh ! ne me parlez pas de mon visage, me répond Annette, vous réveillez mon ressentiment ; il étoit prêt à me jouer un tour que j'ai bien eu de la peine à lui pardonner. C'est que ce Valet de chambre, qui étoit un fort honnête homme, ne put, m'a-t-il avoué depuis, me voir si pauvre & si belle, à ce qu'il lui parut, sans donner à ma visite des interprétations qui n'étoient pas favorables à ma vertu ; il soupiroit, il me regardoit tristement les yeux baissés, & je

touchai au moment d'essuyer un sermon de sa part; heureusement la nature m'a donné un air de modestie, qui l'excita à mieux penser de mes intentions; il s'intéressa même pour moi, & fit à son Maître un rapport si avantageux, qu'il eut ordre de m'introduire. Le cœur me battoit d'une man ere étrange, & lorsque je me vis en présence du Marquis, mes jambes refusant de me soutenir, je fus contrainte de m'appuyer contre une table, sans avoir la force d'avancer ni d'ouvrir la bouche; mais en récompense je sanglottois si fort que ce Seigneur en fut attendri; il eût la bonté de s'approcher de moi, & m'ayant pris par la main, il me pria de me rassurer en me disant qu'il étoit disposé à me rendre service en toutes les choses qui dépendroient de lui. Il me conduisit auprès du feu, me força de me mettre dans un fauteuil, & continua de me parler avec tant de bonté, que je commençai à reprendre courage & à essuyer mes larmes. Lorsque je me crus un peu plus forte, je me levai & courus me jetter à ses pieds. Le Marquis attendri s'efforçoit de me relever, & m'examinoit avec un air d'intérêt, qui me persuada que la na-

ture agissoit chez lui en ma faveur; effectivement je vis ses yeux se remplir de larmes. Que vous m'attendrissez, ma chere enfant, me dit-il; parlez, que puis-je faire pour vous? je ne suis pas en état de vous rien refuser; vous me causez la plus vive émotion que j'aye ressentie de ma vie, & vous me rappellez les traits d'une personne qui me fut bien chere. A ces mots je pris les mains de ce respectable vieillard, je les baisois, je les arrosois de mes larmes, & à travers mille sanglots je parvins à lui dire: C'est au nom de ce fils qui vous fut si cher, & dont je vous rappelle le souvenir, que je vous conjure d'avoir pitié de sa malheureuse fille; elle est à vos genoux, un mot de votre bouche va décider de son sort. Ah! mon enfant, me dit le Marquis en m'embrassant, il ne me seroit pas possible de te méconnoître; mes entrailles émues m'affirment que tu es ma fille & mon sang. Que les moments que je passai en embrassant les genoux d'un ayeul qui me marquoit tant de tendresse, furent délicieux! Il partageoit mes transports, me rendoit mes caresses; mais nous n'avions ni l'un ni l'autre la force de parler. Le Domestique qui m'avoit in-

troduite étoit dans la chambre voisine ; & curieux comme tous les gens de cette espece, il avoit laissé la porte entr'ouverte ; il fut témoin de nos transports sans en pénétrer le motif, le peu de mots que nous avions prononcés lui étant échappés par l'éloignement. Comme nous continuyions à pleurer, à sanglotter même, il eut peur que cette scène ne nuisît à la santé de son Maître, & entra au moment où le Marquis avoit véritablement besoin de secours ; il lui fit prendre un peu d'eau des Carmes, qui rappella ses forces prêtes à l'abandonner. Nous reprimes nos sens, & je remis à mon ayeul ma tabatiere, qui étoit la seule chose qui pût constater ma naissance. Quoique ce témoignage ne fût pas de la derniere évidence, ma ressemblance avec son fils étoit si grande, qu'elle pouvoit seule le convaincre que je ne lui en imposois pas ; mais le récit que je lui fis du mariage de mon pere, des démarches que son Ami avoit faites en sa faveur auprès de lui, & des lettres qu'il avoit écrites à cette occasion, venant à l'appui de mes traits, eussent suffi pour persuader le plus incrédule, & écarter tout soupçon d'imposture ; aussi n'eut-il aucun doute. Son

premier soin fut de me faire habiller d'une maniere convenable à ma naissance; ensuite il assembla sa Famille, & me présenta comme la Fille unique de ce fils qui lui avoit coûté tant de larmes; & pour ne rien laisser d'obscur dans ce qui me regardoit, il eut soin de faire venir d'Avignon l'Acte qui constatoit le mariage de son Fils, & de Paris mon Extrait-Baptistere; il y joignit les attestations du Notaire à qui ma modique dot avoit été confiée, où étoit jointe la déclaration secrette de la femme de chambre de ma Mere. Il écrivit même de sa main à Madame de Vasque; les Religieuses lui firent une Réponse, qui, en lui apprenant que ma grand'-mere étoit morte, lui rendoit de moi le témoignage le plus avantageux.

Au milieu de la joie que causoit à mon Ayeul la conformité de tous ces témoignages avec le récit que je lui avois fait, & qui levoient tous les doutes que des parents intéressés auroient pu former sur la vérité de mon origine, je m'apperçus bientôt qu'il nourrissoit un chagrin violent; il lui échappoit des soupirs: j'en fus vivement allarmée; il m'étoit devenu si cher, que mon bon-

heur

heur étoit absolument attaché à sa satisfaction ; je le pressai donc de me découvrir le motif de sa tristesse ; il me sembloit que j'en étois la cause, & je ne sçus que trop tôt que je ne me trompois pas dans cette conjecture.

Le Marquis de Sainville n'espérant plus de revoir son fils après tant d'années écoulées sans en avoir entendu parler, avoit adopté un de ses neveux, fils d'un frere cadet, qui, outre qu'il n'étoit pas riche, avoit essuyé de grandes pertes. Quoique ce jeune Seigneur qui se nommoit St. Far, ait été la cause innocente de ce qui me restoit d'infortunes à essuyer, la justice m'oblige de convenir qu'il méritoit l'amour & les bienfaits de son oncle. Parvenu à l'âge de vingt-cinq ans avec l'espoir d'une fortune brillante, il s'étoit montré supérieur à sa chute, & quoiqu'on eût pu, ce semble, lui pardonner un peu de sensibilité dans une telle occasion, il n'en montra que pour partager la joie de son bienfaicteur, & fut un des plus empressés à me faire reconnoître pour ce que j'étois. Sa générosité dans une circonstance si délicate, n'avoit point échappé à mon grand-pere, & lui faisoit envisager avec amertume l'état dans

lequel ce jeune homme alloit se trouver. Il y auroit eu un reméde à ce mal, qui paroissoit bien simple ; c'étoit de me faire épouser ce neveu chéri, & le Marquis n'eût pas balancé un moment à faire ce mariage, s'il n'eût été instruit de la situation de mon cœur. Mon attachement pour Deshomais avoit été l'origine de toutes mes disgraces, & en les lui racontant, je n'avois pas essayé de lui cacher que cette passion qui avoit été la premiere de ma vie, en seroit aussi la derniere. Non-seulement il ne pouvoit se résoudre à déchirer mon cœur en me proposant de rompre des nœuds qui sembloient tenir à mon existence, mais un motif de justice l'intéressoit pour Deshomais. Ce tendre jeune homme m'avoit choisie dans un état obscur, mon indigence ne l'avoit pas rebuté ; il s'étoit sacrifié à ma mémoire, & ne pouvant me suivre au tombeau où il me croyoit descendue, il s'étoit condamné à une mort civile. Ces considérations empêchoient le Marquis de Sainville, qui étoit généreux, de vouloir user de son autorité pour m'engager à trahir un Amant qui le méritoit si peu. Malheureusement pour moi, sa belle-sœur étoit d'un caractere bien op-

posé : ambitieuse, intéressée, vindicative, elle n'avoit vu qu'avec désespoir la succession de son beau-frere échapper à son fils ; & elle avoit pris pour moi une haine qui ne pouvoit être balancée que par l'espoir de recouvrer par mon moyen la fortune dont elle s'étoit flattée. Comme elle joignoit à ses autres défauts une profonde dissimulation, elle sçut déguiser si habilement son aversion, que je ne la croyois pas moins attachée à moi que le Marquis ; ensorte que j'avois une vraie vénération pour la vertu qui lui avoit fait sacrifier de si bonne grace des espérances si flatteuses ; je me promettois même d'engager mon grand-pere à traiter St. Far comme son fils. Cette femme, telle que je viens de vous la dépeindre, avoit acquis par ses fausses vertus un puissant ascendant sur le Marquis, elle s'en servit pour l'endurcir contre mes pleurs. Elle lui représenta que si je devois quelque chose à Deshomais, j'avois à me venger de sa famille qui m'avoit rejettée ; qu'à la vérité, ce jeune homme n'étoit point entré dans les vues ambitieuses de son Pere & de sa Tante, mais que ce seroit avoir trop d'égards pour sa fidélité, que de lui sacrifier une riche héritiere telle que je

l'étois devenue, qu'il restoit d'autres moyens de lui marquer notre reconnoissance; & qu'après tout, la Maison de Sainville ne devoit pas avoir moins de répugnance à se mésallier, que n'en avoit M. Deshomais, dont la noblesse, quand on la supposeroit ancienne, n'avoit jamais été illustrée. Ces pitoyables raisons ne convainquirent pas mon Ayeul; cependant sa foiblesse pour cette femme l'emporta sur sa raison, & ne pouvant se résoudre à m'exhorter lui-même à une perfidie pour laquelle il me connoissoit une si grande répugnance, il m'abandonna à cette furie qui promit de m'amener par degrés à tout ce *qu'on* exigeroit de moi. Je suis bien sûre que s'il eût pu soupçonner les indignes moyens qu'elle vouloit employer, pour ce qu'elle appelloit me réduire, il se fût bien gardé de m'exposer aux mauvais traitements que j'ai essuyés pendant quinze jours, & sous lesquels j'aurois succombé s'ils eussent duré plus long-temps. Elle avoit promis à son beau-frere de n'employer que la douceur & la persuasion; à peine fumes-nous arrivées dans la maison de campagne où elle m'avoit conduite, que dépouillant la feinte tendresse qu'elle m'avoit montrée jusqu'alors, elle n'é-

pargna ni les injures les plus grossieres ; ni même les mauvais traitements, pour me déterminer à épouser son fils. Je fus plusieurs fois meurtrie des coups qu'elle me donnoit sans ménagement ; & qui sçait si, perdant l'espoir de me vaincre, elle n'eût point attenté à ma vie ? Dans le temps où je ne voyois aucune ressource pour échapper à un esclavage si dur, & que j'étois prête à m'abandonner à mon désespoir, Dieu m'envoya un libérateur dans la personne de St. Far. Fils estimable & digne d'une meilleure mere, il n'apprit point sans frémir, la maniere odieuse dont elle en usoit à mon égard, & connoissant sans doute de quoi elle étoit capable, il résolut de tout risquer pour me tirer d'entre ses mains. Il gagna la femme de chambre aux soins de laquelle on m'avoit remise ; furie aussi implacable que sa Maîtresse, qui ; pour lui faire la cour, enchérissoit sur la dureté avec laquelle on lui ordonnoit de me traiter. Cette femme lui promit de me laisser un peu plus de liberté ; car j'étois enfermée dans un cabinet où le jour paroissoit à peine. Quelques présents qu'il lui fit, m'obtinrent la permission d'aller prendre l'air au jardin toutes les fois que sa

Maîtresse coucheroit à Turin, ce qui lui arrivoit souvent. La premiere fois qu'elle m'accorda cette grace, j'étois si foible, qu'il fallut malgré moi accepter le secours de son bras pour aller jusqu'à ce jardin. Comme il étoit environné de hautes murailles, elle m'y abandonna sans crainte; je les mesurois des yeux, & l'impossibilité de les escalader m'arrachoit des larmes, lorsque je vis paroître S. Far. J'avois d'abord estimé ce jeune homme; mais ne pouvant me persuader qu'il ignorât la maniere cruelle dont j'étois traitée, les sentiments favorables qu'il m'avoit inspirés avoient disparu, & il partageoit la haine & l'horreur que j'avois pour sa mere; mon premier mouvement fut donc de l'éviter; il s'en apperçut, & se hâtant de me joindre, il me dit: Arrêtez, Mademoiselle, au nom de Dieu, daignez m'écouter un moment & ne perdez pas une occasion que j'aurai peut-être peine à retrouver. Ce début sembla me présager quelque secours; je me laissai conduire sur un banc, où il me dit: les moments sont précieux; ma Mere est pour deux jours à Turin; profitez-en pour fuir; j'ai tout préparé pour assurer votre évasion, & il faut dès cette nuit

quitter des lieux que vous devez regarder comme funestes. Vous pensez bien, Madame, que ce discours m'avoit rendu très-attentive. La générosité de St. Far & le secours qu'il m'offroit m'ouvrirent les yeux sur mon injustice à son égard ; je voulus l'interrompre pour lui marquer ma reconnoissance ; il ne me laissa pas la liberté de le faire, & me dit : attendez, s'il vous plaît, Mademoiselle, vous ignorez le prix du sacrifice que je vous fais ; je vous adore, & ce sentiment a pris naissance dans mon cœur au premier instant qui vous offrit à mes yeux. Je reçus avec ravissement les espérances que me donna M. de Sainville de pouvoir unir ma destinée à la vôtre ; que je payai cherement ce moment de l'espoir le plus flatteur ! Il m'apprit en même-temps que votre cœur étoit engagé, & que vous vous destiniez à l'heureux Deshomais ; mais il ajouta que je ne devois pas désespérer de vous rendre sensible, & m'encouragea à vous rendre des soins, qui peut-être parviendroient à bannir de votre cœur un rival dont vous ignoriez absolument le sort. J'ose prendre le Ciel à témoin, Mademoiselle, que dès ce moment je bornai mes desirs à vous

voir, vous adorer & à mériter votre estime : je compris qu'un cœur tel que le vôtre ne se donnoit qu'une fois, & la mort la plus cruelle m'auroit paru douce, au prix de la seule idée de tyranniser vos inclinations. Je renonçai dès ce moment au projet de vous inspirer de l'amour ; je me fis une douce idée de vous forcer par des services éclatants à m'accorder la seconde place dans votre affection, & votre bonheur devint l'unique but des démarches que j'étois résolu de faire. J'avois des amis à Paris ; je les chargeai du soin de découvrir ce qu'étoit devenu votre Amant, & leurs recherches furent heureuses. J'appris par leur moyen que M. Deshomais le pere s'étoit uni à Mme. de Vasque pour obtenir du Roi deux Lettres de cachet qui lui permissent de vous faire enlever aussi-bien que son fils. Plus heureuse que votre Amant, vous avez échappé à cet ordre tyrannique ; mais le constant Deshomais est actuellement à la Bastille où son pere n'épargne rien pour l'obliger, en quittant son habit, à épouser une riche héritiere qu'il a obtenue pour lui. Ce n'est que depuis peu de jours que j'ai reçu ces nouvelles, & ne voulant pas être généreux à demi, j'ai pris

le

le seul parti qui puisse ouvrir la prison de votre Amant. J'ai écrit à Madame l'Abbesse de St. Etienne, & en lui découvrant votre nom, je l'ai instruite de votre constance pour son neveu & lui fais espérer la possibilité de vaincre quelques obstacles qui naissent de l'inégalité de la fortune. Je me flattois de toucher au moment où vous m'eussiez dû votre bonheur, lorsque j'ai découvert l'obstacle invincible que ma Mere apporteroit toujours à la réussite de mes projets, & la maniere indigne dont elle se servoit pour vous arracher un consentement qui ne pourroit me rendre heureux s'il n'étoit volontaire; je m'en suis expliqué sur ce ton avec elle, & au lieu d'entrer dans mes vues, elle s'est mocquée de ma délicatesse, & m'a fait entendre que le cœur d'une femme importoit peu au bonheur d'un Epoux auquel elle apportoit une grande fortune: je connois ma Mere, & je ne me flatte pas de la faire changer de sentiments, il ne me restoit donc qu'à assurer votre fuite: il faut repasser en France, Mademoiselle, & vous refugier dans un Couvent obscur, où vous puissiez être ignorée; laissez-moi le soin du reste; j'espere tirer mon Oncle de Turin, & dans

un voyage que je lui ferai faire à Paris ; je parviendrai sans doute à détruire sa répugnance pour votre mariage ; puisqu'elle ne lui a été inspirée que par ma Mere. N'adorez-vous pas St. Far, me dit Annette en l'interrompant ? Pour moi, Madame, mes sentiments pour lui devinrent tels, que je ne puis m'empêcher de soupirer en pensant à l'inévitable nécessité où je me trouvois de le rendre misérable. Je ne lui cacha point ce mouvement, & j'ajoutai : Non, ami généreux, vous ne serez point la victime du sacrifice que vous me faites ; l'estime la plus parfaite, l'affection la plus tendre, vous dédommagera de l'amour que je ne suis pas la maîtresse de vous offrir. L'impossibilité d'être à moi vous guérira d'une passion qui troubleroit votre repos, & j'aurai la douce satisfaction de vous voir un jour aussi heureux que vous méritez de l'être. Je m'abandonne à votre conduite, ordonnez, décidez de mon sort.

St. Far m'avoit appris ensuite qu'il avoit une chaise de poste à cent pas de la maison, qu'il falloit prolonger ma promenade jusqu'à la nuit, & que la femme de chambre qui le sçavoit avec moi seroit tranquille : j'ai, ajouta-t-il,

la clef d'une porte qui conduit au grand chemin, je vous remettrai moi-même entre les mains d'un homme à moi qui vous conduira où vous lui ordonnerez, & où vous attendrez le succès de mes desseins. Je cherchai long-temps dans mon esprit une retraite sûre; enfin, je me rappellai un Couvent de Bénédictines dont j'avois beaucoup entendu parler à Rouen. Il étoit situé dans le Boug d'Yvetot en Normandie, & il n'y avoit pas d'apparence qu'on parvint à m'y déterrer. Le valet de chambre qu'il m'avoit destiné pour guide, devoit me présenter dans cette maison sous le titre de Pere, & rester dans le voisinage pour assurer ma correspondance avec mon libérateur. Il restoit encore une heure de jour, je la passai à témoigner ma reconnoissance à St. Far, qui, en me quittant, me remit une bourse où il y avoit trois cent louis : je me récriai sur cette somme qui me paroissoit trop considérable : il me fit remarquer qu'il me falloit du linge & des habits; d'ailleurs, ajouta-t-il, je tiens tout ce que j'ai de la libéralité de Mr. le Marquis; c'est donc votre propre bien que je vous remets, & vous ne devez avoir aucun scrupule d'accepter cette somme; je pré-

tends pourtant une marque de reconnoiſſance, ajouta-t-il; ma Mere, à ma priere m'a remis une bague où eſt votre portrait, que je le garde de votre aveu: l'heureux Deshomais ne doit point être jaloux de me voir poſſeſſeur de cette copie, dans le moment où tous mes ſoins tendent à lui aſſurer l'original.

Je ne ſçais, Madame, ſi je puis juſtifier le conſentement que je donnai au deſſein qu'avoit St. Far; ce qu'il y a de sûr, c'eſt que je le donnai de bon cœur, & que lorſqu'il voulut me baiſer la main avant de me mettre dans la chaiſe, je l'embraſſai de mon propre mouvement avec autant de ſatisfaction que j'en aurois eue à embraſſer mon Pere, ſi j'euſſe été aſſez heureuſe pour le retrouver. Nous marchâmes toute la nuit, & nous fimes une telle diligence, qu'en deux jours nous fumes hors du Piémont. St. Far avoit ſoupiré de la néceſſité de me confier à un domeſtique, il vouloit aſſurer ma fuite, & empêcher ma femme de chambre d'en avertir ſa mere; apparemment qu'il y réuſſit, car nous ne fumes pas pourſuivi. J'achetai ſur la route du linge & des habits, & aucun accident n'ayant troublé mon voyage, j'arrivai heureuſement à Rouen,

mais si fatiguée que je résolus de m'y reposer un jour. Je m'étois logée à l'extrémité du Fauxboug qui conduit à Yvetot dont je n'étois plus qu'à sept lieues, & je me flattois d'y arriver le surlendemain : je dormis d'un sommeil si tranquille que j'entendis sonner dix heures en m'éveillant : j'appellai mon guide qui avoit couché dans une chambre voisine, une servante me dit qu'il étoit sorti dès le matin avec la chaise de poste où il y avoit quelque chose à raccommoder. Je restai tranquille jusqu'à onze heures, & ne le voyant pas paroître, je commençai à soupçonner le malheur dont j'étois ménacée, j'en fus bientôt certaine, car m'étant levée, je trouvai que ma malle & ma bourse avoient disparu & qu'il ne m'avoit laissé que les habits de voyage avec lesquels j'étois arrivée. Il me restoit une ressource, je pouvois faire courir après ce scélérat : la crainte de faire un éclat m'en empêcha, & je rêvois tristement au parti que je devois prendre, lorsque la maîtresse de l'Auberge me remit une lettre qu'un paysan venoit d'apporter. Elle étoit conçue en ces termes :

Vous connoissez bien peu les hommes, Mademoiselle, si vous avez cru

que mon Maître cherchoit à vous rendre ſervice en vous éloignant de Turin ; il vouloit vous perdre dans l'eſprit de votre grand-pere, & il y a réuſſi. Ce Seigneur, outré de votre fuite vient de vous deshériter & eſt déterminé à ſe joindre à M. Deshomais pour faire exécuter l'ordre de vous enfermer. Rendez grace à ma pitié qui vous ſauve ce malheur, & cachez-vous ſi bien qu'elle ne vous devienne pas inutile. C'eſt l'avis que vous donne votre ſerviteur. La plume me tombe des mains en écrivant un trait ſi noir ; je maudis St. Far ; Annette me fait remarquer que je commets la même faute qu'elle, en précipitant mon jugement. Je l'accuſois comme vous, dit-elle, & ce n'eſt qu'en combinant, par la ſuite, toutes les circonſtances de cet événement, que j'ai oſé juſtifier St. Far, & lui écrire en conſéquence. Je me picque de quelque pénétration, on ne joue point la ſincérité, la pitié, l'amour avec tant d'intrépidité : ſi St. Far avoit eu deſſein de me trahir, il lui étoit facile de me faire arrêter en entrant en France ; la Lettre de cachet qu'on avoit donnée contre moi n'étoit point revoquée, elle ſuffiſoit pour me faire renfermer ; il n'étoit queſtion

que de faire avertir le Lieutenant de Police à Paris où j'avois passé. Cette lettre n'étoit donc qu'un artifice du valet de chambre qui vouloit m'empêcher de le faire poursuivre & de m'adresser à son Maître pour l'instruire du vol qu'il m'avoit fait. Voilà ce que je n'ai pensé que depuis que je suis tranquille ; dans ce premier moment, je détestoit St. Far, & dans le désespoir où j'étois, peu s'en fallut que je ne fusse moi-même m'offrir à mes persécuteurs. J'avois un louis dans ma poche surquoi il falloit payer ma dépense : je n'avois ni parents ni amis, ni connoissance, ni ressource. En vérité je ne sçais comment la tête ne me tourna pas. Ne pourrois-je pas dire plutôt qu'elle me tourna, & une personne de bon sens eût-elle pû prendre le parti... Comment dirai-je, Madame, je m'exprimerois mal si j'appellois ce que je fis ce jour-là des desseins, des résolutions, des projets ? Ce n'est rien de tout cela, je payai l'hôtesse, je sortis, mes jambes se remuerent machinalement & m'entraînerent loin de cette maison, sans savoir si c'étoit ou par montagne ou par vallée, & je suis persuadée que si par malheur j'avois rencontré une riviere dans mon chemin, j'y serois entrée &

ne ſerois noyée ſans m'en appercevoir.
Il étoit midi quand je ſortis de l'auberge, je marchai juſqu'au ſoir ſans avoir eu une ſeule penſée que je puiſſe me rappeller, quelquefois ſeulement je levois les mains & les yeux vers le ciel, & mes levres prononçoient quelques paroles entrecoupées, à ce que me dit une payſanne qui faiſoit même chemin que moi, qui me prit pour une folle qui s'étoit échappée, qui conſéquemment n'oſa s'aprocher de moi crainte d'être battue, mordue, ou maltraitée; mais ſe voyant proche de ſon hameau, & à portée de recevoir du ſecours, elle s'enhardit à me regarder de plus près, & m'ayant priſe par le bras, elle me dit, vous allez bien vîte la belle fille, & vous devez être fatiguée. Ces mots me reveillerent comme d'un profond ſommeil, je regarde cette femme & lui dis: Ah! ma bonne mere, où ſuis-je? Si mes yeux étoient égarés, cette femme m'a raconté que le ſon de ma voix avoit quelque choſe de ſi touchant dans ce moment qu'elle en fut attendrie. Mon Dieu, me dit-elle, vous êtes-vous égarée? où voulez-vous aller, je vous enſeignerai le chemin; mais, ajouta-t-elle en entrant dans une cour, il eſt bien tard & vous ne pour-

rez gagner aucun village, aſſoyez-vous ſur ce banc, & elle m'en montra un qui étoit devant la porte de ſa chaumiere; vous êtes épuiſée, je vais vous donner un morceau à manger. A ces mots qu'elle me dit avec un air de bonté, mon inſenſibilité m'abandonna; j'avois paſſé tout le jour ſans réfléchir & ſans avoir aucune idée de ma ſituation, il me ſembla qu'on tiroit le rideau qui me l'avoit cachée, & j'en conçus un tel effroi que je fus tentée de m'aller cacher. Je regardai autour de moi, comme pour y chercher un azyle, & n'en trouvant point, je me mis à pleurer d'une telle force, que la bonne femme chez laquelle j'étois en fut attendrie. Eh! mon Dieu, me dit-elle, conſolez-vous, ma belle enfant; avez-vous quelque malheur; puis-je vous rendre ſervice? Eh mon Dieu! quelle pitié, reprenoit-elle; cela eſt beau comme un Ange, & paroît un enfant de famille, & cependant çà ſe déſeſpere. Dans la ſituation où j'étois on ſe prend à tout: la compaſſion de cette femme me parut une faveur du Ciel, & joignant les mains, je lui dis: que Dieu vous récompenſe de votre pitié pour une infortunée qui n'a plus perſonne ſur la terre qui s'intéreſſe à ſon ſort, & qui

ſans vous auroit peut-être couché ſur le chemin ſans penſer à chercher une retraite. Oh! pour ce qui eſt de çà, reprit cette femme, qui commençoit à prendre une meilleure opinion de mon eſprit, vous ne coucherez pas dans la rue, je ne le ſouffrirai pas; entrez dit-elle, en me prenant pas le bras, contez-moi ce qui vous afflige, peut-être pourra-t-on trouver quelque reméde à votre mal; mais auparavant mangez un morceau, ce qu'elle diſoit en tirant d'une petite armoire un pain & du fromage : je voulus m'efforcer d'en manger, mais il me fut impoſſible de rien avaler, & voyant dans cette armoire un pot plein de lait, je priai cette charitable femme de m'en donner un coup. Ce peu de nourriture me fortifia, car j'étois épuiſée, & il y avoit près de vingt-quatre heures que je n'avois mangé : je dis à cette femme que je fuyois ma famille parce qu'on vouloit me marier malgré moi, que j'allois pour me retirer dans un Couvent dont j'étois proche, lorſque l'homme qui me conduiſoit, m'ayant volée, m'en avoit ôté les moyens, & que de peur de retomber entre les mains de mes parents m'ayant ôté toute autre penſée, je m'étois miſe en

route sans sçavoir où j'allois : il me reste pourtant quelque bagatelle, & si vous voulez me garder deux ou trois jours je vous payerai ma dépense. Cette paysanne crut ce qu'elle voulut de mon histoire, & n'en parut pas moins disposée à me rendre service ; elle étendit une toile grossiere sur un peu de paille qui étoit renfermée entre deux morceaux de bois qui ne ressembloient pas mal à une bierre, excepté que cela étoit plus large, & m'invita à me coucher. Vous croyez peut-être, Madame, après m'avoir vue si abattue que je passai la nuit à me désespérer, point du tout, je dormis, d'accablement il est vrai, mais ce sommeil rétablit mes forces épuisées, & je me reveillai plus tranquille, rougissant de m'être abandonnée au désespoir, & déterminée à lutter contre le sort. Le fond de ma petite pension étoit restée entre les mains du Notaire, je travaillois assez bien pour gagner ma vie en attendant que je pusse prendre un parti : j'essuyai donc les larmes qui s'échappoient encore de mes yeux malgré moi, & ma paysanne fut aussi joyeuse que surprise de me trouver toute consolée en sortant de mon misérable lit : je n'étois pourtant encore déterminée à rien :

les ressources dont j'ai parlé s'étoient offertes en gros à mon esprit sans que j'eusse décidé où, & comment j'en ferois usage. Mon hôtesse m'apprit qu'elle étoit d'un Village proche de Caen, & me vanta beaucoup cette Ville ; tout d'un coup je me résolus d'y aller, & d'écrire de là à ma Nourrice auprès de laquelle je pourrois me rendre lorsque j'aurois amassé assez d'argent pour cette longue route. Vous sentez que le calme apparent dont je jouissois n'étoit qu'une continuation de l'espece de délire où j'étois depuis mon départ de Rouen ; mais il étoit d'une autre espece & ne se dissipa que sur la route, car dans le moment où ces pensées m'occupoient, rien ne me paroissoit si facile que l'exécution de mes desseins ; je trouvois même une sorte de satisfaction à penser que seule, ignorée, je n'allois plus dépendre que de moi sans avoir à craindre des persécuteurs. Pleine de cette pensée, je proposai à cette femme de trocquer ses habits contre les miens, & je ne dus qu'à sa bonne foi le dédommagement qu'elle s'obstina à me faire prendre & qui consistoit en quelques chemises & cornettes grossieres. Pour ma coëffure qui étoit de dentelles, elle refusa de s'en charger,

& me dit que ſa ſœur à laquelle elle vouloit m'adreſſer, pourroit m'en faire avoir une bonne ſomme à Caen. Elle ajouta que je pourrois me repoſer chez ſon pere qui n'étoit qu'à deux lieues de cette Ville, & qu'il me donneroit un de ſes freres pour m'y conduire : elle ne ſçavoit pas écrire; je lui offris d'être ſon ſecretaire, & cela étoit bien juſte, puiſqu'elle ne vouloit que me recommander à ſes parents, auxquels elle m'anonça comme une Fille de ſa connoiſſance qui alloit à Caen pour y chercher du ſervice ou du travail. Munie de ce paſſeport, je me mis en route, & je fus ſix jours entiers à faire trente lieues : les gros ſouliers qu'on m'avoit donnés m'avoient mis les pieds tout en ſang, & quand j'arrivai chez le pere de ma bienfaĉtrice, je ne pouvois plus me ſoutenir. Ce payſan me reçut avec humanité & m'offrit ſes ſervices à Caen, en me conſeillant de me repoſer quelques jours chez lui; j'acceptai ſes offres, & pendant ce temps j'examinai mon projet d'un eſprit plus calme : quoiqu'il n'y eût pas d'apparence qu'on eût envoyé mon ſignalement dans une Ville ſi éloignée, quelque malheureux hazard pouvoit y conduire cet Exempt que

j'avois rencontré à Châlons, ou quelques-uns de ses pareils; d'ailleurs mon Hôte m'apprit que la ville de Caen étant remplie d'un grand nombre d'Ecoliers qui étudioient à l'Université, c'étoit un lieu très dangereux pour une jeune & jolie personne. Cette découverte me rendit tout mon désespoir qui n'avoit été que déguisé, & peut-être allois-je par mes pleurs, ou plutôt par mes cris, apprendre à mon hôte que je n'étois pas ce que je voulois paroître, lorsque le Concierge de votre Château vint chez cet homme pour lui commander quelque ouvrage. Il lui dit que M. le Marquis s'étoit remarié, & qu'il avoit épousé une femme dont on disoit des merveilles: c'est la défunte toute crachée, ajoûta-t-il; comme elle, elle aime les pauvres, les assiste, & n'a de plaisir qu'à faire du bien; nous l'attendons incessamment, ajoûta-t-il, & je me fais une grande fête de voir une si bonne femme.

Pendant ce discours ce brave homme m'avoit regardée fort souvent, & tirant le paysan en particulier, il lui demanda qui j'étois. Je ne la connois pas, répondit cet homme; elle est des Amies d'une de mes filles qui est mariée à trente lieues d'ici, & qui me

l'adresse pour la faire conduire à Caen ; où elle veut se placer. Je ne le lui conseille pas ; il y a tant d'égrillards dans cette ville qu'elle n'y seroit pas en sûreté avec son minois. Vous avez raison, reprit le Concierge, je veux lui parler. Notez, Madame, que cette conversation qui s'étoit tenue à dix pas de moi, avoit été faite si haut que je n'en avois pas perdu un mot. Le Concierge s'étant rapproché, me demanda ce que je sçavois faire, & si j'avois déja servi. Hélas non ! lui répondis-je, je crois que je ne sçais pas grand' chose, excepté travailler de l'aiguille. Oh ! pour de cela, nous n'en avons que faire, répondit-il ; mais si vous ne sçavez rien, vous pourrez apprendre quelque chose ; voyez si vous voulez venir au Château, vous aiderez à notre femme à faire le ménage. L'éloge que ce Concierge avoit fait de votre humanité, Madame, me détermina tout d'un coup ; je suivis cet honnête homme, que sa femme gronda beaucoup pour la belle emplette qu'il avoit faite d'une telle Servante. Cela est si fluet, dit-elle, que voulez-vous qu'on en fasse ? Patience, notre ménagere, répondit le Fermier, si elle est toute neuve, elle durera plus long-temps ;

& puis de la force, elle en prendra. Tant y a que je l'ai amenée, & elle restera jusqu'à l'arrivée de notre Maîtresse. Le bon homme n'aura pas manqué, Madame, de vous instruire de ma maladresse; j'impatientai tellement sa femme, qu'il fut forcé de m'ôter de dessous ses yeux. Vous arrivâtes, & dès le premier instant où j'eus l'honneur de vous voir, je sentis un mouvement de joie & de confiance qui sembloit me présager que vous êtiez destinée à finir mes malheurs. Ce mouvement ne m'a pas trompée, & c'est à vous, après Dieu, à qui je dois des avantages beaucoup plus précieux que ceux que j'avois lieu d'attendre, puisque vous m'avez rendue à une mere que je mets au-dessus de tous les biens que j'ai perdus.

Continuation de la Lettre de LUCIE *à* EMERANCE.

Voilà, Madame, un récit bien capable de vous attendrir sur le sort de la plus aimable fille qui fût jamais. Que n'a-t-elle pas souffert! Vous trouverez ce papier arrosé de mes larmes en plusieurs endroits, je n'ai pu m'empêcher d'en répandre, & je suis bien sûre que

vous

vous y mêlerez les vôtres. Sçavez-vous bien que votre Annette est une héroïne ? Quel courage dans une situation aussi désespérée que la sienne ! Tout autre y auroit succombé. C'est à St. Far & à sa Nourrice qu'étoient adressées les deux lettres que mon Epoux a mises à la poste ; elle n'a point reçu de réponse, & n'y pense guere. Tous ces malheurs sont finis, elle le répete à chaque moment, & elle me persécute tellement, qu'il faut lui laisser la satisfaction de l'écrire.

ANNETTE à ÉMERANCE.

Ouï, Madame, ma chere, ma tendre Mere, tous les maux de votre heureuse fille sont finis. Elle bornoit ses désirs à vivre ignorée à l'ombre de la protection de votre Illustre Amie ; pouvoit-elle prévoir le bien inestimable que ses bontés lui procurent. Je brave actuellement tous les coups du sort, puisque je touche au moment de ne me séparer jamais de la plus respectable de toutes les meres, de celle que mon cœur eût voulu s'il eût abandonné à ma volonté le choix de celle qui devoit me donner le jour. Ouï, Madame, la connoissance de votre caractere & des grandes qualités

qui vous rendent à mes yeux la premiere de toutes les femmes, connoissance que je dois à la lecture de vos lettres, & à Madame la Marquise de Villeneuve, ont ajoûté aux sentiments de l'amour filial tous ceux que peuvent produire le respect, la gratitude, l'admiration & l'estime.

LUCIE à ÉMERANCE.

Je lui ôte la plume, sans quoi elle ne finiroit pas, & s'abandonneroit sans mesure aux sentiments de son cœur. Mais il est temps de fermer cet écrit qu'il a fallu remplir d'expressions trop avantageuses pour moi. Telle étoit la volonté de cette petite fille, & je n'aurois rien gagné à la chicaner sur cet article. Adieu, ma Chere, mon heureuse Amie; conservez-vous pour embrasser le chef-d'œuvre de la nature; c'est la seule expression qui satisfasse, lorsqu'il est question d'exprimer ce qu'on sent en faveur de la belle Annette.

Fin de la premiere Partie.



